

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE ÈS ARTS (ÉTUDES QUÉBÉCOISES)

PAR

PIERRE GIROUARD

MAÎTRE ÈS ARTS (PHILOSOPHIE)

LA CULTURE DANS L'OEUVRE JOURNALISTIQUE DE GERMAINE GUEVREMONT

OCTOBRE 1982

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## AVANT-PROPOS

Dans un reportage réalisé par Louis Pelletier-Dlamini et publié dans la revue Châtelaine peu de temps avant la mort de Madame Germaine Guèvremont, on pouvait se rendre compte que l'impact de son oeuvre romanesque sur le monde sorelois s'était avéré très profond et très marquant. Or, si cet impact était évident pour plusieurs, il n'était nullement inconnu de l'écrivaine elle-même, car c'est Madame Guèvremont qui décrivait concrètement l'ampleur des répercussions de son oeuvre lorsqu'elle confiait:

Ah! la ferveur que les gens de Sorel et des alentours ont gardé (sic) pour le Venant aux Beauchemins (sic) est un des résultats qui m'ont le plus émue à la suite de la publication de mon livre. Ils le traitent comme un de la paroisse. Mieux, ils prétendent si bien le connaître que parfois, ils tentent de me l'expliquer comme si je ne l'avais jamais rencontré... Même le défunt curé Dupont, le dimanche à l'église de Sainte-Anne-de-Sorel, écourtait volontiers son sermon pour mieux prôner la beauté des Iles et en rendre grâce à Dieu, non sans une discrète allusion au grand-dieu-des-routes. Un soir d'automne, il dut dire adieu à ses paroissiens qu'il quittait à regret. Il alla jusqu'à

s'y comparer au Survenant, du haut de la chaire, parce que, peut-être, il n'était pas "né natif de la place". (1)

D'autre part l'auteure du Survenant, s'inquiétant du sort des Iles de Sorel, déplorait la détérioration de cette oasis de nature au coeur du Québec:

J'aimerais voir un film tiré du Survenant avant qu'un prétendu progrès n'entame un peu plus la poésie des Iles de Sorel. Vous les voyez, ces îles riches, cette eau paisible, ces grands saules, cette nature luxuriante?...

Dans dix ans, il n'en restera peut-être pas grand'chose! On les ronge un peu plus chaque année. Tenez, cette saison-ci par exemple, la chasse n'a presque rien donné. Les canards se méfient des chasseurs malavisés. Autrefois... (2)

Mais c'est peut-être le mot de son mari, monsieur Hyacinthe Guèvremont, qui illustre le plus crûment les retombées de l'oeuvre de son épouse sur le milieu si pittoresque du Chenal du Moine; en effet c'est Germaine Guèvremont qui nous raconte que, vers la fin de sa vie (3), son mari lui disait: "Si tu n'avais pas écrit ce livre-là aussi, on aurait encore la sainte paix là-bas!" (4)

C'est d'ailleurs dans cette même optique que James Herlan présentait le résultat de ses recherches lorsqu'il écrivait: "Un voyageur qui arrive pour la première fois dans la région de Sorel est frappé par les traces que

---

(1) Châtelaine, avril 1967, p. 88

(2) ibidem

(3) Monsieur Hyacinthe Guèvremont est décédé en 1964

(4) ibidem

le Survenant a laissées un peu partout." (1) Puis, comme pour mieux affirmer le poids considérablement significatif de cette assertion, l'auteur poursuivait en disant:

...ceux qui exploitent le Survenant ne pourraient pas réussir si la renommée de cette figure imaginaire n'était pas répandue. En réalité, le succès commercial dépend de la puissance extraordinaire du mythe créé par Madame Guèvremont. A cet égard, le phénomène du Survenant est vraiment remarquable, car ce que nous avons vu dans la région de Sorel est un exemple non pas de l'art qui imite la réalité, mais plutôt de la réalité qui imite l'art. (2)

Cependant, comme l'analyste ajoutera un peu plus loin, il est déplorable de s'apercevoir que même au Chenal du Moine ou dans l'ensemble de la région soreloise, les romans de Germaine Guèvremont sont moins bien connus que les adaptations radiophonique et télévisée surtout! Relatant une entrevue réalisée avec Walter White à Sainte-Anne-de-Sorel le 1er novembre 1977, James Herlan cite l'historiographe local avouant que "le roman ne se lit pas ici". (3)

Ainsi Madame Guèvremont ayant littéralement "...créé dans ses oeuvres publiées et diffusées une sorte d'histoire vivante de la région" (4), voilà autant de raisons qui m'ont motivé, par souci d'enracinement, de compréhension et même d'acculturation de mon milieu, à étudier, au cours de ma

---

(1) "Le Survenant" de Germaine Guèvremont: une étude comparative du roman et du radiroman, mémoire de maîtrise en Etudes Québécoises, U.Q.T.-R., Trois-Rivières, juin 1980, p. 1

(2) idem, p. 1 et 2

(3) idem, p. 5

(4) idem, p. 35

scolarité en Etudes Québécoises, l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont et cela, sous l'angle particulier de la philosophie de la culture surtout, de même qu'au niveau des idéologies. C'est à l'occasion de ces travaux que j'ai pu constater que l'oeuvre romanesque ne constitue pas l'ensemble des productions guèvremontiennes (1). Ainsi, tout au long de cette recherche, mon attention s'est portée à nouveau du côté de Germaine Guèvremont, mais cette fois en tant que journaliste qui fut témoin de son époque, c'est-à-dire d'une période allant environ de 1900 à 1970.

Mes premiers travaux, qui portaient sur les romans Le Survenant et Marie-Didace, m'avaient permis de voir que cette écrivaine y a très lucidement dépeint l'évolution et la situation culturelle québécoise. Le présent essai veut donc venir ajouter à la connaissance globale de l'oeuvre guèvremontienne; une telle mise en relief de la dimension journalistique de cette oeuvre s'inscrit pertinemment dans le cadre plus large des recherches historiques qui se poursuivent sur le milieu sorelois en particulier, de même que dans l'ensemble encore plus vaste des travaux sur la littérature et la culture québécoises, plus ardemment poussés du côté des journaux et des revues depuis les dernières années.

Cette étude est menée sous l'éclairage de la vision dumontienne de la culture, laquelle s'articule fortement autour des notions de culture première et de culture seconde; la vision mythique ou primitive du monde, surtout telle que décrite par Mircea Eliade, vient en compléter le cadre référentiel.

---

(1) Le lecteur me permettra l'utilisation de ce terme, qui, pour le moins, a déjà été employé par Louis Pelletier-Dlamini (voir op. cit., avril 1967, p. 84).

De cette impressionnante oeuvre journalistique guèvremontienne, je me suis donc efforcé de dégager la structure de la culture telle qu'elle peut y être incarnée, et aussi d'en faire ressortir les principaux thèmes. On verra que le portrait de la culture qui s'en dégage reflète vraisemblablement le tableau culturel de la société québécoise du vingtième siècle dans son ensemble.

L'hypothèse mise ici de l'avant veut que les écrits journalistiques de Germaine Guèvremont révèlent une continuité avec l'ensemble de son oeuvre romanesque. Ainsi trouvera-t-on de part et d'autre la même vision, la même structure de la culture, les mêmes thèmes et les mêmes options, cela montrant bien que Madame Guèvremont fut autant journaliste, survenante et philosophe (1) que romancière.

La présente analyse est donc celle des écrits journalistiques de Madame Guèvremont elle-même. Les remarques de ses commentateurs, biographes ou analystes, n'y sont pas de premier plan; bien faible est la part octroyée à ces références, si ce n'est pour ajouter à la pertinence des propos guèvremontiens eux-mêmes. On comprendra aisément que les renvois à l'auteure y doivent être nombreux, puisque le but de cette étude est aussi de faire connaître la dimension plutôt méconnue de son oeuvre, c'est-à-dire de laisser parler l'auteure.

Le corpus des écrits journalistiques guèvremontiens étant d'une ampleur

---

(1) On verra en cours de route comment ces trois termes seront entendus dans leur sens le plus large et le plus souple, et ne seront pas envisagés comme les étiquettes rigoureuses d'un professionnalisme trop étroit.

particulièrement impressionnante, on concevra facilement que j'aie exclu du champ de mon analyse certains contes ou nouvelles qui ont été repris dans le recueil En Pleine Terre, et que je n'aie pas cru bon retenir les premières versions de certains chapitres des romans Le Survenant et Marie-Didace. On acceptera volontiers aussi que je ne pousse pas mon étude jusqu'à y faire entrer les scénarios des radioromans et téléromans des années 1950, ni les textes censément parus dans The Gazette, textes qui n'ont pas été analysés par les biographes et dont la bibliographie reste encore à faire. On concevra que je ne me sois pas vraiment penché non plus sur les paroles prononcées par Madame Guèvremont lors d'entrevues et reproduites en plusieurs occasions dans des reportages de la presse; seules apparaissent quelques citations de ce genre lorsqu'elles étaient déjà disponibles et qu'elles pouvaient agrémenter la lecture du présent essai.

Par ailleurs on admettra que ce travail recouvre certains écrits "pré-faciés" dont Madame Guèvremont avait honoré quelques auteurs d'ici, étant donné que ces interventions restent trop souvent ignorées du public. Quant à ses billets parus dans Le Courrier de Sorel (vraisemblablement entre 1928 et 1935), la presque totalité en demeure toujours irrécupérable. Les rarissimes spécimens dont je puis disposer m'ont été rendus accessibles grâce à la collaboration de monsieur Marc Mandeville, dont la conscience historique mérite mes plus grands respects et mes plus sincères remerciements.

Il va sans dire que j'ai été heureux de pouvoir mettre à contribution certains travaux sur l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont, travaux que j'ai eu l'occasion de poursuivre au cours de ma scolarité, surtout grâce à l'ouverture et à la disponibilité de messieurs les professeurs Claude Savary

et Guildo Rousseau en l'occurrence. De plus, des études comme celles de Renée Cimon (1), Rita Leclerc (2) et Jean-Pierre Duquette (3), de même que plusieurs recherches universitaires (4), m'ont été d'un appui fort précieux. Comme ces études académiques (mémoires de maîtrise pour la plupart) se sont toutes arrêtées à l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont, c'est en quelque sorte à partir d'elles que j'ai senti la pertinence et l'urgence de me tourner du côté d'une oeuvre journalistique restée pratiquement inexplorée.

Mais une telle exploration n'aurait pu être conduite sans l'aide et le travail bienveillant de monsieur Michel Lalancette, sans les encouragements bibliographiques concrets de madame Gyslaine Joly, sans la disponibilité et la gentillesse de madame Edith Manseau, sans l'énorme appui autant matériel que moral du Directeur général du CEGEP de Sorel-Tracy, monsieur Roland Gaudreau, sans la patience et l'efficacité d'une dactylographe aussi minutieuse que madame Claire Bouchard Beaudin, sans la lecture attentive de monsieur Luc Brisson du Centre national de la recherche scientifique (Paris), ni sans la précision d'une aussi aimable dactylographe que madame Ginette Côté (pour les corrections). Ma reconnaissance s'adresse aussi à de nombreuses autres personnes qui ont contribué de moult manières à faire de ce travail une expérience passionnante aussi bien qu'une réalité concrète.

Enfin c'est volontairement que je termine en remerciant celui à qui je dois le plus. En effet c'est grâce à la vigilance, à la patience et à

- 
- (1) Germaine Guèvremont, coll. Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française # 5, Fides, Montréal, 1969, 56 p.
  - (2) Germaine Guèvremont, coll. Ecrivains canadiens d'aujourd'hui # 1, Fides, Montréal-Paris, 1963, 190 p.
  - (3) Germaine Guèvremont: une route, une maison, coll. Lignes québécoises, série Textuelles, P.U.M., Montréal, 1973, 81 p.
  - (4) On en trouvera la liste dans la bibliographie jointe à la fin du présent ouvrage.

la disponibilité de monsieur Roland Houde si j'ai pu parvenir à l'objectif visé. Pour avoir été un directeur de recherche plus recherchiste que dirigeant, pour m'avoir permis de travailler avec lui d'égal à égal et pour m'avoir fait profiter de sa grande érudition, je désire l'assurer de mes plus francs respects et de ma plus profonde gratitude. Je le remercie d'autant plus fervemment qu'il est de ceux qui n'aiment pas et qui n'ont pas besoin d'être remerciés, mais également parce qu'il est de ceux que nous avons besoin de remercier surtout parce que nous les aimons.

## TABLE DES MATIERES

	Page
AVANT-PROPOS .....	ii
TABLE DES MATIERES .....	x
INTRODUCTION .....	1
 Chapitre	
I. LE MONDE TRADITIONNEL .....	32
- Les coutumes .....	33
- La terre .....	49
- La nature .....	52
- La religion .....	55
- Réticences .....	59
II. LA SURVENANCE .....	66
- Le Survenant .....	66
- Du Survenant à la survenance .....	70
- Les survenants .....	72
III. LES FEMMES .....	84
- Les femmes traditionnelles .....	85
- Des femmes exemplaires .....	101
- Pour les femmes .....	104
- La question du féminisme .....	108
- Réalisme et sévérité .....	113
IV. L'EROTISME .....	120
- Chez les traditionnels .....	120
- Affirmations .....	123
- Limites .....	127
V. LA VIE LITTERAIRE .....	132
- Les intellectuels .....	133
- Le journalisme .....	140
- L'écriture .....	149
- Les lettres .....	159
- La langue .....	161
- La lecture .....	167
- Les livres .....	170

	Page
- Les critiques .....	174
- La radio .....	177
VI. LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE .....	180
- Le progrès .....	181
- La ville .....	189
- La situation nationale .....	191
- La jeunesse .....	196
- La mort .....	197
- L'enfant .....	199
VII. L'HUMOUR .....	204
- L'humour traditionnel .....	205
- Quelques subtilités guèvremontiennes .....	206
CONCLUSION .....	213
BIBLIOGRAPHIE .....	231
1. Textes journalistiques guèvremontiens analysés .....	232
2. Autres sources guèvremontiennes .....	237
3. Textes de commentateurs .....	238
4. Sources diverses consultées .....	240

## INTRODUCTION

Si "l'aventure est la condition même de la philosophie", comme l'écrivait Alexis Klimov (1), c'est donc une aventure passionnante à laquelle nous sommes conviés quand nous abordons le merveilleux univers littéraire de Madame Germaine Guèvremont (2); mais il s'agit d'un univers qui n'est nullement celui d'une carriériste, d'un univers qui est si vaste que les confins en reculent plus on avance à travers les si nombreux sentiers de cette oeuvre, enfin d'un univers auquel nous ne saurions donner meilleure appellation que celle de "guèvremonde", tellement ce monde dépasse la simple somme de quelques livres, tellement cette oeuvre est celle d'une femme qui a vécu, qui a senti, qui a observé, qui a écrit, et celle d'une femme qui a fait, qui a su, qui a su faire, et surtout qui a fait savoir.

---

(1) Soljenitsyne, la science et la dignité de l'homme suivi de Culture et anticulture chez Nicolas Berdiaeff et Sans tarder, éd. Guy Maheux, Montréal, 1978, p. 74

(2) L'auteure signait bien avec un accent grave et non avec un accent aigu.

L'oeuvre littéraire guèvremontienne est imposante par tout ce qu'elle nous montre à première vue; cependant elle devient de plus en plus fascinante à mesure qu'elle nous "guèvremontre" tout ce qu'elle semblait garder caché. Ainsi plus nous en explorons les nombreux flancs, cette oeuvre se découvre à nous comme une véritable "guèvermontagne" dont l'ascension exige une haleine qui soit à la hauteur du souffle ayant animé l'auteure elle-même durant toute sa vie. Et cette vie fut si importante dans le déploiement de son oeuvre qu'il nous paraît intéressant de présenter ici certains rappels biographiques qui permettront au lecteur de mieux établir les rapports existant entre le vécu et l'oeuvre de Madame Guèvremont.

Les recherches déjà effectuées par quelques biographes, analystes ou commentateurs, nous révèlent que le 16 avril 1893 vit naître Marianne Germaine Grignon, à Saint-Jérôme. Elle serait née aveugle et aurait été guérie par le jeune frère de sa mère, jeune médecin venant tout juste d'obtenir son diplôme en latin: Ludgeris Labelle...Voilà! Grignon et Labelle...deux noms qui ne nous sont guère étrangers, deux lignées qui ont éminemment laissé leurs marques dans l'histoire de la terre canadienne-française tout comme dans celle de la littérature québécoise, mais aussi deux familles qui meubleront et enrichiront l'enfance et l'adolescence de Germaine Grignon à un point tel que l'oeuvre guèvremontienne en portera littéralement et littérairement le sceau.

Il n'y eut pas que le curé Labelle et Claude-Henri Grignon, le cousin de Germaine, qui la marquèrent favorablement: son grand-père, Médard Grignon,

aubergiste à Saint-Jérôme, aurait été "violoniste à ses heures" (1) tandis que le père de Germaine, Joseph-Jérôme, qui était avocat, se plaisait à lire les classiques et à écrire des articles pour le journal Le Nord par exemple, ou même des vers. Plus tard Germaine Guèvremont dira même de lui:

Il écrivait tellement que je croyais naturel à tous les pères d'écrire. L'été, presque chaque jour, il se rendait en voiture, par les routes sablonneuses jusqu'à la rivière la plus proche, à une distance de six milles. Rêvait-il plus qu'il ne pêchait? Quoi qu'il en soit, il rapportait rarement du poisson, mais plutôt d'innombrables poèmes qu'il lisait à ma mère. (2)

Toutefois, il est intéressant d'observer que c'est le retour à la terre que son père prêchait par sa plume. Par ailleurs le Docteur Edmond Grignon, oncle de Germaine, avait publié deux ouvrages régionalistes sous le nom de Vieux Doc. (3) Enfin, s'il est inutile de rappeler le célèbre roman de Claude-Henri Grignon, voici un court extrait du Digeste français de mars 1951 (p. 66-67) où ce dernier nous parle de certains de ses ancêtres:

Jean-Jean Grignon, de Saint-Eustache, l'arrière-grand-père de Germaine Grignon, fut un rebelle têtue de 1837. Il s'obstinait à labourer un sol difficile tout en tirant sur les Anglais. Un simple divertissement de poète. La reine Victoria, au mois d'août 1838, offrait une récompense de 500 livres à quiconque ferait la capture de ce damné Jean-Jean Grignon qui avait chipé un litre de rhum aux Anglais. C'est là un titre de gloire et à peu près le seul blason

---

(1) Rita Leclerc, op. cit., p. 10

(2) cité par Rita Leclerc, idem, p. 12 et 13. L'auteure (Leclerc) note qu'il s'agit d'une traduction d'un article paru dans New Liberty, août 1951, p. 69

(3) Il s'agit de En guettant les Ours et de Quarante ans sur le bout du banc.

de cette famille venue sur les bords du Saint-Laurent en 1708 et cent ans plus tard sur les plages tranquilles du lac des Deux-Montagnes pour y semer la révolte tout en prêchant l'ordre et le bon gouvernement. Maudit Français de Grignon! Toujours la vieille race qui crie et qui prie.

L'historien L.-O. David raconte dans son ouvrage: les Patriotes de 1837-38 qu'un autre Grignon, François Honoré, qu'on appelait l'ours blanc à cause de son courage, combattit jusqu'à la dernière minute au côté du docteur Chénier dans l'église de Saint-Eustache. Rien d'étonnant encore aujourd'hui que certains Grignon passent pour des ours et des ours mal léchés. Une bonne hérédité ne se perd pas. (1)

Ce grain de sel de la part de Claude-Henri Grignon montre bien la justesse et la finesse du fameux mot de madame Andrée Moisan-Plante: "Les vertus de désobéissance et d'indépendance ont été scrupuleusement pratiquées par bon nombre de coureurs-de-lettres sur la piste de nos hommes-de-bois." (2)

Du côté maternel, Valentine Labelle, en plus d'être apparentée au légendaire curé, était peintre du dimanche; c'est ce qui fera dire plus tard à Germaine Guèvremont qu'elle écrivait par petites touches, un peu comme sa mère peignait. Quant à Joseph Labelle, le grand-père de Germaine, c'était un paysan peu scolarisé dont on dit qu'il "savait écrire des lettres fort bien tournées" (3); en 1910 il en avait adressé deux à sa fille Valentine où il lui faisait d'abord part, dans la première, de son intention de se remarier, feignant de lui demander conseil, puis où il lui annonçait dans la seconde que sa décision était prise (sans avoir attendu la réponse de

---

(1) cité par Rita Leclerc, op. cit., p. 10

(2) Agaguk, Tayaout et Sophie, mémoire de maîtrise en philosophie, Université de Montréal, 1974, p. 7

(3) Rita Leclerc, op. cit., p. 16

sa fille). Nous reconnaissons là une scène cocasse du roman Le Survenant...

De plus, lorsque nous nous rappelons ses études à Sainte-Scholastique, à Saint-Jérôme, au couvent de Lachine, puis à Toronto pour l'anglais et le piano, il nous est facile de reconnaître l'influence que sa famille exerça sur une large part de la formation de Germaine Grignon. Aussi madame Françoise Gaudet-Smet, cette collaboratrice de Madame Guèvremont, disait à ce propos que "Germaine Guèvremont fut élevée dans des cadres qui n'étaient pas écrasants, mais qui étaient porteurs: les notables, ce qu'on appelait les notables d'la place. Ca reste, ça marque." (1)

Cependant ces notables n'étaient point détachés de la vie concrète, la vie ordinaire, celle des paysans; chez les Grignon "...on avait le respect et l'amour des humbles tâcherons de la terre..." (2) Ainsi cette influence familiale sera double: tant au niveau des lettres et des arts que sur le plan de la terre et de la nature. En conséquence il ne sera nullement surprenant de retrouver des traces de cette dualité dans l'oeuvre romanesque guèvremontienne et c'est là une raison suffisante pour que nous estimions utile de nous arrêter, ici, sur certains aspects fondamentaux de cette oeuvre romanesque de "la Dame des îles".

C'est en 1945 que paraissait aux éditions Beauchemin le second livre de Germaine Guèvremont: Le Survenant. Or ce livre était alors publié à

- 
- (1) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière, réalisé par Pierre Patry, O.N.F., 1959, 30 minutes, 16 mm. Il s'agit ici de notre transcription.
- (2) Rita Leclerc, op. cit., p. 45

compte d'auteur! Mais il n'y a rien de vraiment étonnant à cela si nous nous situons dans la perspective décrite par Roland Houde en ces mots: "...la première caractéristique de la littérature québécoise: nos écrivains furent et sont encore les commis voyageurs et les financiers de leurs écritures." (1)

Germaine Guèvremont qui avait vécu en terre soreloise — soreloise avec un seul "l" puisque les Sorelois écrivent leur nom ainsi depuis environ un siècle en vertu des protestations du journaliste local Georges-Isidore Barthe — , avait côtoyé et observé les habitants du Chenal du Moine. Aussi s'est-elle mise à songer à ce qui se produirait le jour où un étranger surviendrait au milieu de ces gens si stables, si sécuritaires: pour eux ce serait alors inévitablement le grand dérangement, le grand bouleversement.

Madame Guèvremont, dont nous savons qu'elle écrivait sur des paquets de cigarettes, qu'elle prenait continuellement des notes et qu'elle écrivait même sur sa planche à repasser, nous explique elle-même comment Le Survenant a vraiment pris forme comme roman:

J'en ai montré des tranches, j'en ai envoyé plusieurs chapitres à Alfred Desrochers, qui m'a toujours encouragée; et c'est lui qui m'a révélé quel devait être le vrai début du Survenant. Parce que j'écrivais comme Balzac, je connaissais surtout Balzac, j'écrivais, pas aussi bien que lui, mais je procédais comme lui par faire une sorte d'inventaire: à décrire l'intérieur de la maison, la table, le bahut, les chaises, en fait ce que j'avais vu. Et il m'a dit: -"En somme où voulez-vous aller?" Alors

---

(1) "Le livre en crise", dans Antennes # 21, 1er semestre 1981, p. 52

je me suis un peu fâchée et puis j'ai écrit, pensant d'écrire un schéma, j'ai écrit:

Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. (1)

Or les premières critiques avaient accueilli Le Survenant en le taxant de roman régionaliste, ce qui était presque une honte à cette époque où ce genre d'ouvrage abondait déjà. Nous avons dû attendre quelques années pour que les commentaires ou les critiques venues de France, d'Angleterre et des Etats-Unis nous en fassent découvrir les grands thèmes universels. D'ailleurs Germaine Guèvremont est loin d'être la seule à avoir subi ce traitement: notre histoire littéraire et artistique est jalonnée de cas semblables. Tout comme les Leclerc, Ducharme et autres, il faut trop souvent que nous nous fassions reconnaître ailleurs avant d'être acceptés chez nous, un peu comme si nous étions collectivement atteints de "colonialite", un mal fort silencieux!

En outre Le Survenant fut trop longtemps perçu comme un roman du terroir, un roman de la terre, un roman terre-à-terre, ou autrement dit un roman paysan. Voilà une autre raison qui nous motive à prendre ici le temps de montrer comment ce chef-d'oeuvre est un roman bien universel, où la paysannerie n'est pas la dimension première mais sert plutôt de support à des intrigues plus profondément humaines et plus largement sociologiques. La vie paysanne se déploie comme la toile de fond d'un phénomène plus général que nous conviendrons d'appeler la dualité culturelle.

---

(1) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière. Il s'agit de notre ponctuation sauf pour la dernière phrase, transcrite du roman lui-même.

Le mot culture tel que nous l'entendrons ici ne désignera pas seulement cet ensemble de connaissances générales auxquelles on fait ordinairement référence quand on parle des "personnes cultivées". La culture s'entend de plus en plus aujourd'hui comme un vaste ensemble des façons de parler, de penser, de vivre (quotidiennement ou non), des langages, des moeurs, des croyances et des institutions propres à une collectivité donnée. Comme on peut le lire dans La politique québécoise du développement culturel,

L'apport du consommateur, du technicien, de l'animateur social est tout aussi indispensable que celui de l'intellectuel et du créateur...les témoignages des citoyens en font tout autant partie que les oeuvres des écrivains, artistes, philosophes, sociologues, économistes ou spécialistes du travail. (1)

Or ce Livre Blanc sur le développement culturel, publié sous la responsabilité du ministre Camille Laurin en 1978, devait beaucoup au sociologue et philosophe québécois Fernand Dumont qui, à travers ses nombreux ouvrages (2), nous montre que la culture est double, qu'elle englobe deux niveaux qu'il appelle la culture première et la culture seconde.

La culture première est le monde des traditions, des coutumes, des conventions observées, c'est le monde du déjà-donné, du déjà-là, celui du patrimoine, un monde où la conscience est immédiatement unie avec elle-même et avec le monde, c'est un monde où règne une constante harmonie entre l'être humain et son milieu naturel. La culture première est aussi un monde

---

(1) Éditeur officiel du Québec, 1978, Volume 1, p. 4

(2) Voir principalement Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire, collection H, éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968, 233 p.

"primitif", au sens "éliadien" (1) et donc mélioratif du terme, puisque c'est un monde circulaire, cyclique, où l'activité de l'être humain prend son sens dans la répétition des actions originaires. Il s'agit donc d'un univers fermé sur lui-même, dont le Sens est déjà écrit et inscrit dans le milieu et surtout au centre; bref la culture première est par excellence le monde de la sédentarité.

Tandis que, toujours dans cette vision dumontienne de la culture, le niveau second, celui dit culture seconde, est un monde du changement, du possible, de l'incertain, d'une vérité qui n'est plus évidente mais qui est toujours sans cesse à chercher, un monde nouveau, autre, plein d'hésitations, celui de l'interrogation historique, où l'action humaine acquiert une certaine autonomie, une certaine liberté de choix. C'est un monde où l'harmonie entre l'humain et la nature n'est plus primordialement assurée, un monde dit "civilisé" dans la mesure où il s'agit d'un univers linéaire où devient possible la création au sens fort de ce mot, c'est un monde ouvert aux nouvelles valeurs permettant désormais le dépassement; bref, la culture seconde est l'univers même du nomadisme.

Or Germaine Guèvremont, qui était née et qui avait grandi en milieu plutôt rural qu'urbain, était elle-même une nomade à sa façon: de Saint-Jérôme à Sainte-Scholastique, au Couvent de Lachine, ensuite à Toronto, puis à Ottawa, à Sorel et enfin à Montréal, sa vie en fut une du mouvement et de l'exploration. Déjà, avant la lettre, elle avait elle-même été une "surve-nante" au sein du milieu sorelois. La région soreloise lui avait d'abord

---

(1) Voir entre autres Le sacré et le profane de Mircea Eliade, coll. Idées # 76, Gallimard, Paris, 1965, 187 p.

déplu parce qu'elle trouvait que rien ne s'y passait; c'est elle-même qui disait:

Pour mon mari, une seule place au monde comptait: Sorel, c'était son univers...Je n'ai pas toujours partagé son goût, je m'étais dit que je ne me ferais jamais à ce paysage...Je m'habituai à la plaine et j'appris à la connaître... (1)

Et cela se retrouve dans son oeuvre romanesque qui, loin d'être un simple éloge de la culture traditionnelle ou première, apparaît plutôt comme la peinture vivante de la rencontre de deux mondes différents, de deux cultures de niveaux différents: la rencontre des nomades et des sédentaires.

Si l'on s'en reporte à l'étude remarquable de Jean-Pierre Duquette (2), il y a trois groupes de personnages dans l'oeuvre romanesque guèvremontienne: d'une part les enracinés ou sédentaires, que l'on retrouve en Phonsine, Amable, Pierre-Côme Provençal et sa famille, de même que chez les autres habitants du Chenal du Moine qui apparaissent en arrière-plan. D'autre part les nomades, les aventuriers, les étrangers, incarnés par le Survenant bien sûr et aussi, dans Marie-Didace, par l'Acayenne, celle que Phonsine appelle "l'Autre". Puis entre ces deux groupes, ces deux pôles, il y a deux personnages qui seront, avec le Survenant, au centre de l'intrigue: Didace Beauchemin et Angéline Desmarais. Ces deux derniers, bien que sédentaires de prime abord, manifesteront une forte ouverture à l'égard du Survenant, à tel point que ce sera à travers eux que nous pourrons lire la rencontre de la

---

(1) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière. Il s'agit de notre transcription.

(2) op. cit.

culture première avec la culture seconde, ainsi que les changements qu'elle représente.

Pour ne dire que quelques mots sur le groupe des sédentaires, remarquons que pour eux un simple voyage à Sorel représente un événement assez extraordinaire dans leur vie personnelle et collective, c'est-à-dire dans celle de la paroisse, une entité de premier plan pour eux. Soulignons ensuite leur conception de la femme, symbole de la stabilité, de la sécurité, de la fidélité et de la fixation, de l'attachement et de la permanence. Relisons ces quelques lignes écrites par Madame Guèvremont:

...les femmes de la famille Beauchemin, depuis l'ancêtre Julie, puis ses tantes, puis sa mère, puis ses soeurs, sa femme ensuite jusqu'à sa fille Marie-Amanda mariée à Ludger Aubuchon, à l'Ile de Grâce, de vraies belles pièces de femmes, fortes, les épaules carrées, toujours promptes à porter le fardeau d'une franche épaulée, ne s'essoufflent jamais au défaut de la travée. Elles ont toujours tenu à honneur de donner un coup de main aux hommes quand l'ouvrage commande dans les champs. Et un enfant à faire baptiser presque à tous les ans. A présent la bru, Alphonsine, une petite Ladouceur, de la Pinière, une orpheline élevée pour ainsi dire à la broche, se mêle de grimacer sur les corvées avec des manières de seigneuresse? Didace s'indignait: "Une femme qui pèse pas le poids. Et sans même un petit dans les bras, après trois années de ménage." (1)

Puis c'est par la bouche du Survenant lui-même que Germaine Guèvremont décrit toute l'intensité de cette sédentarité:

---

(1) Le Survenant, coll. Bibliothèque canadienne-française, éditions Fides, Montréal, reproduit avec l'autorisation de la librairie Plon, sans année d'édition, achevé d'imprimer 1969, p. 32 et 33.

— Pour ben faire, faudrait toucher à rien dans cette maison icitte: le père a son fauteuil, le garçon, sa berçante, et v'là que la petite mère a sa tasse... (1)

— ... On dirait que faut que tout recommence dans ce bas monde. (2)

Toujours les mêmes discours. Toujours les mêmes visages. Toujours la même chanson jusqu'à la mort. (3)

Quant à Amable, il ne sent pas bon, il dégage une odeur malsaine, celle d'une personne altérée par l'inaction, attaquée par une atmosphère de désœuvrement, une odeur de "moisiveté" (4) ! Il y a évidemment beaucoup d'exemples à relever pour souligner la présence de la sédentarité dans cette oeuvre. Mais nous passerons plutôt maintenant au personnage du Survenant et à ses influences sur le père Didace et sur Angéline.

Le Survenant, personnage central, est le conducteur de l'intrigue; c'est lui qui met le drame en place, qui est au coeur des préoccupations et qui fascine tous les autres, y compris le lecteur. Il est l'incarnation vivante d'un puissant mythe, il n'est jamais identifié de façon formelle, un doute plane toujours sur lui. Il faut reconnaître que Madame Guèvremont est l'une des seules à avoir compris le nomadisme puisque, comme le disait Claire Parnet dans ses dialogues avec Gilles Deleuze, "les nomades n'ont pas d'histoire, ils ont seulement de la géographie". (5) Le Survenant attire mais il fait peur en même temps, et il engendre des jugements irrationnels, parfois même contradictoires. Tantôt le Survenant est très bien intégré,

---

(1) idem, p. 41

(2) idem, p. 150

(3) idem, p. 218

(4) Alain Finkielkraut, Ralentir: mots-valises!, coll. Fiction et Cie # 26, éd. du Seuil, Paris, 1979, sans pagination

(5) Dialogues, Flammarion, Paris, 1977, p. 39

tantôt il s'oppose radicalement aux habitants du Chenal du Moine; par exemple il refuse tout à fait leurs mesquineries et leurs niaiseries, cela montrant que le Survenant se sent bien différent d'eux. Il serait d'ailleurs très bien décrit par cette très belle phrase du jeune écrivain québécois Alain Chevrette: "Je n'irai pas jusqu'à m'éloigner de moi-même pour me rapprocher de vous, car ce qui me rapproche le plus de moi ce sont les distances que j'exprime." (1)

D'autant plus que Madame Guèvremont, dans une conférence qu'elle avait présentée aux étudiants de l'Université de Montréal le 24 novembre 1965, intitulée "Le Survenant, homme ou dieu?", et dans laquelle "sa voix parlait au coeur" (pour emprunter l'expression de Robert Barberis (2)), avait bien montré cette différence qui caractérisait le Survenant et dont ce dernier était lui-même bien conscient. En effet nous verrons plus loin comment l'auteure y avait clairement énoncé que le Survenant prenait un certain plaisir à bousculer la vie étroite du Chenal du Moine. Ainsi, bien que le Survenant fût resté un an chez les Beauchemin, il était essentiellement un voyageur, mais un voyageur dans le sens fortement canadien du mot, comme nous le rappelle Joseph-Charles Taché:

Voyageur, dans le sens canadien du mot, ne veut pas dire simplement un homme qui a voyagé; il ne veut pas même dire toujours un homme qui a vu beaucoup de pays. Ce nom, dans notre vocabulaire, comporte une idée complexe.

---

(1) "Chemins qui ne mènent nulle part", dans Phi Zéro, vol. 2 no. 3, Montréal, mars 1974, p. 139

(2) "Sa voix parlait au coeur", dans Le Quartier Latin, 2 décembre 1965, p. 9. Il s'agit d'un compte rendu de la conférence.

Le voyageur canadien est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être, tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités, en puissance, alors même qu'il n'a pas encore eu l'occasion de les exercer toutes. (1)

Cela s'accorde bien avec le mot de Heinz Weinmann disant: "Posséder, s'asseoir, et rester quand même nomade, voilà la grande force du Survenant." (2) C'est sans doute aussi ce qui a influencé Robert Major (3) à voir dans le personnage du Survenant l'incarnation simultanée de trois grands types traditionnels de notre histoire et de notre littérature: le coureur des bois, sauvage et enclin à la boisson, affirmant des valeurs de liberté et des attitudes de libertinage; ensuite le quêteux, personnage mystérieux, presque charlatan et jeteur de sort en puissance; et enfin l'engagé, ce bon travailleur habile de ses mains et possédant une vaste expérience de toutes les besognes.

Jean Coutu, au cours d'une entrevue, parlait de la désinvolture de son personnage et le présentait comme "...ce gars qui rêve de grandes routes, a beaucoup voyagé, qui ne pense qu'à ça, qui est au-dessus de la moyenne des gens, à cause de cette optique qu'il a des voyages, de l'humanité, du monde entier..." (4) Comment ne pas songer ici au mot de l'écrivain américain Jack

---

(1) Forestiers et voyageurs, coll. du Nénuphar, Fides, Montréal, 1946, p. 14

(2) "Nomade et sédentaire. Essai de définition comparée", dans Critère no. 10 (L'enracinement), Montréal, janvier 1974, p. 17

(3) voir l'émission Relectures que le réseau FM de Radio-Canada a consacrée à Germaine Guèvremont le 10 septembre 1981.

(4) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière. Il s'agit de notre transcription.

Kerouac quand il écrivait que "ce n'est pas un homme celui qui ne galope pas"? (1)

Si le Survenant, ce "grand-dieu-des-routes", est à ce point un voyageur, comment ne pas le comparer au fameux Ulysse? Sans trop nous allonger sur une telle mise en parallèle, relevons certaines analogies entre les deux personnages. Tout d'abord on aura remarqué que le Survenant comme Ulysse n'ont pas d'âge, ils ne vieillissent pas non plus. Ulysse ne meurt pas dans l'Odyssée, il faudra attendre douze siècles pour que Dante ose nous inventer une mort d'Ulysse; de la même façon il faudra attendre Marie-Didace (2) pour assister à la "disparition" d'un "glorieux" qui ressemble au Survenant. Comme Ulysse, le Survenant est l'homme-aux-mille-ruses, pour autant que la ruse signifie ici cette sagesse, cette ingéniosité et cette imagination créatrice qui n'ont rien de péjoratif. Dans l'un et l'autre cas, ce genre de ruse relève presque de la vertu! Ulysse, ce roi d'abord terrien mais ensuite maritimisé, est surtout connu comme navigateur (3); le Survenant, marin à ses heures, sera surtout un grand navigateur des coeurs comme nous le verrons un peu plus loin.

- 
- (1) Sur la route, traduit de l'anglais par Jacques Houbard, coll. Folio # 61, Gallimard, Paris, 1960, p. 356
- (2) Nous utiliserons l'édition parue dans la collection du Nénuphar, chez Fides, Montréal, 1947, 210 p.
- (3) Le lecteur intéressé à approfondir sa connaissance d'Ulysse pourra avantageusement consulter le livre de Gabriel Audisio, Ulysse ou l'intelligence, coll. Les Essais, Gallimard, Paris, 1946, 188 p.; ou encore celui de M.I. Finley, Le monde d'Ulysse, traduit de l'anglais par Claude Vernant Blanc, petite collection Maspero no. 44, éd. F. Maspero, Paris, 1969, 160 p.

Enfin si toute l'Odyssée est organisée en fonction du retour d'Ulysse, le roman Le Survenant n'est-il pas soutenu par l'inquiétante éventualité du départ de l'étranger? De plus, autant Ulysse était-il cet homme sensuel qui ne refusait pas de répondre à l'appel de la chair, autant le Survenant sera une sorte d'érudit de la vie nocturne, c'est-à-dire un "doctambule" (1)!

Le Survenant: héros mais aussi Eros! En effet, si nous revenons à l'optique de Robert Major, le Survenant "...est certainement la plus belle incarnation d'Eros dans notre littérature." (2) Cependant il ne faudrait point se méprendre sur la signification de cet érotisme; il s'agira d'Eros en tant que force attractive qui assure la cohésion de l'univers et la reproduction des espèces, ou, comme l'écrivait lui-même le commentateur:

Et pourtant, tout le roman baigne dans une atmosphère de sensualité et de volupté et ramène constamment à l'avant-plan comme valeur fondamentale de son univers cette force vitale, cette puissance fondamentale et invincible que les Grecs appelaient Eros. Entendons Eros dans son sens primitif et mythique: celui qui préside à toute vie, contemporain de Chaos. Nuit et Erèbe, ennemi d'Antéros, et non le charmant Cupidon des poètes latins, fils de Vénus et de Mars, aiguillon de l'amour. L'érotisme, force de vie, source de vie, et dont la sexualité n'est que le plus éclatant aspect, est au centre même du roman. (3)

Ainsi il ne faudrait pas croire que les penseurs de la révolution ou de la libération sexuelle furent, au Québec, les premiers à parler de volupté et d'érotisme! Il ne faudrait pas s'imaginer non plus que c'est grâce à des

---

(1) Alain Finkielkraut, op. cit., sans pagination

(2) "Le Survenant et la figure d'Eros dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont", dans Voix et Images, décembre 1976, p. 196

(3) ibidem

films comme Deux femmes en or ou Valérie si nous avons commencé à remettre en cause notre bonne vieille morale sexuelle. Ce serait là se faire une bien mauvaise idée de nos ancêtres et confondre la pornographie avec la lucidité sur ce sujet!

La plupart du temps, et aujourd'hui de plus en plus, les quelques photographies que nous avons habituellement l'occasion de voir de Madame Guèvremont nous font croire que c'est une grand-mère inoffensive, d'un âge plus que respectable, qui a écrit le roman. Cependant il n'en est rien et moins que rien: celle qui a écrit Le Survenant et Marie-Didace était avant tout une femme...une femme en laquelle il y avait bel et bien eu une jeune fille qui avait rencontré l'amour un jour pour la première fois. Cet amour s'appelait Bill Nyson et cela se passait vraisemblablement vers 1914.

Bill Nyson, journaliste anglophone d'origine norvégienne venu à Sainte-Scholastique couvrir un important procès pour le Montreal Star, avait été introduit chez la famille Grignon. La jeune Germaine avait été très impressionnée par cet homme et elle en avait été amoureuse. Mais Bill Nyson épousa sa soeur Jeanne... Cela n'empêcha pas Madame Guèvremont de reconnaître plus tard que c'est ce personnage fascinant qui lui avait inspiré celui du Survenant, un peu par nostalgie également.

Ainsi, au coeur du roman Le Survenant, il ne sera pas surprenant de retrouver un érotisme frappant, un érotisme dont l'évidence se reconnaît tout d'abord par la très forte présence physique et charnelle de Venant. C'est ce que Robert Major démontrait en écrivant que

Même la lecture la plus sommaire du roman fait apparaître la fascination proprement érotique que le Survenant exerce sur les personnages du roman, personnages masculins autant que féminins. Toutes les célibataires du coin sont attirées chez Didace pour les veillées et sont désarmées par l'indifférence du Survenant à leur égard. (1)

De plus les hommes du Chenal du Moine, de leur côté, admirent son physique, sa force et son habileté.

Celui sur qui le Survenant exercera le plus d'attraction est nul autre que le père Didace qui, dans une sorte de contemplation narcissique, se mirera littéralement dans le Survenant. Didace s'y retrouvera même jusqu'en ses propres défauts, puis il prendra Venant tel un fils adoptif tellement il aurait voulu avoir un fils comme le Survenant. C'est ainsi que va s'établir une mystérieuse complicité entre les deux hommes: par un processus aussi obscur que complexe, le Survenant va réveiller en Didace des forces que ce dernier croyait éteintes depuis longtemps, et auxquelles il ne rêvait déjà plus, comme cet élan sexuel et cette puissance d'engendrer une progéniture qui seront les premiers signes de cette renaissance érotique qui motivera Didace à vouloir prendre une seconde femme. Il y aurait évidemment d'autres manifestations de cette relation entre Didace et Venant, mais le cadre de cette étude ne nous permet point ici de nous y arrêter.

C'est également avec Angéline que l'érotisme s'exprime énormément. Pour l'enfant infirme le Survenant représente la force de vie, il la transforme radicalement: au fur et à mesure de leurs "fréquentations", Angéline

---

(1) ibidem

se découvre, se réchauffe et s'épanouit comme une fleur tournée vers son soleil. C'est d'ailleurs à travers les yeux de cette femme que nous retrouvons une description étonnamment exhaustive des attraits physiques, sensuels et érotiques du Survenant:

Quand Venant se redressa, immobile et bien découpé à la clarté du grand jour, Angéline trouva qu'il avait bonne mine. A la fois sec et robuste de charpente, droit et portant haut la tête, pareil à un chêne, il avait ce bel équilibre de l'homme sain, dans toute la force de l'âge. Ses yeux gris-bleu, gais à l'ordinaire, avaient un reflet de tristesse au repos; son front étroit et expressif s'agitait à la moindre parole; sa chevelure rebelle et frisée dru, d'un roux flamboyant, descendait bas dans le cou. En l'apercevant tantôt, elle avait songé: "C'est pire qu'un feu de forêt." Et quand il s'était penché pour ramasser un clou, elle avait vu à la naissance de la nuque une éclaircie de peau blanche, trop blanche pour un homme, une peau fine, il lui semblait.

Mécontente de se laisser ainsi subjugué par l'image d'un passant, elle s'entêta à lui trouver des défauts: son nez aux ailes nerveuses était large et à la fois busqué; son menton, court, taillé en biseau, on dirait; mais sa bouche, aux lèvres charnues, bien dessinées, d'où le rire s'échappait en cascades comme l'eau impatiente d'une source, sa bouche était belle, en toute franchise elle l'admit. Ce grand rire!... Elle l'entendait encore. Il faisait lever en elle toute une volée d'émoi. Le grand rire clair résonnait de partout, aussi sonore que la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel quand le temps est écho.

Angéline ne se reconnaissait plus: ses tempes battaient, dans une montée de sang, ainsi que sous les coups de deux mains acharnées. (1)

Angéline, cette enfant délaissée, le Survenant l'accepte et la protège. Graduellement l'amour l'embellit et la transfigure. Pour elle c'est une véritable renaissance et une première expérience de confiance en la vie. Dans un

---

(1) Le Survenant, p. 44 et 45

ensemble de rites à caractère fondamentalement initiatique, le monde vient littéralement d'être re-créé pour elle, l'univers entier lui apparaît renouvelé et purifié. C'est comme si Angéline s'ouvrait au monde pour la première fois, c'est comme si pour la première fois elle pouvait envisager le monde sous le signe de la sensualité, l'entrevoir dans une perspective de plaisir, de jouissance et de volupté. Grâce au Survenant elle fait la découverte de la dimension érotique de l'existence, elle ressent la force vitale qui attire et unit les êtres pour relancer la vie. A vrai dire, elle ne saisissait pas très bien ce qui lui arrivait; c'est plutôt elle qui était saisie, car ce qu'elle avait toujours vu honteusement jusqu'alors, comme une décadence, c'est-à-dire son corps et celui de l'autre, le Survenant venait de lui apprendre à en parler comme d'une beauté et d'une richesse.

Ainsi, après le départ soudain du Survenant, Angéline conserve un très grand enrichissement, malgré son chagrin, les dettes du Survenant qu'elle assume, et les commérages. Cela nous montre que même l'auteure ne voyait pas le Survenant comme un hypocrite qui disait distraitemment "Je t'aime" en pensant à autre chose; pour elle comme pour Angéline, les aventuriers sentimentaux n'étaient pas forcément des "sentimenteurs"! (1)

En plus de ces deux relations privilégiées qui se développent entre le Survenant et ces deux personnages (Didace et Angéline), Robert Major voit une autre intrigue se jouant, cette fois, entre Venant et Phonsine. Une histoire sentimentale plus embrouillée et plus pathétique toutefois, une

---

(1) Alain Finkielkraut, op. cit., sans pagination

sorte de "mélodrame"! (1) Au contact du Survenant, Phonsine prend peu à peu ses distances par rapport à la médiocrité d'Amable, et elle voit dans Venant l'homme qui lui aurait convenu. Le Survenant possède bien plus de vigueur physique qu'Amable, il met davantage de vie et d'atmosphère dans la maison et il est combien plus prévenant et séduisant... Le Survenant, source de vie et d'énergie vitale, sera symboliquement responsable de la fertilisation de Phonsine, il sera spirituellement et métaphoriquement le père de l'enfant qui naîtra; c'est Venant qui a redonné confiance à Phonsine, c'est lui qui l'a en quelque sorte "reféminisée". C'est lui qui a réveillé en elle ses instincts maternels de tendresse, de sécurité, de chaleur. Le Survenant, soleil pour Angéline, fut pour Phonsine une source de chaleur.

L'étroitesse et l'étrangeté du rapport existant entre Phonsine et le Survenant ressortent au moins en trois occasions dans l'oeuvre romanesque guèvremontienne. Tout d'abord lorsque Venant dévoile le fauteuil qu'il a lui-même fabriqué, Phonsine s'exclame: "— Ah! c'était ça, le grand secret d'avant Noël que tu cherchais tant à me cacher?" (2) Pourtant ce devait être un secret pour toute la maisonnée, pas seulement pour elle. Pourquoi le "me" remplace-t-il le "nous"? Pour montrer que Phonsine se sent dans une complicité particulière avec le Survenant, dans une relation et une attitude tout à fait interpersonnelles et hétérosexuelles.

Ensuite lors du départ précipité du Survenant, le père Didace est sur le point de monter réveiller Venant quand Phonsine intervient vivement en

---

(1) ibidem

(2) Le Survenant, p. 102

disant: "— Laissez faire, je vas monter à votre place". (1) Comment expliquer un tel empressement de la part d'une femme enceinte?... Puis ayant constaté le départ du Survenant, Phonsine n'a-t-elle pas la violente réaction d'une femme abandonnée, meurtrie dans son affection et dans son amour-propre? Pourquoi cette réaction s'il ne s'agissait que d'un survenant?

Puis au début du roman Marie-Didace, Phonsine, enceinte, est au lit et se plaît dans une rêverie à songer au Survenant, son Prince Charmant, son mâle, celui qu'elle aurait désiré, "mais elle s'interdit de trop penser à lui, de peur que l'enfant ne finît par lui ressembler"! (2) Et un peu plus loin Phonsine croira même au retour du Survenant:

Il faisait grand jour quand Phonsine s'éveilla. Un chien jappait près de la maison. D'abord, elle pensa qu'elle rêvait. Mais une odeur de fraîche friture et de crêpes au lard, une odeur chaude s'insinuait par les fentes de la porte de chambre.

— C'est Z'Yeux-ronds que j'entends!

Quelque chose flamba en elle. Le feu courait, courait. La flamme, haute et joyeuse, monta jusqu'à sa gorge:

— Le Survenant est revenu!

Déjà debout, Amable, silencieux, une mèche de cheveux entre les yeux, chaussait ses bottes.

— T'as compris, Amable? Le Survenant est revenu.

— Ben, à t'entendre, on dirait que t'en es fière!

La flamme s'éteignit dans la voix de Phonsine:

— Quoi c'est que tu veux dire?

— Ce que je veux dire — il hésita — habille-toi vite pour aller voir le beau merle. Mais à c't'heure, je vas lui apprendre à me reconnaître comme son maître. (3)

---

(1) idem, p. 221

(2) Marie-Didace, p. 11

(3) idem, p. 13 et 14

Cela nous montre que le rapport particulier que Phonsine s'efforçait d'entretenir avec le Survenant était peut-être découvert par certains autres membres de la famille Beauchemin ou de la paroisse.

En fait, ce n'était pas le Survenant qui revenait, mais plutôt l'arrivée de la deuxième survenante: l'Acayenne, Blanche Varieur, la seconde épouse du père Didace. L'Acayenne ressemble beaucoup au Survenant, dans la mesure où elle bouleverse, elle aussi, le monde clos des Beauchemin et du Chenal du Moine. Songeons seulement à la lutte mesquine qui sera menée entre elle et Phonsine pour le contrôle de la maisonnée.

Mais, malgré ses nombreuses affinités avec le Survenant, malgré qu'elle représente elle aussi la culture seconde, l'Acayenne est tout à fait opposée au Survenant: ce n'est plus une incarnation de la vie, ce n'est plus Eros mais Thanatos! L'Acayenne ne transmet pas la vie, elle n'est qu'une fausse survenante en quelque sorte, elle n'est qu'une illusion de vie, avec elle tout s'effondre. Elle incarne Thanatos, c'est-à-dire l'agressivité, la destruction, la mort. Ainsi dans Marie-Didace nous assistons à la "mort" du Survenant, à celle d'Amable, aux rêves suicidaires de Phonsine, à la mort de Didace puis de l'Acayenne et, malgré la venue de Marie-Didace, à la mort spirituelle de Phonsine elle-même. Le Survenant et l'Acayenne, malgré plusieurs points communs, ne représentaient pas du tout la même chose pour les gens du Chenal du Moine. Ils étaient tellement différents que même "Angéline voulait bien prier pour l'Acayenne et pour le Survenant, mais séparément. Un vieux fonds de rancune l'empêchait de les réunir, même dans la prière"! (1)

---

(1) idem, p. 208

Bref, pour Robert Major, l'érotisme domine largement l'oeuvre romanesque guèvremontienne. (1) D'après lui, l'érotisme dépeint par Madame Guèvremont ne se limite pas aux rapports hétérosexuels ou à la fertilité maternelle; tout cet univers, ce "guèvremonde", respire la sensualité et la volupté car les personnages ne cessent de caresser et de dorloter leurs petits objets personnels. Le satin et le velours pour Phonsine, le fusil et le canot pour Didace, les fleurs pour Angéline, voilà autant d'exemples qui nous montrent que les sens y sont on ne peut plus à l'honneur.

Lors d'une entrevue, Béatrice Picard disait qu'Angéline "...était une femme qui aimait énormément, qui aimait la vie, qui aimait la terre, qui aimait le monde, pas seulement le Survenant..." (2) La comédienne y relatait également que Madame Guèvremont lui avait avoué qu'Angéline, c'était un peu beaucoup Germaine Guèvremont... Dans cet ordre d'idées, il n'y a rien d'étonnant à ce que la romancière ait révélé, dans une entrevue publiée par La Patrie du 29 mai 1966, qu'elle refusait la machine et écrivait avec le stylo, parce qu'elle éprouvait ainsi une certaine volupté à tracer les caractères. (3)

Tout compte fait, pourquoi Germaine Guèvremont a-t-elle écrit une telle oeuvre romanesque? Elle avait sans aucun doute une vision très juste de notre société québécoise et de son évolution, un regard fort lucide sur le

---

(1) De plus ce commentateur relève de nombreuses traces de sensualité et de sexualité dans plusieurs des contes publiés dans En Pleine Terre (1942)

(2) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière. Il s'agit de notre transcription.

(3) extrait de l'émission Relectures du 10 septembre 1981

passé et sur le présent, de même qu'une certaine clairvoyance quant à l'avenir culturel de notre collectivité. Cela explique bien que son idée directrice fût "...de raconter un monde en train de disparaître, montrer une époque qui s'achève." (1) Ou encore, pour emprunter une expression plus catégorique de Jean-Pierre Duquette:

La lampe qu'un souffle éteignait, à la fin de chaque tranche de l'adaptation télévisée, symbolisait admirablement cette fin d'un monde et l'inexorable fuite du temps. Le "petit peuple" du Chenal du Moine comme celui, paisible et heureux, de toutes les campagnes du Québec, allait se précipiter dans le mirage des villes et perdre à jamais sa véritable identité, ses traditions ancestrales, ses façons d'être naturellement nobles et sereines. Le Survenant et Marie-Didace mettaient le point final à une époque, à un long épisode du destin québécois. (2)

Dans le même sens, Renée Cimon soulignait que "Le Survenant se trouve à la charnière de la profonde mutation commencée dans la société québécoise au moment de sa parution." (3) Ainsi nous sommes en mesure de mieux voir à quel point l'oeuvre romanesque guèvremontienne est une véritable fresque de l'évolution qu'a connue notre société au cours des décennies qui ont entouré et suivi sa parution. En d'autres termes l'oeuvre de Madame Guèvremont se présente justement comme la peinture de notre évolution culturelle, soit celle de la rencontre entre les deux niveaux de culture auxquels nous nous référons précédemment.

---

(1) Jean-Pierre Duquette, op. cit., p. 52

(2) idem, p. 52 et 53

(3) op. cit., p. 1

Or, comme nous le verrons un peu plus loin, c'est par le chemin de la "parole" journalistique que Germaine Guèvremont accéda au monde de l'écriture romanesque. Voilà précisément pourquoi nous entreprendrons de montrer quelle sorte de continuité peut exister entre ses écrits journalistiques et son oeuvre romanesque, une continuité faisant apparaître une vision de la culture québécoise en quelque sorte "dualiste" qui rejoint fort bien la conception dumontienne de culture première et culture seconde.

Donc Madame Guèvremont, femme, épouse et mère de famille, avait commencé sa "carrière" (qui n'en fut pas vraiment une) d'une manière un peu particulière ou, tout au moins, d'une façon plutôt circonstancielle: elle venait de perdre une fille, Lucille, morte à l'âge de trois ans environ, et elle en avait été beaucoup affectée. C'est à ce moment que son beau-frère Bill Nyson lui conseilla d'écrire pour mieux surmonter son épreuve. C'est ainsi qu'elle devint, non pas carriériste, comme nous l'avons dit auparavant, mais bien courriériste pour le journal The Gazette, à compter de 1926. Elle se demandait bien de quoi elle parlerait car elle trouvait la vie soreloise plutôt monotone; or, à peine une heure après la signature de son contrat, l'église Notre-Dame était en feu et Germaine Guèvremont venait d'écrire son premier article. C'est à partir de ce moment-là qu'elle a commencé à explorer l'originalité de l'écriture, à vouloir créer un style, son style propre.

Elle devint ensuite rédactrice du journal local Le Courrier de Sorel entre 1928 et 1935. Elle y aurait signé de nombreux articles sous différents pseudonymes (malheureusement la presque totalité des numéros de ces années demeurent encore introuvables.) Puis elle collabora ensuite à la revue L'Oeil, sous le pseudonyme de "La femme du postillon"; mais c'est surtout à la revue Paysana que Madame Guèvremont apporta sa contribution,

de 1938 à 1945. Françoise Gaudet-Smet lui demanda un jour d'écrire des contes, mais des contes essentiellement paysans. Ainsi elle en publia plusieurs dans Paysana et, quand madame Gaudet-Smet se lança dans l'édition, Germaine Guèvremont crut "...qu'il serait bon de faire une liaison entre tous ces contes et de les rallier à la même famille, la famille des Beauchemin." Et c'est ainsi qu'elle a "commencé à écrire des livres", disait-elle elle-même dans une entrevue. (1)

Or si Le Survenant fut son premier roman publié sous forme de livre, l'auteure n'en était pas alors à sa première écriture romanesque; en effet c'est du mois d'avril 1939 jusqu'en octobre 1940 que parurent dans Paysana les dix-huit tranches d'un roman-feuilleton intitulé "Tu seras journaliste". Ce premier "roman" guèvremontien est qualifié par Renée Cimon et par Rita Leclerc de "semi-autobiographique" tandis que Françoise Gaudet-Smet, dans un avertissement aux lectrices de Paysana lors de la parution de la première tranche, prenait soin de préciser:

Ce n'est pas un banal roman à l'eau de rose.  
C'est une étude de la vie réelle où lutte et se débat  
une femme qui a déserté la campagne, une femme aux  
prises avec la vie et les mille tentations qui encom-  
brent les chemins. (2)

Il ne sera d'ailleurs pas surprenant de voir apparaître, à compter d'août 1939, la mention "Etude sur la vie réelle" en guise de sous-titre à ce roman-feuilleton. Cela s'avère d'une importance capitale pour nous, ici, au moment

- 
- (1) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière. Il s'agit de notre transcription.  
(2) Paysana, avril 1939, p. 12

où nous nous apprêtons à analyser les textes journalistiques guèvremontiens pour montrer leur valeur descriptive en matière de culture québécoise. En outre, pour ces raisons autant que par simple souci méthodologique, il nous semble plus qu'approprié de présenter ici au lecteur un bref résumé de l'action développée au fil des dix-sept premières livraisons et cela, conformément au rappel de la rédaction de Paysana précédant le dernier volet de ce feuilleton:

CAROLINE LALANDE, une jeune institutrice de la campagne quitte son école de Notre-Dame-des-Neiges et ARCADE BOISJOLY, son amoureux, dans le but de tenter la gloire et de devenir une grande journaliste. Après un séjour infructueux à Montréal et une tentative de suicide, elle se trouve soudainement transplantée à L'ANSE-A-PECOT, une petite ville perdue dans la plaine et qui tire sa seule animation de la navigation, l'été. PHILIPPE DULAC, célibataire, dirige le journal local, La Voix des Erables. Il ne voit pas d'un bon oeil l'arrivée de Caroline au journal, mais son père, NOE DULAC, en est le propriétaire et il se tait. LAUREAT BONNEVILLE, le typographe, offre à Caroline de loger chez lui où sa femme MARIANGE BONNEVILLE, loquace mais d'un coeur d'or et leur fillette Darcinette, l'accueillent chaleureusement. Il y a aussi au journal SALVATOR, le messager, gavroche et trousse-mêle. Caroline mène à l'Anse la vie terne de l'auxiliaire anonyme jusqu'à la maladie grave de Philippe Dulac. M. Noé Dulac lui confie la direction du journal et elle écrit des éditoriaux sur la paysannerie qui attirent l'attention du haut clergé et des politiques les mieux éclairés. Par un coup du sort NOE DULAC meurt soudainement à Montréal et Philippe revient parfaitement remis. Caroline est maintenant la correspondante régionale du "People", grand quotidien de Montréal, elle a aussi présenté un schéma de programme radiophonique à un poste important de la ville. Trois mois plus tard elle apprend que son projet sera soumis au comité de lecture.

La vie suit son cours monotone pendant des mois. Mais à l'été tout s'éveille. Caroline rencontre un jeune Indien qui entreprend la périlleuse aventure de traverser l'Atlantique en canot. Elle en fait un excellent reportage. Le "People" la charge de représenter l'Association de la Presse Nationale dans le comté de Pécot, aux élections générales. Une première visite à la morgue où elle se trouve en face d'une morte exposée dans une complète nudité aux regards des curieux lui rappelle la triste équipée de sa tentative de suicide.

Caroline écrit sans joie. Autrefois il lui semblait que des légions d'anges l'escortaient et la portaient jusqu'aux nues quand elle commençait une histoire. Maintenant enchaînée à un pupitre, elle sent un démon lui courber la nuque et la condamner à écrire, toujours écrire.

Deux lignes au bas d'un journal lui apprennent la noyade de l'Indien qui avait entrepris la traversée en canot de l'Atlantique.

Un soir de neige, à l'approche de l'hiver, Caroline en proie à un commencement de grippe défie le froid pour enquêter sur deux nouvelles qui s'avèrent sans valeur. La maladie la terrasse. (1)

Enfin c'est dans la toute dernière partie du texte que Caroline retournera dans son village natal et y retrouvera son ami Arcade toujours en attente. L'histoire se terminera par l'union de l'institutrice et du secrétaire de Notre-Dame-des-Neiges...

Si, comme l'écrivait Madame Guèvremont, "Le plus beau voyage commence par un pas" (2), il ne nous reste qu'une enjambée à faire pour nous lancer dans l'aventure enivrante consistant d'abord en la lecture des textes journalistiques originaux. Une telle lecture nous conduira à travers les méandres de la vision globale que pouvait avoir Madame Guèvremont de la culture québécoise. C'est ainsi que nous verrons comment l'auteure a dépeint le monde traditionnel canadien-français du vingtième siècle particulièrement, en soulignant certaines coutumes, le sens de la terre et de la nature pour les traditionnels, la place de la religion et ses propres réticences à l'égard de cet univers un peu étroit.

---

(1) idem, octobre 1940, p. 22

(2) voir sa préface du livre d'André Brochu, J.-André Contant et Yves Dubé, Etranges domaines, éditions de La Cascade, Montréal, 1957, p. 6

C'est dans ce contexte que le thème de la survenance sera d'ailleurs évoqué comme le fil directeur de l'ensemble de son oeuvre journalistique; nous verrons comment la présence du Survenant dans les romans trouve son pendant dans la plupart des textes de la journaliste. Il va sans dire que ce thème de la survenance sera celui qui illustrera le mieux la rencontre des deux niveaux de la culture à laquelle nous faisons allusion auparavant.

Les écrits de Germaine Guèvremont sur la vie des femmes ayant été nombreux, nous consacrerons un chapitre à la vision que l'auteure avait d'elles, ou à la manière dont elle les a mises en présence; ses descriptions des femmes traditionnelles et ses éloges de nos femmes exemplaires lui permettront d'écrire pour les femmes et pour l'amélioration de leur condition, tout en demeurant plus que réservée à l'égard d'un mouvement comme le féminisme. L'ensemble de ses écrits à propos des femmes nous montrera donc, encore une fois, la complexité caractérisant la rencontre entre la culture première et la culture seconde.

Cependant le réalisme et la sévérité de Germaine Guèvremont à l'égard des femmes ne l'empêcheront nullement d'affirmer une réalité aussi "survenante" que celle de l'érotisme, de l'amour ou de la sensualité, bien qu'elle ne l'ait fait que d'une manière devant se conformer aux limites imposées par l'époque qui fut la sienne.

Plus élaborée sera sa vision des différents aspects de la vie littéraire; en effet ses très nombreux propos sur les intellectuels, le journalisme, l'écriture, la lecture, la correspondance, la langue, les livres et les critiques, aussi bien que sur la radio, nous feront voir à quel point Madame

Guèvremont pouvait adopter une attitude critique envers ceux qui l'entouraient.

A cette dimension survenante de sa personnalité s'ajoutera une étonnante propension à philosopher sur différents phénomènes propres à la société contemporaine. Ses commentaires sur le progrès, l'urbanisation, le nationalisme canadien-français, ou encore sur la jeunesse, l'éducation et même sur le vieillissement et la mort, en font une auteure qui ne cesse de nous surprendre par sa polyvalence.

C'est finalement cette lucidité et cette polyvalence qui permettaient à Germaine Guèvremont non pas de s'improviser, mais plutôt de savoir se réaliser aussi en tant qu'humoriste, faisant ainsi oeuvre autant de survenante que de journaliste et de philosophe.

## Chapitre I

### LE MONDE TRADITIONNEL

C'est incontestablement J.-P. Duquette (1) qui a le mieux décortiqué l'oeuvre romanesque guèvremontienne en en faisant apparaître toute la dualité structurale; en plus du titre où nous pouvons retrouver le couple route et maison, plusieurs autres thèmes y sont mis en relation: il en va ainsi des enracinés et des nomades, de l'espace clos et de l'espace ouvert, du temps fermé et du temps linéaire, de la terre et du fleuve, de la vie et de la mort, enfin du mouvement et du repos. Une telle mise en parallèle peut facilement évoquer la dualité entre culture première et culture seconde. Or, si la culture première est à ce point inhérente à la structure de son oeuvre romanesque, il en sera de même dans les écrits journalistiques de Germaine Guèvremont; c'est ce que nous appellerons le monde traditionnel, qu'il soit tantôt paysan tantôt plus citadin ou urbain, pourvu qu'il soit cet univers des traditions, de la mentalité première, donc un monde de la fermeture plutôt que de l'ouverture.

---

(1) voir op. cit.

### Les coutumes

Ce monde surtout caractérisé par une certaine étanchéité est abondamment décrit par la journaliste, tant nouvelliste qu'autobiographe; c'est un univers où par exemple l'espace est saisi et organisé de manière restreinte puisque, comme pour le maire de la paroisse de Notre-Dame-des-Neiges, un certain Aubuchon, la maison peut aller jusqu'à servir de point de référence pour représenter les dimensions d'un phénomène comme une tempête de neige. En effet Germaine Guèvremont, parlant de cette mer de neige qu'Aubuchon dut affronter, écrivait: "A mesure qu'il avançait ce n'était plus des vagues, mais des affaires hautes comme ici-dedans." (1) On voit donc jusqu'à quel point cette réduction de l'espace peut s'intégrer jusque dans le langage guèvremontien car, ne l'oublions pas, la maison reste très importante pour la sécurité et la survie des enracinés.

Ces sédentaires, ceux que nous nommerons les traditionnels, croient énormément en la répétition des gestes exemplaires, des actions primordiales, c'est-à-dire du passé dans son ensemble. Ils ont un esprit souvent mythique où les racines vont jusqu'à prendre un sens nostalgique, comme c'est le cas lorsque Germaine Guèvremont rencontre une vieille artisane de la couture:

...j'écoute avec ravissement Mademoiselle Florine Phaneuf, qui a à son compte une carrière de cinquante-sept ans, évoquer une époque à jamais disparue: l'époque des visites, de la politesse, de la galanterie, des conversations, des lettres, des chevaux piaffant à la porte, et de la grande couture! (2)

---

(1) Paysana, janvier 1940, p. 7

(2) idem, mai 1942, p. 9

Ce monde où on fait sans cesse revivre le passé est celui des traditions, des héritages transmis de génération en génération, comme c'est le cas de "l'émeraude-qui-vient-de-ma-mère" qui est une illustration de l'emprise des traditions et de l'esprit de famille outrancier qui pèse lourd sur Juliette, une belle-soeur innocente aux prises avec des contraintes tout à fait indésirables. En effet dans cette nouvelle sentimentale intitulée "L'émeraude", Germaine Guèvremont écrit: "Quoique Jacques en eut (sic) fait changé (sic) la monture et qu'il y eut (sic) ajouté douze diamants pour l'offrir à Juliette, l'émeraude demeurait encore un bien de famille, à leurs yeux." (1) Cette émeraude prenait même les dimensions d'un objet sacré pour ceux du clan, car c'était le symbole de toute leur lignée, l'image de leur continuité et de leur permanence: "C'était plus qu'une bague pour nous. C'était tout un passé qu'elle représentait. Le passé d'une aïeule, jeune et belle. Le passé d'une mère qu'on chérissait." (2)

Le message ancestral est tellement valorisé dans cette mentalité que l'on ira même jusqu'à entendre dans le roman-feuilleton "Tu seras journaliste", un vieux sédentaire de l'Anse-à-Pécot dire que "la jeunesse est une maladie dont on se guérit de jour en jour"! (3) Nous verrons également que, chez les traditionnels, accepter quelqu'un n'est possible qu'à la condition de connaître son passé, ses antécédents, ses origines, ses racines, sa lignée, bref toute sa vie, ce qui fera du milieu traditionnel un environnement fort difficile pour tout nouvel arrivant. Mais voyons un peu plus en détail comment Germaine Guèvremont a observé ce monde de la culture première.

---

(1) La Revue Moderne, mai 1952, p. 17

(2) idem, p. 21

(3) Paysana, mai 1940, p. 24

Il convient tout d'abord de souligner la vénération très saine que portait Madame Guèvremont à l'égard de nos premiers colons, ces bâtisseurs à qui elle rendait hommage dans "La découverte de Sorel en 1926", une conférence qu'elle avait prononcée le 21 septembre 1943 au Congrès de la Chambre de Commerce des Jeunes de la province de Québec. S'adressant aux femmes des congressistes lors d'un déjeuner où elle était l'invitée d'honneur, elle faisait ainsi l'éloge de nos ancêtres:

Mais les vingt familles qui, il y a trois siècles, prirent racine à Sorel, qui y demeurèrent par tous les temps, malgré les Iroquois, les embûches de toutes sortes et une vie de peine et de misère, ont encore des descendants à Sorel. Des descendants qui parlent la vieille langue de Picardie, d'Anjou et de Normandie. Ils conservent aux rangs des anciennes paroisses leurs noms d'autrefois: le Pot au Beurre, le Chenal du Moine, la Pinière, le Marais, la Côte de la Misère. Ils sont de la race des patients, des tenaces, des fidèles, ils sont de la race des Français. (1)

D'ailleurs cette fidélité à nos pères était déjà bien reflétée par le rapport que l'auteure avait installé entre Noé Dulac, le propriétaire de La Voix des Erables, et son fils Philippe; en effet le père ne s'empressa-t-il pas de souligner à Caroline Lalande: "Je garde la direction du journal, mais de fait, il est le patron." (2) Ainsi le père veut quand même rester le père bien que le fils ait déjà pris la relève, car le titre compte beaucoup pour lui.

Le respect profond que Madame Guèvremont porte au patriarcat et

---

(1) idem, novembre 1943, p. 7

(2) idem, juillet 1939, p. 11

l'importance qu'elle reconnaît à la transmission des valeurs ancestrales, trouvent en l'occurrence leur nette illustration dans l'article "Une femme et son métier", où l'auteure montre l'influence d'un père cordonnier sur le métier que développera plus tard sa fille, madame André Aubin. En plus de souligner les mérites d'un travail aussi artisanal que la fabrication des "souliers de beu" à la façon traditionnelle, c'est-à-dire comme "...dans les tanneries de campagne, à l'ancienne méthode, la meilleure. Un tannage de longue main et non pas précipité par les acides" (1), Germaine Guèvremont n'omet pas de rappeler que madame André Aubin a marié un cordonnier, et que leur fils de quatorze ans commence lui aussi à faire des souliers. On voit que même le mariage et la famille sont une affaire de tradition, tout comme le nom lui-même qui est à respecter par-dessus tout, ainsi que l'auteure de "Tu seras journaliste" l'écrivait à propos de Caroline: "Non pas qu'elle laissât quelqu'un qui lui tenait au coeur, mais le respect du nom honnête qu'elle portait l'incitait à le préserver de tout bruit malsain." (2)

Pour Germaine Guèvremont le monde de la culture première, marqué par la tradition et par la patrilinéarité, s'articule au premier chef sur les assises de la famille, une institution tellement forte et centrale que les traditionnels qu'elle dépeint iront même jusqu'à entretenir des aversions interfamiliales allant presque jusqu'à la vendetta. C'est ce qu'elle souligne très clairement quand, par l'observation de Caroline, elle nous dévoile que

---

(1) idem, décembre 1941, p. 4

(2) idem, avril 1939, p. 12

Dans chaque village, dans chaque villette, il y aura toujours des familles rivales: elles s'en veulent à mort jurée. Une motte de terre possédée (sic) par l'une prend les vertus d'une montagne aux yeux de l'autre. Combien de meurtres les annales judiciaires ne relatent-elles pas, meurtres sous un prétexte d'apparence futile mais dont on retrace la source véritable dans la haine héritée de parents qui eux-mêmes l'avaient reçue en partage d'ancêtres lointains, la plupart du temps sans même en connaître la cause? (1)

Cette mentalité de clocher, cet esprit de patelin va bien de pair avec le sens de la réputation que la famille se préoccupe de sauvegarder aux yeux des gens des alentours, comme le fait Lauréat Bonneville, le typographe de La Voix des Erables, qui se morfond à la simple idée de ne pouvoir aller chasser alors que le temps est venu. C'est de l'honneur du nom et de la race qu'il s'agit quand l'auteure questionne: "Serait-il dit qu'un des Bonneville les chasseurs, ainsi qu'on les nommait, laisserait arriver les plongeurs sans avoir seulement abattu un canard noir?" (2) Ou encore comme dans "Le rêve d'un chef" où le chef s'inquiète de son prestige d'une façon similaire: "Connaîtrait-il, sur ses vieux jours, lui qui s'adonne à la culture avec connaissance de cause, le déshonneur d'être supplanté par un amateur?" (3) Or cet honneur, cette réputation, ce nom ou cette identité sont soumis à la mentalité de paroisse, de clan, un esprit que la jeune journaliste Caroline ose même dépeindre et critiquer dans un billet de sa plume publié par La Voix des Erables, où son ton ironique décrit bien la mentalité primitive:

Tenez-vous le pour dit: Les Troudevillois ont le

---

(1) idem, janvier 1940, p. 5

(2) idem, août 1940, p. 19

(3) idem, octobre 1938, p. 19

privilège de se dévorer entr'eux, mais qu'un X...ois ou un Y...ois ne vienne pas seulement jeter un regard d'équivoque sur un Troudevillois. Vous verrez alors que tout Troudeville, bannière en tête, ne forme plus qu'une grande famille, aimante et unie. (1)

Cette famille traditionnelle et fermée est bien celle dont Germaine Guèvremont déplore les limites ombilicalistes quand elle nous fait vivre un peu l'accueil que les sédentaires réservent à l'étrangère qui survient chez eux:

L'arrivée d'une étrangère au petit pays de l'Anse-à-Pécot ne passait pas inaperçue. Tous savaient que Caroline venait de loin. Ne pas avoir vu le jour à l'Anse ne prenait pas dans l'esprit d'un Pécotais l'aspect d'un outrage à la communauté, ni le sens d'un crime, mais c'était une tare criminelle quasi-ineffaçable. Un homme pouvait avoir vécu trente ans dans ce coin de province désuet, il n'était pas encore tout à fait de la paroisse s'il n'y était pas né. Tandis qu'un Pécotais-né pouvait quitter l'Anse-à-Pécot dès la plus tendre enfance et n'y jamais revenir; il avait droit à tous les privilèges que conférait un tel honneur. Si le succès lui souriait, tout s'expliquait: il était de l'Anse-à-Pécot. (2)

Le monde des sédentaires de la culture première est donc hostile à l'étranger car, faut-il le dire radicalement, leur monde égale le monde. Dans une telle prison paroissiale, la vérité ou la normalité repose sur l'opinion d'autrui, cette inévitable sanction sociale dont Caroline elle-même n'était pas complètement détachée; ne la voit-on pas, voyageant dans le train, se demander ce "Qu'en peserait (sic) (3) sa voisine qui habitait

---

(1) idem, novembre 1939, p. 7

(2) idem, octobre 1939, p. 7

(3) Devrait-on lire "penserait" au lieu de "peserait"?

peut-être l'Anse à Pécot." (1), elle qui avait été longtemps soumise à son besoin de se sentir normale, elle qui alla même jusqu'à attenter à ses jours, elle qui se plaignait ainsi: "Tout m'était blessure ou tout m'était jouissance. Jamais un juste équilibre n'a su me maintenir au niveau des autres." (2) Mais comme son suicide ne lui avait pas permis de se soustraire à cette impitoyable sanction sociale, il arriva encore à Caroline de subir la bride de la moralité traditionnelle car, à cette époque, ceux qui quittaient leur village pour gagner la ville se voyaient marquer d'une certaine étiquette qui rendait leurs ex-concitoyens répulsifs à leur endroit. Les campagnards n'accueilleront plus celui qui s'est exilé! Les villageois sont intransigeants et ils ont "le reproche sans cesse à la bouche" (3); surtout s'il s'agit d'une jeune fille seule qui est partie en ville (lieu de perdition probablement), et d'une jeune fille non mariée. C'est ce que Germaine Guèvremont ne manque pas de nous faire réaliser quand elle écrit: "Si elle s'égarait parfois en quelque promenade solitaire jusqu'aux confins de la petite ville, il se trouvait toujours quelqu'un pour lui rappeler le joug de l'esprit provincial." (4) Cela est suffisamment ennuyeux mais la justice traditionnelle va encore plus loin, elle est tellement inquisitoire que l'auteure dira qu'on "...avait donc fouillé son passé jusque dans les moindres recoins" (5), faisant allusion au fait que l'on avait trouvé les lettres de Caroline!

Rien ne saurait donc nous surprendre dans cet univers bien petit de

- 
- (1) idem, juin 1939, p. 13  
 (2) idem, avril 1939, p. 12  
 (3) ibidem  
 (4) idem, juillet 1940, p. 24  
 (5) idem, mai 1939, p. 28

la culture première, monde si traditionnel, si mythique et si primitif que la peur de l'étranger ou du différent qui le caractérise pousse Germaine Guèvremont à écrire: "Bien établir la ressemblance d'une personne qu'ils rencontrent pour la première fois semble pour plusieurs un rite sacré, comme si quelqu'un ne pouvait pas exister par lui-même sans avoir sa réplique sur la terre." (1) Dans un tel contexte il ne saurait être autrement que de voir le monde traditionnel se caractériser par un certain esprit de chapelle, un cercle bien particulier dont l'existence et la structure n'avaient indubitablement pas échappé à Madame Guèvremont puisqu'elle relate que, Caroline soutenant que rien n'arrive jamais dans une petite ville, le rédacteur en chef anglophone lui avait crûment répondu:

Tenez-vous en relations avec le maire, le docteur, le maître de poste, le curé, le ministre, l'opérateur de téléphone, le chef de police, l'agent de la gare du chemin de fer et tous les fonctionnaires publics. Avant longtemps vous serez étonné (sic) du nombre de nouvelles qui échappaient à votre attention auparavant. (2)

Cette allusion au phénomène de la clique nous montre bien que l'information circule chez ces gens dits importants, ceux qui ont une fonction plutôt élevée...c'est à leur niveau que ça se passe. Le rédacteur en chef n'a pas suggéré à Caroline de fréquenter les restaurants, les "bars" ou les endroits publics où le peuple se réfugie, se rencontre, se raconte. Cela est donc significatif du rôle et de l'emprise de la petite bourgeoisie professionnelle du temps...avec laquelle il importe donc d'être en relations, au sens mondain et intéressé de ce mot relations au pluriel. Un autre passage traite de ce monde des faveurs et des contacts où sillonnent les

---

(1) idem, août 1939, p. 11

(2) idem, février 1940, p. 7

personnages les mieux placés; dans un reportage sur l'une de nos grandes femmes, Germaine Guèvremont rencontre madame Alexandre Orsali, "Une jeunesse de 83 ans" qui nous parle du bon vieux temps. S'exprimant à propos de la vie d'un inspecteur d'écoles vers 1890 (car son premier mari, Pacifique Nantel, avait exercé ce dur métier), madame Orsali nous fait voir comment c'est le Grand Vicaire, qui était son oncle à elle, qui intercédait auprès du Premier Ministre Honoré Mercier, les deux étant très amis, pour une augmentation à son mari inspecteur d'écoles (1). Comme cette opération fut couronnée de succès, nous voyons que l'Eglise et l'Etat avaient à cette époque la main dans la main, pour donner comme pour recevoir.

Ce monde des échanges de services était d'ailleurs bien connu par le juge Dulac, surtout quand il s'adressait à la jeune Caroline pour la faire prendre conscience de ses intérêts: "Oui, de l'importance. Il en faut dans la vie, et on en acquiert plus facilement dans une petite ville que dans une grande. Elle sert d'isolant contre bien des tentations." (2) Pourquoi attacher une telle importance à ce genre d'importance? Probablement parce qu'elle peut entraîner les préjugés favorables des autres traditionnels, comme en témoigne assez évidemment l'allusion faite à "La plus cossue de toutes, la fille du maire". (3) Même les enfants véhiculent ce genre de préjugés, car c'est une petite copine qui pointe: "C'est pas de valeur...son père est maire." (4) Ainsi dans l'esprit de la plupart, être maire signifie implicitement être riche, que la richesse soit la cause ou l'effet de l'occupation d'un tel poste!

---

(1) voir idem, décembre 1942, p. 9

(2) idem, mai 1939, p. 29

(3) idem, avril 1940, p. 22

(4) ibidem

D'autre part cet univers étroit, replié sur lui-même, peut aller jusqu'à revêtir un cachet qui soit repoussant. C'est un peu ce que Germaine Guèvremont souligne à travers cette perception de Caroline disant que "L'Anse-à-Pécot était une ville morte." (1) Un patelin mort avec des gens qui semblent eux-mêmes attendre la mort, comme "...monsieur Dulac, père, qui, à la longue journée, fumait sa pipe sur le balcon, protégé du soleil par un rideau de concombres grimpants ajouré à portée de la vue, ce qui lui permettait de causer avec les passants." (2) C'est ainsi que nous entrons dans ce monde de la répétition, attitude on ne peut plus primitive qui est le propre des traditionnels, comme de ce même Noé Dulac lorsqu'il confie le journal à Caroline en ajoutant: "Il faut qu'il sorte comme d'habitude, demain soir. Depuis quarante ans 'La Voix des Erables' a toujours paru régulièrement. C'était tout mon orgueil." (3)

Ainsi la régularité et l'habitude sont les traits dominants d'un monde comme celui de cette petite ville à caractère particulièrement mythique, dont la circularité du temps est bien décrite par une Germaine Guèvremont qui faisait pratiquement oeuvre de mythologue ou d'anthropologue à son humble manière:

Des soirées, l'hiver, avec chant, musique, déclamation où, selon la formule consacrée "bref l'on s'amusa ferme jusqu'à une heure fort avancée de la nuit"; au printemps, la débâcle, l'arrivée du premier bateau et l'embauchage des navigateurs; à l'été, les tournois de croquet fort disputés sous l'oeil placide des rentiers; enfin l'automne ramenant l'élection du conseil des Dames

- 
- (1) idem, mai 1940, p. 24  
 (2) idem, septembre 1939, p. 8  
 (3) idem, novembre 1939, p. 6

Auxiliaires constituait le cycle des événements toujours semblables et toujours nouveaux. (1)

Une telle description de l'allure liturgique de leur calendrier nous fait prendre conscience de l'importance de la nature et des phénomènes extérieurs sur ces gens traditionnels. Cependant leur monde demeure un milieu paisible et sécuritaire où même la prison locale est vide de bandits: "Cette tranquillité disons-le — qui frisait de près l'ennui était largement compensée par l'absence de tout malfaiteur: on pouvait dormir des deux yeux à l'Anse-à-Pécot." (2) Inutile de faire remarquer que dans un petit bled comme l'Anse-à-Pécot, la routine a tôt fait de remplacer le peu d'émerveillement ressenti au début par Caroline. Même les personnes sont pour la plupart bornées à leurs gestes répétitifs, un peu à la façon de Philippe Dulac que Germaine Guèvremont qualifie de "pèlerin de l'absolu", c'est-à-dire "...un de ces pèlerins qui connaissent leur chemin, que rien ni personne ne sollicite hors de l'itinéraire choisi". (3) Tout cela n'est guère attirant pour une jeune femme comme Caroline Lalonde qui, comme nous aurons l'occasion de le voir un peu plus loin, est une personne fortement différente des traditionnels.

L'univers mental de ces gens de la culture première est tellement réduit que "L'arrivée du scaphandrier créa tout un émoi" (4) chez eux à l'occasion d'une noyade. D'ailleurs Germaine Guèvremont est bien consciente de cette différence entre Caroline et les traditionnels quand elle remarque

---

(1) idem, mai 1940, p. 24

(2) ibidem

(3) idem, octobre 1939, p. 7

(4) idem, septembre 1940, p. 21

que "Tous ces événements peuvent paraître infimes aux yeux d'un étranger mais à ceux d'un Pécotin, ils avaient une importance extraordinaire." (1) Ainsi tout ce qui vient d'ailleurs, ce qui est inhabituel, ce qui n'est pas routinier, a la première propriété de venir déranger la vie monotone des traditionnels, c'est-à-dire de faire l'événement; tel est bien le cas du train qui est l'événement principal de la journée pour les gens d'une petite ville dont la quotidienneté est bien établie. C'est le train qui assure leur lien avec le monde extérieur:

Une fois de plus l'événement quotidien se renouvelait: le train de Montréal entrant en gare. Qu'apportait-il de bon aux Pécotins? Était-ce un ancien qui revenait les visiter et leur raconter mer et monde? Ou bien le juge Lamadeleine arrivait-il pour un terme de la Cour? Tout était plausible. (2)

Ces sédentaires sont donc soumis à une certaine autorité du monde extérieur. Ils doivent reconnaître leur dépendance par exemple lorsqu'ils ont à transporter à Montréal le malade qui est atteint d'une attaque d'appendicite (3), car les soins hospitaliers disponibles chez eux sont réduits au minimum. Leur isolement les fait ainsi voir venir l'étranger ou le voyageur avec une certaine appréhension car, eux, ils se sentent un peu ignorants à cause du fait qu'ils n'ont la plupart du temps que très peu sorti.

Il est par conséquent facile de concevoir que cette situation concrète d'isolement par rapport aux soins médicaux (entre autres) les entraîne à valoriser une médecine plus traditionnelle, médecine quasi primitive et

---

(1) ibidem

(2) idem, mars 1940, p. 18

(3) voir idem, novembre 1939, p. 6

presque teintée d'une certaine magie. Cette présence bien distincte de ce genre de médecine s'avère un trait fort bien observé par Germaine Guèvremont puisque les allusions y sont éloquemment nombreuses. Par exemple, Mariange Bonneville, la femme du typographe, "...pour qui la plupart des problèmes trouvaient leur solution dans le manger" (1), ne s'exclamait-elle pas: "Il souffre du mal de tête et ils n'ont même pas l'idée de lui mettre des tranches de patates froides sur le front." (2) C'est une médecine qui se rapproche un peu de la sorcellerie, plutôt que de la thérapie naturelle!

Or, si cette médecine traditionnelle est présente chez les gens de la culture première, ce n'est pas seulement par manque de ressources plus modernes; c'est aussi parce qu'elle a la vie dure, parce qu'elle fait partie des croyances qui sont profondément ancrées dans l'esprit de ces gens séculaires. Même Caroline n'en était pas complètement dégagée puisque:

Comme bien des paysans, elle avait une crainte irraisonnée de l'hôpital. Sans admettre entièrement les idées de ceux qui croient plus en l'efficacité des tisanes dont la recette passe de mère en fille qu'en des soins savants, elle avait entendu tant de légendes de femmes mutilées à l'amphithéâtre, comme pour le plaisir de la chose, et d'autres, mortes seules, telles des abandonnées, sans la présence réconfortante de leur parenté et de leurs plus proches voisines; que l'inquiétude avait déposé sa lie en elle. (3)

Cette médecine traditionnelle, presque sorcière, recule l'accès à la médecine scientifique ou moderne. C'est un peu l'histoire qui se produit chez

---

(1) idem, mars 1940, p. 19

(2) ibidem

(3) idem, mai 1939, p. 28

les Aubuchon de Notre-Dame-des-Neiges quand on entend le maire recommander: "Faites leur boire une cuillerée à soupe d'huile à lampe et le mal va se sauver au galop." (1) Cela à côté de "La vieille Aubuchon, qui, accroupie près du poêle, tirait des oignons cuits dans la cendre, pour les mettre aux pieds des malades". (2) Alors, et seulement à ce moment où on avait "fait tout ce qu'il y avait à faire" (3), elle demanda à son fils d'aller chercher le docteur!

De telles attitudes nous préparent bien à prendre note que la superstition est également le lot des traditionnels, bien que les allusions qu'y ait faites Germaine Guèvremont restent très peu nombreuses. Seule Mariange Bonneville s'exclame: "Mon doux! il est arrivé un malheur. J'ai pas cassé un miroir pour rien." (4)

Enfin un autre trait qu'il nous semble opportun de signaler ici est cette coutume aujourd'hui disparue qui consistait à exposer les morts à l'intérieur des maisons familiales. C'est là un aspect de la mentalité traditionnelle que Germaine Guèvremont n'a pas manqué d'intégrer dans ses écrits journalistiques. Non seulement fait-elle mention de ces veillées de morts, mais elle en montre aussi les à-côtés, c'est-à-dire l'importance qu'on accordait au repas ou réveillon à la fin de la soirée. Pour Mariange Bonneville, c'est alors l'occasion de montrer ses qualités, de prouver aux gens de la place qu'elle pouvait et qu'elle savait bien faire les choses:

---

(1) idem, janvier 1940, p. 7  
 (2) ibidem  
 (3) ibidem  
 (4) idem, novembre 1939, p. 6

Pour qu'il n'y eut (sic) pas le moindre manquement dans le secret espoir d'ébahir les juges et les avocats qui se feraient fort d'assister aux funérailles et de prouver aux dames de la haute société de l'Anse-à-Pécot qu'elle savait faire les choses convenablement, elle consulta même en cachette un livre d'étiquette. (1)

En effet lors de ces circonstances, les notables se montrent et les dames viennent reluquer, critiquer, sanctionner, en particulier sur les autres femmes. En outre, à cette coutume des réveillons reliés aux veillées ou aux obsèques, s'ajoutait aussi celle des profiteurs de la situation, coutume aussi réelle que cocasse qui n'avait de secret pour personne: "L'oeil à tout, elle retarda le réveillon jusqu'à une heure du matin afin de décourager les parasites de réputation qui recherchaient l'aubaine d'un repas gratuit." (2) Ainsi certains se faisaient même une renommée dans ce genre de pratique.

Loin de renier ses propres racines, Germaine Guèvremont fera encore l'éloge des bâtisseurs de notre pays, cette fois en nous remémorant le précieux souvenir de ce qui se passait "En ce temps-là":

...bientôt le premier foyer canadien vit: une maison dont les apôtres, les coureurs des bois, les défri-  
cheurs, à travers leurs courses périlleuses rêveront de franchir le seuil, pour y retrouver par des chansons, des histoires et de bonnes paroles, un reflet de la France lointaine. M. de Champlain versera des larmes de bonheur en voyant s'élever de l'âtre un filet de fumée: premier foyer, premier cierge allumé sur le sol canadien; désormais la flamme passera d'un cierge à l'autre, sans jamais s'éteindre: survivance française. (3)

---

(1) idem, février 1940, p. 6

(2) ibidem

(3) idem, janvier 1944, p. 6

Cela montre bien à quel point les paysans canadiens-français sont tenaces et capables des plus durs sacrifices; il ne sera donc pas étonnant de voir par exemple Caroline Lalande, elle-même de souche paysanne (1), ne pas aimer se faire servir ou se laisser dorloter, comme en témoignent ces quelques mots de Germaine Guèvremont: "Ce n'était jamais sans éprouver un grand sentiment de gêne qu'elle se décidait à requérir des gardes la moindre attention." (2) L'auteure avait inévitablement reconnu ce trait de caractère du peuple canadien-français, car elle faisait observer à Caroline "...ses compagnons de voyage dont le visage au repos racontait, mieux que par la parole, la vie de rudes travailleurs..." (3) En effet le peuple canadien-français semble être un peuple plutôt silencieux, intérieur, plus souvent refermé ou replié sur lui-même, un peuple qui accepte son destin un peu à la façon d'un Lauréat Bonneville qui "...prétendait qu'au travail, on souffre moins de la chaleur qu'à l'oisiveté." (4) Si le travail reste ainsi l'activité privilégiée, c'est également parce qu'il revêt une signification plus que matérielle, comme c'est le cas du couple Aubin dont nous avons déjà fait mention un peu plus haut: le mari et la femme partagent toute leur vie à deux même dans le travail parce que, disent-ils, ils y trouvent une "récompense morale." (5)

D'ailleurs, pour le couple Aubin comme pour d'autres, le travail, qu'il soit agricole ou artisanal, devient une question de tradition, si ce n'est même d'hérédité, car leur idéal est précisément de "...développer le

---

(1) voir idem, juin 1939, p. 13  
 (2) idem, mai 1939, p. 28  
 (3) idem, juin 1939, p. 13  
 (4) idem, septembre 1939, p. 9  
 (5) idem, décembre 1941, p. 4

goût de l'artisanat chez les nôtres" (1), tout en faisant un beau travail. Germaine Guèvremont a d'ailleurs bien souligné cette dimension familiale de l'artisanat dans l'ensemble de ses reportages sur quelques-uns de nos artisans, comme par exemple dans "L'artisanat et nos artisans", une rencontre avec Georgette DuPerré, cette artisane du cuir qui expliquait: "Ce n'est pas par pur hasard...que j'ai eu l'idée de travailler le cuir, mais plutôt par héritage. Tous mes ancêtres, j'entends ceux qui, après l'amiral DuPerré, vinrent s'établir au pays, ont travaillé le cuir." (2) Cette notion de tradition dans le travail est aussi le lot de madame Armand Dinel, une autre artisane du cuir à qui Germaine Guèvremont rendait hommage dans "Des mains ingénieuses"; en effet l'artisane de Chénéville, mariée à un fils de cultivateur lui-même cultivateur, soulignait que l'éducation familiale consistait pour eux surtout à encourager la continuité dans l'avenir de leurs enfants: "Ils s'intéressent à tout ce que je fais. Si Dieu le veut, ils iront faire un stage à l'école d'agriculture pour se perfectionner." (3) Il en est de même pour madame Mathias Ouellette, dont Germaine Guèvremont loue l'attachement à la terre dans "Une famille au service de l'agriculture"; alors que la journaliste lui demande si l'agriculture lui déplaisait quand elle était jeune fille, madame Ouellette s'empresse de répondre: "Loin de la prendre en dédain, j'ai toujours considéré que la servir au meilleur de ses moyens était un honneur." (4)

### La terre

Ainsi Germaine Guèvremont éprouve une forte sympathie pour les élans

---

(1) ibidem  
 (2) idem, juillet-août 1945, p. 8  
 (3) idem, février 1944, p. 8  
 (4) idem, mars 1942, p. 15

agriculturistes qu'elle observe. D'ailleurs elle était elle-même née au milieu de telles préoccupations. Il est donc naturel de la voir enchantée de passer une après-midi avec une famille authentiquement rurale (1), tout comme il n'est nullement surprenant de voir Caroline Lalande porter une affection toute particulière pour les visites au marché public de l'Anse-à-Pécot: "Caroline prit donc l'habitude d'aller aux halles quotidiennement. Elle y retournait pour le seul contentement de respirer un air de la terre." (2) La terre représente donc très bien la vie, la base de la vie, ses racines comme les légumes le sont eux-mêmes. C'est peut-être cet enracinement qui valorise le plus les paysans qui, quand ils se savent dans leur élément, sont bel et bien conscients de leur force et imposent un certain respect à ceux qui ne sont pas de la culture première. C'est ainsi que Germaine Guèvremont écrivait à propos de Caroline:

Dans son ignorance, elle avait cru que l'habitant était un objet de dérision pour le citadin. Elle n'en revenait pas de voir les femmes terriennes causer sans gêne aucune avec celles de la ville: pour la bonne raison qu'étant restées dans leur sphère, elles n'étaient pas désaxées et demeuraient conscientes qu'en ce qui concerne le sol et ses produits, elles en savaient plus long que les autres. (3)

Cette allégeance de Caroline, et donc de Germaine Guèvremont elle-même, pour cet agriculturisme nous conduit à assister à un geste de la journaliste de La Voix des Erables qui n'avait rien d'équivoque: elle lance un appel à la jeunesse paysanne en faveur du travail de la terre (4), un appel qui est

---

(1) voir idem, p. 14  
 (2) idem, novembre 1939, p. 7  
 (3) ibidem  
 (4) voir idem, p. 13

évidemment fort bien accueilli par les membres du clergé et certains autres petits-bourgeois professionnels dont le discours agriculturiste battait la mesure du début du vingtième siècle: "O miracle! son cri avait trouvé un écho unanime. Prêtres, évêques, paysans, députés félicitaient le directeur d'avoir mis sa tribune au service d'une aussi noble cause; ils parlaient même d'apostolat et quelques-uns prédisaient au jeune journaliste une brillante carrière." (1) D'ailleurs, pour l'esprit de cette époque, la vie rurale reste encore le destin de bien des jeunes Canadiens français, comme ceux de l'Anse-à-Pécot "...et d'autres, les grands, partis, déjà des hommes! déjà aux travaux des champs!" (2)

Enfin si l'agriculturisme ou le ruralisme prend une telle ampleur dans l'esprit des traditionnels, ce n'est pas seulement par stricte nécessité vitale. C'est aussi en vertu d'une sorte d'attachement sentimental à l'endroit des différents personnages de la vie sur une ferme, un peu comme celui de madame Ouellette qui souligne: "Cependant les abeilles sont les meilleures amies des fermières, on ne le dira jamais trop. Elles nous rendent en douceurs, et au centuple, les soins qu'on leur prodigue." (3) D'autre part il est hautement significatif de lire l'auteure de "Tu seras journaliste" quand elle glisse que "...la terre préparait la sève nourricière..." (4); mais il est encore plus frappant de voir Germaine Guèvremont déclarer clairement et pour elle-même dans le minuscule billet "Opération Chance": "Voici que je viens de gagner un morceau de terre. Le bien le

---

(1) ibidem

(2) idem, avril 1940, p. 22

(3) idem, mars 1942, p. 14

(4) idem, novembre 1939, p. 6

plus précieux. Celui qui ne trahit pas." (1) Jusque vers la fin de sa vie, son attachement à la terre ne l'aura donc pas quittée...

### La nature

Or, si Madame Guèvremont porte un tel sentiment à la terre, c'est qu'elle est très sensible à la nature en général; ainsi dans "Jamais je n'oublierai..." elle relate le trajet qu'elle avait fait en compagnie de Victor Barbeau, un homme de lettres qui l'impressionna toute sa vie pourtant: "Des rares propos que nous échangeâmes en route vers le village de mon enfance, j'avoue en avoir peu retenu. L'image d'une lune orangée à l'échancrure des bosquets enneigés est plus précise dans ma mémoire." (2) Cet amour de la nature, dont les traditionnels seront bien sûr caractérisés eux aussi, était un trait inaltérable de la personnalité de Germaine Guèvremont; c'est ainsi que vers la fin de sa vie elle parlait encore à Louis Pelletier-Dlamini de son arbre: "...chaque matin, mon premier regard est pour un pauvre arbre, tout en bas, qui achève de perdre ses feuilles." (3) Cette présence de l'arbre n'en était pas alors à sa première manifestation car, plus de vingt ans auparavant, elle avait signé, sous le pseudonyme de La Passante, le passage suivant de "L'arbre devant la maison":

Printemps, été, automne, hiver il était toujours là, à toutes les heures: heures légères où aucune entrave ne nous retenait de partir au pays du rêve; heures difficiles, toutes de lassitude et de ténèbres, où les êtres mal accordés ne reconnaissent plus leur chemin. Témoin patient, il se dressait franc et droit, à nos yeux, comme une réponse et comme une promesse... (4)

---

(1) Le Nouveau Journal, 3 mars 1962, p. 20

(2) Présence de Victor Barbeau, Ateliers Pierre Desmarais, Montréal, 1963, p. 23

(3) Châtelaine, avril 1967, p. 33

(4) Paysana, avril 1943, p. 16

On voit à quel point l'arbre représente, pour elle comme pour les traditionnels, la stabilité et la fidélité qui se retrouvent d'ailleurs dans l'ensemble de la nature. L'arbre était encore une fois pleuré par l'écrivaine dans "Disparition": "Mieux qu'un almanach l'arbre nous apprenait les saisons. Et sans l'ombre d'un brevet, il nous enseignait la sagesse." (1) Ce qui ne manque pas d'aller aisément de pair avec le mot de la journalière chargée du ménage dans les locaux de La Voix des Erables, lorsque celle-ci alléguait avec conviction que "...les animaux ont bon coeur. Meilleur coeur que ben du monde." (2)

Il sera tout à fait normal de voir les traditionnels vivre en étroit rapport avec la nature; c'est ce que Germaine Guèvremont a bien souligné lorsque, venant tout juste de décrire les charmes et les beautés du printemps nouvellement arrivé, elle ajoutait que "Tout l'Anse-à-Pécot participait à la fête." (3) Et si les gens d'une petite ville sont touchés par l'influence de la nature, il est certain que les paysans vivent dans un espace organisé selon une complicité très forte entre l'humain et le cadre naturel; c'était le cas au temps de Moïse Beauchemin, soit vers 1847:

Et les maisons déparées de verdure semblent raptées et rentrées en elles-mêmes. Plus austères et prudentes sont les maisons, l'automne, à la campagne, sous le revêtement d'hiver, à l'approche des grands vents. Plus sereins sont les hommes d'avoir tant accompli, l'été. Plus patientes, les mains de femmes à démêler la laine devant la porte close. Il neigera bientôt. (4)

---

(1) Le Nouveau Journal, 4 novembre 1961, p. 20

(2) Paysana, septembre 1939, p. 8

(3) idem, avril 1940, p. 22

(4) idem, avril 1943, p. 8

Chez ces paysans le rythme de la nature correspond même parfois à celui du coeur qui bat, puisque la nature agit sur leur émotivité et sur leur sensibilité, comme lorsque le chasseur (et braconnier) Lauréat Bonneville voit venir le signal: "Quand un automne royal eut prodigué l'or et la pourpre à tous les bois des environs, ce fut au tour de Lauréat de devenir rêveur... Son esprit était ailleurs: il se voyait à l'affût, à la chasse." (1) En outre la température domine littéralement, non seulement le corps, mais aussi l'esprit des traditionnels. Même chez les gens de l'Anse-à-Pécot, comme nous le révèle un officier de police s'adressant à Caroline: "Le mauvais temps met le grand monde sur les nerfs, à plus forte raison, les enfants." (2) Cela se conçoit facilement surtout si nous observons que l'Anse-à-Pécot est à la merci de certains inconvénients naturels, comme lorsque "...l'orage avait rompu les communications téléphonique et télégraphique avec Montréal. L'Anse-à-Pécot se trouvait temporairement isolé..." (3) En contrepartie, ce rapport du traditionnel avec les éléments de la nature prendra aussi la forme d'une interprétation ou d'une lecture non scientifique. La météorologie sera pour lui une question d'observation et de dictons plutôt que de science. Par exemple, voyant les oiseaux frôler le sol, Lauréat remarquera: "C'est signe que l'orage approche..." (4); aussi verra-t-on Salvator, le petit messager de La Voix des Erables, s'étonner que Caroline, qui a pourtant grandi sur une terre, ne sache pas "lire le temps." (5) Cela pour nous montrer à quel point cette météorologie à la bonne franquette fait partie des connaissances de base d'un campagnard ou d'un provincial.

---

(1) idem, août 1940, p. 19

(2) idem, p. 24

(3) idem, juin 1940, p. 22

(4) idem, septembre 1939, p. 9

(5) idem, juin 1940, p. 20

## La religion

Devant un tel aspect de religiosité caractérisant le rapport du traditionnel avec son milieu naturel, nous ne nous étonnerons nullement de constater une forte présence de la religion dans le monde traditionnel. Malgré ce qui pourrait sembler d'une telle évidence, peut-être ne sera-t-il pas superflu de faire remarquer que la religion meuble pratiquement chacun des carrefours de la vie des personnages guèvremontiens. Ainsi voyons-nous certains d'entre eux partir à la pêche "Après une messe matinale..." (1), d'autres, plus jeunes, qui "...arrivaient, toutes excitées, d'une messe matinale au couvent" (2), ou Germaine Guèvremont faire allusion "aux interminables vêpres dominicales" (3) dans ses souvenirs d'enfance intitulés "Le Premier miel". La religion va même jusqu'à devenir un point de référence pour madame Armand Dinel, comme quand elle explique: "Comme nous habitons à deux milles de l'église, nous devons nous vêtir chaudement, l'hiver." (4) C'est aussi le cas de Florine Phaneuf qui précisait: "Quand je fus reçue en audience au Vatican, en 1907, je portais une de ces robes." (5)

Non seulement la religion s'avère-t-elle un outil de référence concret, mais elle devient parfois un critère de normalité chez les traditionnels. Mariange Bonneville en fait si bien la remarque à propos de sa fillelette Darcinette; impatiente, elle s'indigne: "Avez-vous déjà vu une enfant semblable, pas seulement capable d'apprendre une réponse? Moi, j'avais pas

---

(1) idem, août 1939, p. 11

(2) idem, mai 1940, p. 25

(3) Le Devoir, 31 octobre 1967, supplément littéraire p. XXI

(4) Paysana, février 1944, p. 8

(5) idem, mai 1942, p. 9

l'âge de raison que je savais tout mon petit catéchisme sur le bout de mes doigts. Ca va faire la plus belle innocente que la terre ait jamais portée..." (1) De la même façon, le conte que Caroline raconte à Darcinette (2) est rempli de religieux, c'est un véritable hommage à la religion et à l'Eglise. Il semblerait que ce fût avec ce genre d'histoire que l'on forgeait l'esprit des enfants! D'ailleurs cette présence de la religion se fait sentir jusque dans le langage métaphorique de Germaine Guèvremont, en particulier lorsqu'elle nous fait rencontrer "Marguerite Lemieux, fille de France, née au Canada":

On a beau aimer l'hiver et se prétendre une adepte de la philosophie franciscaine (voire de la philosophie tout court) du partage et "du devoir de l'imprévoyance", il est certains jours où la compagnie de Frère Soleil et Frère Eté nous semblerait préférable à celle de Soeur Neige et Soeur Poudrerie, si blanche et si fine soient-elles. (3)

Et par surcroît l'abstinence est une règle bien observée (4), tout comme le dimanche demeure un jour spécial pour Caroline: "Née paysanne, elle ne s'habituaît pas à porter les mêmes atours les jours de semaine et le dimanche..." (5) Cela ira même plus loin, si l'on songe que "...les cloches n'empêchent de dormir que les personnes dont la conscience n'est pas en paix." (6)

- 
- (1) idem, janvier 1940, p. 6  
 (2) voir idem, p. 6 et 7  
 (3) idem, mars 1945, p. 8  
 (4) voir idem, octobre 1940, p. 22  
 (5) idem, juin 1939, p. 13  
 (6) idem, juin 1940, p. 20

La religion reste le refuge des coeurs seuls, les bras protecteurs de tout chagrin et de toute inquiétude. Il en va ainsi de Caroline qui trouve une interlocutrice digne de la première confiance pour partager sa joie: "A qui dire son bonheur? Qui le comprendrait? Seule, devant l'hum- ble image de la Madone..."(1) De manière similaire Germaine Guèvremont cite Marie Mauron:

Mais joie! l'homme n'est jamais seul. Il n'y a pas de solitude. Ce que, chétifs, nous appelons de ce mot lourd n'est, différent pour chaque individu, qu'un colloque avec Dieu, nos pensées ou notre âme— surtout quel que soit notre amour particulier, un long colloque avec l'amour. (2)

Rien d'étonnant de voir Caroline se servir de la prière pour tenter de solu- tionner son vide amoureux:

Caroline s'agenouilla devant la statue de saint Joseph et pria longtemps. Elle se rappelait avec quelle ardeur mystique, au temps de son enfance, elle avait supplié le Ciel de permettre que saint Joseph lui apparaisse. A présent elle l'implorait de lui envoyer une apparition humaine: Arcade en personne... (3)

Pour elle, la religion et Dieu occupent tellement une grande place dans son esprit que, même avant de passer à sa tentative de suicide, elle avait tenu compte de ses croyances; ainsi "Avant de paraître devant Dieu, elle entre- prit de s'expliquer avec son Créateur..." (4) C'est peut-être parce que,

---

(1) idem, novembre 1939, p. 13

(2) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 11, Montréal, 1967, p. 148

(3) Paysana, avril 1940, p. 22

(4) idem, avril 1939, p. 12

comme pour le juge Dulac, la justice et la morale agissent de concert, en un seul et même pouvoir, celui qui fait que "Les lois, divine et humaine, nous ordonnent de la parcourir jusqu'au bout." (1) Il parlait alors de la route de la vie, s'adressant à sa nouvelle employée.

Cette forte présence de la religion dans l'esprit traditionnel ne serait pas totalement résumée si nous ne nous arrêtions pas un court moment sur les allusions au rôle social de l'Eglise. Entre autres, le curé Labelle est celui qui revient sans cesse dans les écrits de Germaine Guèvremont quand il s'agit de toucher les impacts de la religion et du clergé dans la vie quotidienne des traditionnels. Comment ne pas remarquer l'importance accordée au fait que madame Alexandre Orsali avait été "la paroissienne du curé Labelle"? (2) Comment ne pas nous arrêter sur cet autre passage fort évocateur, dans la "Réponse" à la Société Royale du Canada:

Si l'on n'avait pas alors de conseil des arts pour stimuler les jeunes talents et soutenir les moins jeunes, dès qu'un enfant le moindrement doué paraissait dans le pays d'en-haut, on avait recours à un conseil de famille, invariablement présidé par le curé Labelle. (3)

Puis sur celui-ci, toujours à propos du curé Labelle: "A la vérité, il cumulait en plus de ses propres charges celles d'aide familial, de conseiller volontaire et de secrétaire perpétuel dans la plupart des foyers." (4)

Nous voyons également comment le curé Labelle motivait ses ouailles quand

---

(1) idem, mai 1939, p. 28

(2) idem, décembre 1942, p. 9

(3) Présentations, no. 16, Société Royale du Canada Section française, Trois-Rivières, juillet 1962, p. 95

(4) ibidem

Germaine Guèvremont nous raconte ce qu'il avait demandé à Joseph-Jérôme Grignon, père de Germaine: "Avec ta ligne, va pêcher dans les lacs du Nord. Avec ta plume, décris-en les beautés pour m'attirer des touristes." (1)

Enfin la présence du clergé et de la religion se trouve poussée à son point peut-être culminant lorsque, dans l'histoire racontée à Darcinette par Caroline, la sanction morale touche la question de la réussite dans la vie:

Tout près de là il y avait un méchant rang qu'on nommait: le rang des suisses (sic), parce qu'une dizaine de ses habitants avaient abandonné leur religion, à cause de difficultés qu'ils avaient eues avec l'évêque. Les suisses (sic) donnaient le mauvais exemple: au travail, le dimanche comme la semaine; ils ne payaient pas la dîme et parlaient en mal des choses saintes. Comme malgré tout ils prospéraient, le curé du village voisin craignait de les voir entraîner d'autres à leur mauvais esprit. (2)

Cela nous montre jusqu'où pouvait aller l'emprise de la morale conservatiste sur la vie des traditionnels, puisque même le rang était qualifié de méchant!

### Réticences

Toutefois les limites imposées par cette présence intense de la religion ne seront pas le seul facteur qui conduira Germaine Guèvremont à faire certaines remarques plus critiques à l'endroit du monde traditionnel. A travers ses différents personnages aussi bien que de manière plus directe dans ses articles souvent caractérisés par leur ton incisif, elle a observé

---

(1) ibidem  
 (2) Paysana, janvier 1940, p. 6

et déploré plusieurs aspects moins heureux de la vie chez les traditionnels.

Le discours traditionnel en est un de renoncement, de résignation, comme celui du juge Dulac: "Faut-il donc, hélas! avoir atteint la vieillesse, frôlé quotidiennement la misère, la honte et la pauvreté pour acquérir la science de la vie." (1) Dans ce contexte, la parole est difficile, voire même coupable, comme celle qu'aurait voulu pouvoir prononcer Caroline: "J'aurais extériorisé, j'aurais crié et ce cri même m'aurait rassurée. Au lieu de cela, le silence, toujours le silence, rien que le silence. La solitude du coeur, la pire des indigences!" (2) Or la parole est pénible pour les traditionnels, un peu comme c'était le cas de Lauréat Bonneville quand il s'efforçait de "...raconter, dans son parler pesant qui cherchait les mots..." (3)

D'ailleurs Caroline, jadis paysanne, n'est pas sûre d'elle-même quand elle arrive dans son nouveau milieu: "Affranchie, libre, Caroline se sentit plus que jamais captive de ses craintes." (4) Peut-être cela était-il dû au fait que "...tout ce qui émanait de la bouche des parents était vérité sacramentale, parole d'Évangile, article de foi?" (5) D'ailleurs la parole des parents prenait une allure sacrée, quasi mythique, comme "...le lointain drame de ma mère, par elle cent fois narré, à la fin immuable..." (6) Une telle absence de changement n'avait d'ailleurs pas échappé à Caroline Lalande, car "Au journal, l'arrivée du printemps n'avait guère apporté de

---

(1) idem, mai 1939, p. 28

(2) idem, avril 1939, p. 12

(3) idem, septembre 1939, p. 8

(4) idem, mai 1939, p. 28

(5) Le Devoir, 31 octobre 1967, supplément littéraire p. XXI

(6) ibidem

changement; chacun suivait son tracé." (1) On comprend facilement que "Souvent elle avait rempli des soirées solitaires en brossant des tableaux de la vie de province tâtilonne et désuète." (2) De toute façon elle n'y pouvait changer grand-chose car, comme l'écrivait l'auteure: "Le fait est que les nouvelles n'abondaient pas au pays. On aurait dit une ville délaissée du sort. Rien n'arrivait de ces événements qui vous tournent les sangs et qui donnent de la vie à un journal." (3)

La petite ville est peut-être ce qui a le moins plu à Germaine Guèvremont, encore moins que la grande ville. Dans une petite ville de province, "on appartient à tout le monde" (4); la petite ville était même pour elle "la marraine de l'ennui" (5) et c'est pour cette raison qu'elle se permit d'adresser à ses lectrices et lecteurs le billet "Réminiscences" où elle fait le bilan suivant:

Le fait d'avoir vécu tour à tour dans un village, dans la métropole ou dans une petite ville m'autorise-t-il à porter un jugement? J'en cours le risque.

Dans un village, tout nous appartient: la route, avec le privilège de marcher au beau milieu, si le pied nous en dit, les bosquets où batifoler comme des herbes folles, les cris, les rires à propos de riens, les coins ombreux, même le droit de posséder un secret.

Dans une grande ville, perdus parmi la foule, dans l'agglomération d'immeubles, c'est l'anonymat et la solitude à souhait. N'ai-je pas dernièrement fait connaissance avec une proche voisine depuis au-delà de quinze

- 
- (1) Paysana, avril 1940, p. 22  
 (2) idem, novembre 1939, p. 7  
 (3) idem, septembre 1939, p. 8  
 (4) idem, août 1939, p. 10  
 (5) Le Nouveau Journal, 13 janvier 1962, p. 23

ans? Perdus et étiquetés selon les étages: les gens du troisième. Visages sans noms.

Dans la petite ville, on faisait partie de la corporation: un pour tous, tous pour un. Ce que nous portions, les cordes à linge indiscretes en révélaient les dessous, ce que nous mangions, les fenêtres complices en livraient l'arôme aux quatre vents, enfin ce que nous valions financièrement, ou plutôt ce que nous ne valions pas, rien ne restait caché. (1)

D'une manière analogue, Caroline déplorait la médiocrité et la monotonie de son petit journal qui reflétait bien l'esprit ombilicaliste de la petite ville de l'Anse-à-Pécot. Elle faisait aussi preuve d'une lucidité peu commune, car "Cependant, elle n'accordait pas le monopole de la franchise aux paysans. Souvent elle avait assisté à ces 'prises de bec', sorte de duel verbal, dans lesquelles deux terriens s'affrontent. Mais c'était là combat d'aigles, au grand air, chacun connaissant la force de l'autre." (2) Le quêtueux sera aussi cher à Caroline, surtout parce qu'il lui révèle un peu de la vraie nature du riche, du bourgeois, de celui qui dit avoir une "bonne conscience":

Pourquoi le coeur de l'homme est-il dur au misérable qui lutte, sans ressources et la tête haute, pour tenir un semblant de rang parmi ses semblables tandis qu'il est pitoyable au mendiant qui quémande adroitement? Et pourtant le consentement du mendiant à la mendicité, son abdication de toute fierté en font un être moins digne de pitié que celui qui élève, entre sa misère et l'univers, une muraille infrangible.

---

(1) ibidem

(2) Paysana, juin 1939, p. 13

Le riche donne-t-il au pauvre moins par esprit de charité et parce qu'ils sont frères que par égoïsme pour que le souvenir de l'indigence ne trouble pas son bien-être et que le spectacle de tristes habits n'afflige pas sa vue? (1)

Caroline se lève en quelque sorte comme la critique de la prétendue générosité d'une bourgeoisie apparemment mécène, surtout quand "...elle, qui avait le sens des nuances, eût (sic) tôt fait de démêler dans sa façon à lui d'être généreux, un grattin de mesquinerie." (2)

Le monde traditionnel renferme suffisamment d'hypocrisie pour déplaire à un esprit pur comme celui de Caroline. De plus c'est trop souvent un monde des qu'en-dira-t-on, des rumeurs, des scandales, des procès d'intention, des médisances ou des calomnies. Ainsi en est-il de Philippe Dulac qui "...abondait en éloges sur la distinction et l'habileté des gardes-malades (sic). 'D'une' garde-malade, conclurent tous les esprits." (3) Mais c'est peut-être à l'église que l'esprit de province, donc l'esprit traditionnel, ressort le plus incroyablement, comme à "Troudeville" où:

L'église est déjà remplie et les invités sont placés par hiérarchie de province: après les parents, les hommes de profession alias les professionnels avec leurs épouses en grand tra-la-la, corpulentes pour la plupart et satisfaites de leur glorieuse quarantaine; ensuite les privilégiés de la fortune et enfin les autres: les nuls, les méritoires et les talentueux. (4)

- 
- (1) idem, juillet 1939, p. 7  
 (2) idem, octobre 1939, p. 6  
 (3) idem, avril 1940, p. 22  
 (4) idem, novembre 1939, p. 7

Voilà plusieurs raisons qui ont sans doute contribué à conduire Madame Guèvremont vers une certaine remise en cause de quelques traditions en détérioration, comme celle des visites du Jour de l'An dont elle n'est pas sûre qu'on doive les regretter parce que "L'abus a dû y mettre un terme." (1) N'oublions pas, par ailleurs, que c'est dans "L'émeraude" qu'elle s'est radicalement occupée de nous mettre en garde contre les dangers d'un esprit de famille poussé à outrance, en nous faisant voir la dépersonnalisation subie par une petite belle-soeur étouffée par le manque de discrétion et de respect des deux soeurs de son mari. C'est pourquoi Liette en vient à s'adresser à ses deux belles-soeurs d'une manière assez claire:

Oui. Vous entrez ici à toute heure du jour, pour ne pas dire de la nuit, sans frapper, comme s'il s'agissait de votre propre maison. Jamais je n'ai à moi un instant pour respirer, pour me détendre. Vous êtes là à m'espionner, témoins de ce que je fais et de ce que je ne fais pas. A la longue ça me tue. Et la bague, l'émeraude-qui-vient-de-ma-mère, m'en avez-vous assez rabattu les oreilles? A tous les jours que le bon Dieu emmène. A force d'en entendre parler, je ne savais plus à qui elle appartenait. (1)

On comprend que l'auteure ajoute un peu plus loin: "Pauvre Liette! Si jeune, si frêle, à quelle épreuve ne l'avait-il pas soumise en l'emmenant vivre dans le voisinage de ses soeurs, bonnes à leur façon, mais tellement intransigeantes." (2) Cela nous fait bien voir la puissance de récupération qui anime le monde traditionnel; même Caroline, à force de vivre parmi ces gens de la culture première, finit par prendre quelques-uns de leurs plis:

---

(1) La Revue Moderne, mai 1952, p. 21

(2) ibidem

"En somme, elle menait une petite vie. Chaque jour elle accomplissait les mêmes gestes, suivait le même trajet que les saisons variaient seules de leur décor." (1)

Voilà comment Caroline sera amenée à vouloir se différencier de plus en plus par rapport à ce milieu, et comment elle se définira dorénavant comme une survenante.

---

(1) Paysana, juillet 1940, p. 9 et 24

## Chapitre II

### LA SURVENANCE

#### Le Survenant

Au cours de l'introduction qui a précédé, nous avons pu réaliser à quel point le personnage du Survenant avait une signification particulière dans l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont. Maintenant que l'ampleur du rôle joué par le Survenant ne fait plus de doute pour l'histoire de la littérature canadienne-française ou québécoise, il ne serait nullement gênant de jeter un coup d'oeil sur ce que l'auteure elle-même pouvait penser du personnage central de son oeuvre. Elle nous dit bien que

Chacun porte en soi son "Survenant", cette partie toute intime de l'être qui se révolte de la routine de son petit quotidien et qui part, un moment, vers le vaste monde du merveilleux, des rêves impossibles, et qui revient, et qui repart, éblouie, déçue... (1)

Puis, après avoir repris brièvement le récit de l'arrivée du Survenant au

---

(1) La Revue Moderne, mai 1957, p. 12

Chenal du Moine, elle explique: "C'est ainsi que le malheur est entré dans la maison. C'est ainsi que se joue le sort de la frêle Angéline Desmarais et que s'ébranle la sécurité du Chenal du Moine." (1) Pour elle, Venant est un personnage qui voit très clair dans le petit monde des Beauchemin, car "D'un coup d'oeil, le Survenant devine le drame familial...Une maison sans enfant et sans joie. Une terre à l'abandon." (2) Voilà qui ne fait que confirmer la pertinence et la justesse de la comparaison faite plus tôt entre le Survenant et Eros; en effet l'auteure elle-même vient reconnaître que le Survenant apporte un message de vie, d'amour, de force et de liberté. Aussi ajoute-t-elle: "Pourquoi le Survenant n'y règnerait-il pas? Au Chenal du Moine ou ailleurs. Le vaste monde est partout." (3)

Plus on pénètre dans cette intrigue que nous n'hésitons pas à qualifier de fabuleuse, le Survenant devient un agent provocateur, une menace inquiétante, un être bouleversant pour les Beauchemin et leurs semblables. C'est Germaine Guèvremont qui soulignait: "Peu à peu le doute pénètre les gens du Chenal du Moine. Sont-ils vraiment aussi heureux qu'ils le croyaient? Petit à petit leur certitude se désagrège. De jour en jour, leur vie semble rapetisser." (4) Elle porte l'identité et la spécificité de son personnage jusqu'à rendre compte de son caractère désinvolte, car elle va jusqu'à dire que "Le Survenant est un mur contre lequel se brisent les intrigues, raileries, colères." (5) Or le Survenant est un personnage différent, mais sa différence est portée jusqu'à un niveau où il est lui-même conscient de cette

---

(1) ibidem

(2) idem, p. 14

(3) ibidem

(4) ibidem

(5) ibidem

différence. Madame Guèvremont a bien exprimé cette différence quand elle a dit, dans sa conférence aux étudiants de l'Université de Montréal:

Le lendemain, il découvre un hameau habité de gens sécuritaires, suffisants et glorieux qui croient que le Chenal du Moine est la fin du monde. Ah! que de baudruches à dégonfler! Que de fausses idoles à détruire! Que de valeurs à rétablir! Cela le comble. Arrivé pour un soir, le Survenant y restera un an. (1)

Le commentateur André Major l'avait lui-même bien fait remarquer lorsqu'il notait:

Ce n'est pas pour rien qu'elle amène le Survenant: c'est pour nous dire que les choses sont en train de changer. Le Survenant apporte un message nouveau... Il dit à tous ces gens pressés par la nécessité qu'il faut parfois agir selon son coeur, à sa guise, pour le simple plaisir. Il leur souffle au visage un peu de liberté. (2)

Ce même commentateur ajoutait fort pertinemment que le Survenant est vite devenu une sorte de mythe pour la nation canadienne-française:

Le Survenant est un personnage fabuleux qui fait irruption dans un monde trop étroit et brise les barrières, et c'est pourquoi il fait désormais partie de notre mythologie nationale au même titre que Menaud, un autre libérateur...[Les libérateurs] viennent semer la liberté, puis ils entrent dans la légende qui parle en leur nom. (3)

Cette race de libérateurs, Germaine Guèvremont la connaissait bien; son

---

(1) cité par Renée Cimon, op. cit., p. 18

(2) idem, p. 12, note 40

(3) idem, p. 31

Survenant a, en un sens, presque imposé sa mesure au petit monde du Chenal du Moine, et c'est cela qui a en quelque sorte précipité les choses pour ces traditionnels. Cette dynamique du changement n'échappait pas à l'auteur du Survenant car c'est elle qui confiait à Alice Parizeau dans une entrevue:

Tout évolue, tout change; le fond des choses demeure. La société, notre société québécoise, se compose de deux races fondamentales. D'une part, il y a les "habitants" qui sont des gens solides ayant les deux pieds sur la terre, et, d'autre part, il y a "les coureurs des bois", les aventuriers, les meneurs. Ce sont eux qui font avancer les choses... (1)

Non seulement Madame Guèvremont connaissait-elle bien cet esprit d'initiative de nos aventuriers, mais elle l'honorait au point de l'avoir perçu comme une dimension quasi métaphysique de tout humain. C'est ce qui lui faisait sans doute dire: "Plus qu'un homme, le Survenant est l'île de nostalgie, de déraison, d'inaccessible, d'inavouable — et pourtant d'humain — que chacun porte en soi. L'île perdue." (2) Comment pouvait-il en être autrement? N'est-ce pas dans "Le Premier miel". ses souvenirs d'enfance restés inachevés, qu'elle fait état de ce petit caractère qu'avait Germaine "Manouche" Grignon quand elle était toute petite? N'écrivait-elle pas: "Des enfants de mon âge semblaient avoir avalé avec le lait maternel l'esprit de sacrifice obligatoire qui ne m'était pas encore familier." (3) Déjà, dès la naissance, "Manouche" Grignon était une enfant marquée par l'inédit: "...j'étais née pendant un incendie, en pleine nuit, dans une maison

---

(1) idem, p. 10 et 11

(2) La Revue Moderne, mai 1957, p. 14

(3) Le Devoir, 31 octobre 1967, supplément littéraire p. XXI

autre que la nôtre." (1) Aussi, dès ses débuts, Germaine causait déjà bien des inquiétudes aux parents Grignon: "...j'étais aveugle de naissance, marquée d'une blépharo-conjonctive aiguë qu'un vieux praticien prédisait incurable, au désespoir de ma mère:

— Et moi qui me tourmentais: cette enfant sera toujours à part des autres." (2) Ayant donc été une enfant aussi spéciale, il ne faudra pas s'étonner de voir Germaine Guèvremont privilégier un thème comme celui de la survenance, c'est-à-dire aussi de la marginalité, de l'étrangeté, du hasard et de la différence.

#### Du Survenant à la survenance

Vers la fin de sa vie, elle emploie elle-même le terme survenance: dans un texte portant sur Marie Mauron, femme de lettres provençale, elle se plaît à partager les mots suivants de celle qu'elle a rencontrée en entrevue:

J'estime qu'on n'a pas le droit de dire non à qui vient à vous parce qu'on ne sait jamais à qui et à quoi on dit non et de quel manque on devient responsable. C'est très grave, vous savez, de ne pas ouvrir sa porte, de ne pas répondre à un appel de téléphone, de ne pas écouter. Je vous l'ai raconté: toute ma vie a été changée pour avoir ouvert ma porte.

Cette survenance devait porter d'autres fruits. (3)

On comprend facilement que Germaine Guèvremont ait utilisé ce thème de la

---

(1) ibidem

(2) ibidem

(3) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 11, 1967, p. 146 et 147

survenance pour relater l'épisode de son engagement comme courriériste, dans le court billet intitulé "Escale": "Un jour un survenant sonna à notre porte pour m'offrir la charge de courriériste. Situation aléatoire. Persuadée que rien n'arrivait dans une petite ville, j'acceptai." (1) On ne peut non plus s'étonner de la voir souligner ce thème dans sa préface d'un livre de Louis Pelletier-Dlamini: "Survient un déserteur, étranger fascinant, qui fournit à l'enfant les moyens de s'évader vers une autre vie." (2)

Mais qu'est-ce au juste que ce thème de la survenance? Avant d'entreprendre de bien définir ce que ce mot évoquera ici pour nous, il nous faut revenir sur le discours de présentation prononcé par le Docteur Adrien Plouffe devant la Société Royale du Canada en 1962, en particulier lorsqu'il s'exprimait au sujet du mot qui nous intéresse:

Entre parenthèses, bien des gens se demandaient si le mot survenant est un néologisme de votre cru. Vous savez, Madame, qu'il n'en est rien. En effet, quand on ouvre le Dictionnaire canadien-français que mon cousin érudit Sylva Clapin publia à Boston, en 1894, on trouve le mot survenant avec la définition suivante: "Survenant, s.m., hôte survenant à l'improviste dans une réunion, dans une veillée, et qu'on accueille avec empressement, mais à la condition expresse qu'il fera son possible pour égayer et divertir l'assemblée". Le mot survenant existe donc depuis longtemps. On le découvre avec plaisir dans La Fontaine, dans Mme de Sévigné et dans Jean-Jacques Rousseau. Ce qui n'enlève rien à votre gloire. Loin de là! (3)

---

(1) Le Nouveau Journal, 13 janvier 1962, p. 23

(2) Pomme-de-Pin, Editions de l'Homme, Montréal 1968, p. 6. (L'éditeur nous prie de noter qu'il s'agit du dernier écrit de Madame Germaine Guèvremont avant sa mort).

(3) Présentations, # 16, p. 88

Ainsi le mot n'était pas une invention guèvremontienne. Cependant nous verrons comment Germaine Guèvremont lui a donné une signification encore plus poussée, plus profonde, ayant une portée plus large, plus philosophique ou plus sociologique.

Tout comme dans l'oeuvre romanesque, le thème de la survenance sera le thème central de l'oeuvre journalistique guèvremontienne. Un survenant ou une survenante ne sera pas seulement celui ou celle qui égaye ou divertit l'assemblée. La survenance sera le caractère de tout intervenant qui, par sa différence, provoquera et bouleversera son milieu. La survenance, ce sera ce phénomène de friction, de conflit parfois même, entre des forces incarnant l'une et l'autre des deux cultures. Nous verrons poindre également la survenance dans l'esprit audacieux, aventurier, nomade, vagabond, révolutionnaire même, l'esprit d'initiative, les attitudes marginales, directes, sans détour, les gestes authentiques autant que désinvoltes, bref toutes les formes d'incitation à un changement de l'ordre établi, tout ce qui ne respectera pas les règles en place dans le monde traditionnel que nous avons décrit plus tôt.

#### Les survenants

Dans une telle perspective il nous faut tout de suite remarquer la présence constante de ce thème dans les écrits journalistiques de Germaine Guèvremont. Dans un conte drolatique intitulé "Le chambreur", nous retrouvons la présence d'un étranger survenu dans un petit monde bien stable; ce chambreur, cet étranger, ce voyageur, aurait apporté le malheur dans la maison, il représente un danger pour l'homme traditionnel car il peut

facilement charmer les dames. (1) C'est également ce que raconte l'auteure des mémoires "A l'eau douce" quand elle écrit: "Mais ce soir-là à la compagnie s'était joint un étranger, un fort beau garçon..." (2) De même dans la nouvelle sentimentale "L'émeraude" où nous lisons dans la présentation: "Pourquoi faut-il que certaines gens respectent tant le passé qu'ils en gâchent le présent?" (3) Comment ne pas rapprocher cette phrase de celle, non moins fameuse, de Paul-Emile Borduas quand il clamait: "Fini l'assassinat massif du présent et du futur à coups redoublés du passé." (4)

D'autre part, dans "Un sauvage ne rit pas", une nouvelle qui raconte de façon différente un épisode du roman-feuilleton "Tu seras journaliste", nous pouvons être frappés de l'honnêteté et de l'authenticité de Mélusine (celle qui remplace en fait Caroline Lalonde). Elle ira gifler le serveur au cours d'un "...banquet qui réunissait le Tout-Montréal, dignitaires de l'Eglise, ministres d'Etat, gens de lettres, grands bourgeois et princes de la finance". (5) Et cela en plus de crier à tue-tête pour dénoncer la tricherie qu'elle vient de découvrir dans l'affaire du Sauvage qui devait traverser l'Atlantique en canot...mais qui ne s'est jamais mouillé les pieds!

Une autre incarnation du thème de la survenance peut se retrouver dans le personnage de Moïse Beauchemin, ce maître-artisan "pionnier de

---

(1) voir Amérique française, septembre-octobre 1951, p. 12 à 17

(2) Châtelaine, avril 1967, p. 78

(3) La Revue Moderne, mai 1952, p. 8

(4) Refus Global, Anatole Brochu éditeur, Shawinigan, 1973, p. 21  
(Cette édition, qui est la troisième, reste conforme à l'originale, celle de Maurice Perron, Saint-Hilaire, 1948)

(5) La Revue Moderne, mars 1943, p. 10

l'industrie des machines aratoires dans la province de Québec" à qui Madame Guèvremont rend un hommage édifiant pour son esprit innovateur, inventif et ambitieux. Elle-même femme d'initiative qui encourage les entreprises audacieuses et créatrices, elle loue le dur travail de celui qui, par surcroît, aurait été l'ancêtre de son mari:

Il songe à l'alléger en construisant une machine à battre le grain. Aux premiers froids, la famille se réfugie dans la grand'maison; le bas-côté lui servira donc d'atelier. L'on imagine facilement qu'en une saison et en un endroit alors aussi paisibles que monotones, l'entreprise de Moïse Beauchemin s'apparenta vite à un événement, et le fournil devint le lieu de réunion de tout le voisinage. Sarcasmes, taquineries, tentatives de découragement pleuvent de tous bords. Mais rien n'arrête Moïse Beauchemin. Il s'est donné un ordre de construire: il construira. (1)

Moïse Beauchemin se lança même dans la construction de navires à vapeur; il ouvrit une ligne de navigation entre L'Assomption, Terrebonne et Montréal. Puis vers 1856, "C'est la ville que Moïse Beauchemin affronte pour y implanter la plus importante manufacture du temps." (2) En 1867, cette manufacture produit la première faucheuse construite au Québec, et en 1872 Moïse Beauchemin bénéficie d'une réputation à travers le pays comme constructeur de bateaux à vapeur. Un tel esprit de création et d'invention ne pouvait pas ne pas plaire à Madame Guèvremont; elle s'est d'ailleurs fait un devoir de souligner l'existence et l'oeuvre d'un tel homme.

Dans "Le plomb dans l'aile", une nouvelle vraisemblablement située

---

(1) Paysana, avril 1943, p. 8

(2) ibidem

vers 1931, l'auteure nous présente Marie-Didace qui est alors âgée d'environ vingt ans tout au plus; elle est allée voir le notaire Descheneaux pour tenter de décrocher un emploi comme copiste à Sorel. Comme cela est impossible, il lui conseille de faire application au Journal de Sorel. C'est alors que Marie-Didace se remémore son "départ" du Chenal du Moine et surtout son dialogue avec Angéline, celle-là même qui l'avait recueillie après la mort de Phonsine:

Outrée de tant de docilité aux choses, d'une telle application en tout, Marie-Didace l'observait, le coeur en révolte. "Si je reste, je finirai par lui ressembler".

..."Mon Dieu, supplia Marie-Didace, je veux pas devenir semblable à Angéline. Accordez-moi la force de parler." (1)

Par rapport à un monde aussi hermétiquement fermé et sans brèches que le Chenal du Moine, le seul départ de Marie-Didace fait oeuvre de survenance car "On ne part pas ainsi, du jour au lendemain. Du moins, pas du Chenal du Moine." (2) Mais Marie-Didace veut partir parce que, dit-elle: "Je m'ennuie...de tout." (3) A Angéline qui lui rappelle qu'elle a pourtant tout fait pour lui faire une belle vie, Marie-Didace réplique sèchement: "Oui, une vie d'obéissance." (4) En effet Marie-Didace n'en peut plus de vivre (?) au Chenal du Moine, elle veut à tout prix en sortir, partir, elle est séduite par la "magie du départ" (5) qu'Angéline aurait bien voulu

- 
- (1) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 5, 1959, p. 72  
 (2) idem, p. 73  
 (3) ibidem  
 (4) idem, p. 74  
 (5) ibidem

chasser. Et si cette magie du départ enveloppe ainsi Marie-Didace, c'est clairement parce qu'elle a des dispositions à la survenance.

Ce charme du départ était d'ailleurs déjà souligné dans "Le cham-breur" quand Germaine Guèvremont déplorait le caractère fermé des moyens d'évasion choisis par certains traditionnels, alors que "D'autres pouvaient désirer une puissante voiture pour voir du pays, franchir des distances, dévorer l'espace." (1) Cet esprit nomade, cette mentalité de coureur des bois, cette ouverture à l'appel du large, était aussi dans le sang d'un fier braconnier comme Lauréat Bonneville, comme sa femme le sentait bien: "Il a le mal de chasse. Oui. Le mal de chasse. C'est un voyage qui le travaille et il est à la veille, à la veille de se guérir par lui-même." (2)

Un autre personnage guèvremontien qui incarne bien la survenance est certainement Salvator, le petit messager de La Voix des Erables, lui qui se sentait bien différent des Pécotins:

A ses yeux l'Anse-à-Pécot n'était qu'un insignifiant grain de sable dans le vaste champ du monde et La Voix des Erables, une feuille surannée dont le bruissement s'entendait à peine. Il l'aurait volontiers transformée, à la mode des journaux américains, en quelque épais tabloid où des images hardies remplacent les faits écrits. Quant à son stage dans la petite ville, il le considérait comme une faveur dont il gratifiait les Pécotins; c'était à eux d'en profiter car avant longtemps il s'en irait bien loin. Le but de son grand voyage variait selon ses lectures ou les séances de cinéma de la salle paroissiale. (3)

---

(1) Amérique française, septembre-octobre 1951, p. 12

(2) Paysana, août 1940, p. 19

(3) idem, mai 1940, p. 24

Ainsi Salvator est un peu intellectuel, il lit beaucoup, il est littéralement plongé dans les livres, il y vit comme dans un second monde, peut-être pour lui plus vrai que le premier. Il ne sera donc pas étonnant de s'apercevoir que lui et Caroline se reconnaissent rapidement certaines affinités; en effet ils semblent se comprendre car "Seule Caroline lui prêtait attention." (1) Sans oublier que "...la plupart du temps elle l'écoutait avec complaisance." (2) Salvator, petit survenant, est aussi joueur de tours, moqueur pour ceux qui lui faisaient du tort de quelque manière, il allait même jusqu'à raconter de fausses nouvelles. Cela n'est pas sans nous mettre sur la bonne piste quant aux traits dominants du caractère de Caroline. Mais, au fond, qui est Caroline Lalande?

Eprise de voyage et de changement, Caroline nous apparaît d'abord comme une femme qui n'a pas craint de tenter le grand voyage; sa tentative de suicide n'était pas seulement pour lui permettre de quitter sa situation alors malheureuse, mais aussi pour rejoindre son Créateur, pour atteindre la vérité et pour toucher l'éternité. Pour elle, la mort avait alors "le visage d'une amie" (3), c'était une offrande à son Dieu à qui elle demandait "...en échange de sa vie, de conserver l'existence à une femme heureuse." (4)

Déjà, après cet acte "révolutionnaire" avorté, elle se préoccupait

---

(1) ibidem  
 (2) ibidem  
 (3) idem, avril 1939, p. 13  
 (4) ibidem

de redresser d'autres torts: "Non, jamais, elle saurait raconter assez de bien des hôpitaux pour contrebalancer le mal que les esprits malins en colportaient." (1) Elle qui n'avait pas eu peur de quitter sa terre natale pour réussir (2), nous la retrouverons plus tard à l'Anse-à-Pécot, cette petite ville trop étroite pour elle à vrai dire, un petit monde étouffant qui la forcera à reconnaître: "...je ne veux pas passer toute ma vie à piétiner ainsi. Je veux réussir." (3) Caroline a de la volonté, de l'ambition, de la détermination, car ce qu'elle désire c'est "...remporter du succès, être quelqu'un dans le bon sens du mot, celle que les passants reconnaissent dans la foule et non pas être perdue comme une pomme dans un panier de pommes." (4) Comme elle est une survenante, elle aime à explorer, elle aime le risque et les défis. Ainsi "Elle ne savait pas au juste ce que sont des flageolets, mais elle l'apprendrait." (5) Caroline n'aime pas les sentiers battus puisque, alors qu'elle devait écrire l'éditorial pour La Voix des Erables: "Elle n'aurait pas recours à une reproduction d'article. Elle ferait sa marque dans le journal." (6)

D'ailleurs Caroline est une survenante jusque dans ses goûts personnels les plus intimes; aussi, en matière d'hommes, n'a-t-elle pas les mêmes critères de sélection que le voudrait sans doute la convenance: "Il avait beau porter des habits de drap fin, avoir de belles manières, sentir bon, il n'éveillait aucun écho en elle." (7) En conséquence elle affirmait

---

(1) idem, mai 1939, p. 28  
 (2) voir idem, p. 29  
 (3) idem, octobre 1940, p. 23  
 (4) ibidem  
 (5) idem, p. 22  
 (6) idem, novembre 1939, p. 7  
 (7) idem, mars 1940, p. 18

sa personnalité même dans son travail, surtout lorsqu'elle "...s'enhardit jusqu'à commenter d'une façon personnelle les faits du jour." (1) Bien auparavant, peu après son arrivée au journal, elle sentait déjà le besoin de changer certaines situations et "A son insu, une révolution se levait en elle." (2) Elle ne perdit pas de temps à vouloir améliorer le journal car, seulement quelques mois après son entrée, "...elle s'efforçait d'être mieux qu'une buraliste; elle cherchait à ranimer la rédaction; aux expressions ternes elle insufflait de la couleur." (3) Un peu plus loin, elle veut encore innover, mettre sa touche personnelle: "Comme Noël approchait, elle entreprit d'élaborer un programme pour un numéro extraordinaire." (4) Et, qui plus est, "...elle noëliserait toute l'atmosphère du journal." (5)

Mais comme nous pouvions nous y attendre, Caroline se heurte aux traditions déjà bien installées:

De quel droit avait-elle pu prétendre, avec ses idées neuves, révolutionner le journal et les idées anciennes basées sur la connaissance du lecteur Pécotin (sic) qui n'aime guère la fantaisie et qui se complait (sic) à retrouver chaque rubrique à sa place, sans variantes. (6)

Le milieu traditionnel est par définition un monde où le changement est reçu avec crainte et appréhension, car "...à la moindre tentative de changement sérieux, elle se heurtait à un mur d'orgueil: elle pourrait suggérer,

- 
- (1) idem, avril 1940, p. 22  
 (2) idem, août 1939, p. 10  
 (3) idem, octobre 1939, p. 6  
 (4) idem, janvier 1940, p. 5  
 (5) ibidem  
 (6) idem, novembre 1939, p. 6

insinuer, mais décider, jamais! (1)

Cependant, à force de persévérance, elle parvint à obtenir certaines transformations dans le journal, puisque Philippe Dulac "...la félicita sur le travail accompli et projeta des changements dans la mise-en-page (sic)." (2) Toutefois ces modifications n'apparaissent pas à un rythme vraiment rapide, car le changement n'est pas le propre des traditionnels: "Combien de générations faut-il, se demanda Caroline, pour transformer une famille de campagnards en une race de bourgeois huppés rompus à tous les usages sociaux? Elle estima, après réflexions (sic), qu'il en faudrait au moins trois." (3) Ainsi Caroline a des tendances au renouveau, au réaménagement, à la critique; dès ses premiers moments dans le salon du juge Dulac, elle avait trouvé que "...tout y respirait trop le passé..." (4) et que les rideaux "... semblaient y interdire l'entrée à quelque rafale de modernisme." (5) De plus, "Caroline, avec sa jeunesse arbitraire, aurait volontiers créé du désordre dans cette chapelle ardente..." (6) Comme elle subissait une telle ambiance, "...un programme de changement s'élaborait dans son idée..." (7) Elle aurait bien aimé pouvoir "chasser le passé des murs." (8)

Outre cette remise en question d'un trop grand ordre établi, Caroline

---

(1) idem, octobre 1939, p. 6

(2) idem, p. 7

(3) idem, juin 1939, p. 13

(4) idem, juillet 1939, p. 7

(5) ibidem

(6) ibidem

(7) ibidem

(8) ibidem

est une personne qui se distingue par une sorte de droiture digne du Survenant lui-même:

Mais elle n'admirait pas totalement le bourgeois. Autant elle déplorait de ne pas posséder ces manières qui lui semblaient la quintessence de la distinction, autant elle était fière d'ignorer l'art sinueux de circonvenir une question: ses réponses filaient comme des flèches dans une juste trajectoire. (1)

Or cette simplicité et cette franchise dans les propos trouvent leur équivalent dans l'innocence de certains gestes de Caroline; à tel point que, pour les traditionnels, l'individu différent, survenant ou étranger, est bizarre, anormal, un peu fou, déréglé et malsain, comme lorsque "Les paysannes qui la voyaient, chaque jour, silencieuse et perdue de réflexion devant les voitures, sans jamais rien acheter, la crurent simple d'esprit." (2) La jeune fille n'est d'ailleurs pas très conventionnelle lorsque, la période des Fêtes étant venue, elle décide de ne pas se rendre dans sa famille (3), chose inconcevable et inacceptable pour les traditionnels de l'Anse-à-Pécot, qui ne voulurent pas qu'elle restât seule à la maison.

Il arrive donc parfois à Caroline de se réfugier en elle-même; elle ne s'exprime pas toujours beaucoup, surtout sur ses peines ou autres expériences plus intérieures. Elle est un peu une solitaire, un peu mystérieuse, comme le sera aussi le Survenant plus tard... Cette solitude est peut-être la rançon de la survenance, du moins pousse-t-elle Caroline à se dire à

---

(1) idem, juin 1939, p. 13

(2) idem, novembre 1939, p. 7

(3) voir idem, mars 1940, p. 18

elle-même: "Tu as quitté Desneiges, ton école et ton fier ami pour chercher la gloire. Demeure loin d'eux et paye le prix qu'il faut." (1) Caroline ira même jusqu'à reconnaître: "Je suis une réfugiée qui fuit sur une route étrangère." (2) Comment pouvait-il en être autrement quand elle se voyait dans "une ville noire et basse" (3) comme l'Anse-à-Pécot?

Caroline, qui s'était expatriée de son village vers la grande ville pour se retrouver ensuite dans cette petite ville de province, déplorait la perte des montagnes de son enfance (4). Aussi elle se lassa vite de ces terres basses trop uniformes, car elle aimait le relief, les accidents de terrain, donc le changement. La survenance de cette jeune fille la fit donc se raccrocher au seul symbole de mouvement présent dans l'Anse-à-Pécot puisque "Rien n'intéressait tant Caroline que les manoeuvres du port." (5)

Ce symbolisme de l'eau, facilement relié au thème de la survenance, est probablement l'un des plus chers à Madame Guèvremont. En effet, elle qui avait vécu plusieurs années à Sorel et qui y retournait séjourner régulièrement, nous parlait encore de ces "images maritimes pour l'élargissement des idées." (6) Enfin n'est-ce pas la petite Manouche Grignon qui nous parle quand la plume guèvremontienne questionne: "Mais avides de tout voir. Qu'attendions-nous donc? Trop jeunes pour songer à notre destinée, en portions-nous déjà le germe et ce vague besoin d'évasion?" (7)

---

(1) idem, avril 1940, p. 22

(2) idem, juillet 1940, p. 9

(3) idem, août 1939, p. 10

(4) voir idem, juin 1939, p. 13

(5) idem, octobre 1939, p. 6

(6) Le Nouveau Journal, 18 novembre 1961, p. 21

(7) idem, 17 mars 1962, p. 23

Caroline Guèvremont ou Germaine Lalande...? Deux survenantes dont  
les routes demeurent, au reste, très souvent parallèles...

### Chapitre III

#### LES FEMMES

Bien que le nom de Germaine Guèvremont n'évoque pas habituellement les plus grands moments du féminisme québécois, il ne faudrait point se surprendre si l'on découvrait qu'elle a considérablement écrit à propos des femmes car, par le fait qu'elle était elle-même une femme, il est pour ainsi dire normal que nous retrouvions dans l'ensemble de ses textes journalistiques une présence continuelle de personnages féminins, et donc de commentaires et de réflexions sur la condition et la situation des femmes. Malgré le fait que Germaine Guèvremont ne semble pas s'être donné le mandat spécifique de porter la cause des femmes, que ce soit par sa plume ou par ses actes, il faut néanmoins reconnaître que son intérêt pour la vie des femmes fut tel que nous nous devons de nous y arrêter avec une grande attention.

Madame Guèvremont fut, pour une large part, témoin de son époque et des différents milieux qui ont été les siens. Nous avons pu voir précédemment comment elle avait observé le monde traditionnel et quelles descriptions elle en avait tirées. Or ses observations de la culture première se sont également portées vers la situation des femmes en milieu traditionnel,

et même du côté de la perception et de la conception de la femme que l'on peut retrouver chez les traditionnels. C'est ce que nous nous efforcerons d'abord de montrer afin de mieux faire saisir l'impact de certains autres écrits guèvremontiens.

### Les femmes traditionnelles

La femme traditionnelle, c'est-à-dire ici celle qui est plongée en milieu traditionnel, est particulièrement soumise à l'emprise de ce milieu. Par exemple, même Caroline n'y échappait pas tout à fait puisque, à son tour, il lui arrivait d'être "Elle, la silencieuse, la femme de peu de mots..." (1) Caroline était d'ailleurs issue d'un contexte lui-même marquant en ce sens, car elle avait été éduquée à faire la cuisine et à s'occuper des autres tâches ménagères. C'est ainsi que nous la retrouvons, à peine installée chez les Bonneville pour y prendre pension, en train de mettre la main à la pâte: "En un rien de temps, elle dressa le couvert et prépara le repas du soir." (2) Ainsi, plutôt que d'attendre ou de se faire servir, la femme se préoccupe de prendre les choses en main, un peu comme on l'observe à l'occasion d'une excursion de pêche où "Les deux femmes avaient installé le panier à provisions à l'abri..." (3), cela nous montrant bien que les questions de sécurité et de survie sont celles qui préoccupent d'abord les femmes. Il ne sera donc pas surprenant de lire sous la plume de Madame Guèvremont, bien plus tard, la supposition suivante à propos d'une dame inconnue dont l'auteure fait la rencontre par hasard: "Elle travaille sûrement, comme la plupart des femmes mariées, à la maison, sans salaire." (4) Cela se comprend aisément si on se

---

(1) Paysana, septembre 1940, p. 21

(2) idem, août 1939, p. 11

(3) ibidem

(4) Le Nouveau Journal, 18 novembre 1961, p. 21

souvent du mot de madame Armand Dinel quand elle racontait à Germaine Guèvremont: "...lorsque j'eus un foyer à moi..." (1), montrant bien jusqu'à quel point le foyer semble être, dans le monde traditionnel, la possession de la femme. De telles remarques respectent d'ailleurs très bien certains autres propos guèvremontiens, comme par exemple quand la journaliste nous relate sa rencontre avec mademoiselle Florine Phaneuf, débutant comme suit: "Quelle petite fille, devant son impuissance à tirer habilement l'aiguille, ne rêve pas de connaître un jour tous les secrets de la fine couture?" (2) Ainsi, dans un contexte traditionnel, la petite fille est implicitement destinée aux tâches ménagères; cela paraît tout à fait normal à une époque où "Le bahut familial regorgeait de toiles fines, de lingerie et l'organisation d'un trousseau était une affaire d'importance." (3)

L'univers féminin apparaît donc particulièrement réduit; Germaine Guèvremont a bien montré l'étroitesse des horizons féminins en poussant sa description presque jusqu'à la caricature, notamment dans "La Peur": c'est l'histoire de deux soeurs, Louise, maigrichonne, vraisemblablement vieille fille, et Rose, dite la Grosse, veuve avec trois orphelins sur les bras, qui fait de la "graisse douloureuse". Louise rend visite à Rose tous les dimanches:

Comme cette visite dominicale était pour elles, le seul événement de la semaine, elles y pensaient d'un dimanche à l'autre, donc d'une année à l'autre, tout le temps. Le lundi, elles l'occupaient à repasser

---

(1) Paysana, février 1944, p. 8

(2) idem, mai 1942, p. 9

(3) ibidem

les paroles échangées la veille, et, dès le mardi, c'était un amas de nouvelles, de riens, de décisions à prendre en commun qu'elles emmagasinaient pour le dimanche suivant. (1)

L'univers de ces deux femmes est étrangement limité, voire extrêmement étroit:

...les sujets de conversation chers à leur coeur, invariables et pourtant toujours gonflés d'une sa-  
veur nouvelle: la cherté, la rareté des produits, les fêtes de l'Eglise, les compérages, les noces, les mortalités; la parenté éparsée leur fournissait sur-  
tout un constant motif d'obstination. (2)

De plus, le rapport qui lie l'une à l'autre va jusqu'à être celui d'une dépendance très nette: "Pendant une bonne heure elles restèrent côte à côte à se bercer, silencieuses, n'ayant rien à se dire, veillant ensemble l'une péniblement, l'autre arbitrairement, non pas pour le plaisir de la chose, mais par simple habitude." (3) L'insécurité est aussi un trait majeur de ces femmes, surtout de Louise qui paniquera immédiatement quand, à son retour, elle se rendra compte qu'un homme la suit:

Qui c'est que ça peut être? Quelque mauvais garnement des rangs? De la graine de malfaiteur sans doute. D'après la vision entrevue, l'homme était grand et fort. Son pas solide annonçait la jeunesse. Si c'était un échappé de prison ou un espion? Les journaux regorgent, chaque jour, de récits de meurtres, d'évasions, et d'infamies de toutes sortes.

...elle avait peur. La peur et elle ne faisaient plus qu'une.

---

(1) idem, juillet-août 1943, p. 7

(2) ibidem

(3) ibidem

...— C'est la fin de tout, pensa-t-elle. Je vais mourir assassinée, en pleine rue, comme la dernière des dernières. Et qui sait, peut-être endurer les pires affronts aux mains d'un misérable? (1)

On voit à quel point ces femmes sont vulnérables à cause d'une sorte de paranoïa qui les caractérise dans leur rapport à l'homme.

Mais c'est là une attitude qui est vraisemblablement justifiée, du moins si nous nous en reportons à la situation de Caroline Lalande faisant face à certaines désillusions: "Mais la réalité, rogneuse d'ailes, lui eut tôt fait savoir que moins rares que les dieux sont les hommes de chair qui exortent (sic) les belles filles à autre chose qu'à la littérature...(2) Dans le contexte traditionnel, on voit la femme très vulnérable, surtout en ville et face à l'homme. D'ailleurs on s'efforce presque d'entretenir chez elle un sentiment de crainte à l'égard de l'inconnu, de l'ailleurs, c'est-à-dire de la vie urbaine et des mâles, un peu à la façon d'Arcade, l'ex-copain de Caroline: "Méfie-toé, Caroline. Les hommes rôdent autour des filles comme les étourneaux au-dessus d'un champ." (3) La femme est donc à la merci des mâles non seulement de corps et de fait, mais aussi est-elle sous l'emprise du discours des hommes, phénomène que nous connaissons bien sous le nom de phallocratie.

Bien que le terme lui-même ne s'y retrouve pas, les allusions au caractère phallocratique du rapport d'homme à femme dans le monde traditionnel

---

(1) ibidem

(2) idem, avril 1939, p. 12

(3) idem, octobre 1939, p. 6

sont éminemment nombreuses tout au long des textes journalistiques guèvremontiens. Songeons par exemple à la situation vécue et subie par Juliette dans "L'émeraude":

Son mari se levait bruyamment sans respect  
pour le sommeil des autres.

La façon brusque qu'avait Jacques de l'éveiller sur un ton de commandement — en avant, marche! — lui déplaisait. L'index replié, il la heurtait comme si elle était de bois. Un meuble. (1)

Or elle n'a pas tellement le choix; devant de tels agissements de la part du mâle, la femme préfère abdiquer plutôt que de lancer la déclaration de guerre: "Juliette connaissait son mari. Quand il croyait en jeu ses prérogatives de chef de famille, il devenait verbeux. Mieux valait alors ne pas lui répondre." (2) Et ce sera même dans sa soumission que la femme trouvera sa propre valorisation: "La tentation lui vint de jeter pêle-mêle dans une malle ses vêtements et ceux du petit et de s'en aller. N'importe où. Pourvu qu'elle s'enfuit(sic). 'Serais-je lâche?' se reprocha-t-elle aussitôt." (3) Pour Germaine Guèvremont cette soumission des femmes n'était pas le privilège des femmes canadiennes-françaises; aussi soulignait-elle brièvement la situation de la femme amérindienne en écrivant:

La sauvagesse mène une vie rude, plus rude même  
que celle du sauvage... Le sauvage, fort complexe,  
voit en sa femme la digne propagatrice de la race et  
la servante vouée aux dernières des dernières besognes.

---

(1) La Revue Moderne, mai 1952, p. 8

(2) ibidem

(3) idem, p. 21

En même temps qu'elle est promise à la noble fonction de porter un enfant, elle se trouve à la merci de toutes les oeuvres serviles. (1)

C'est donc dans le travail que le rapport de la femme à l'homme va prendre une allure précise qui pourra ensuite caractériser l'ensemble des relations entre les hommes et les femmes. Ainsi, selon Germaine Guèvremont, à cette époque et dans ce contexte traditionnel, le travail de la femme semble devoir se limiter à celui de la maison; en effet, en parlant d'elle-même, elle mentionnait: "...j'étais en quête de travail...à une époque où une semblable démarche de la part d'une femme mariée équivalait presque à un déshonneur..." (2) Le monde traditionnel ne verra donc pas d'un bon oeil la femme qui ose prétendre au travail hors du foyer, et celle-ci devra affronter la domination des mâles dans le monde du travail, comme c'est fortement le cas pour la jeune journaliste Caroline Lalande.

En effet Caroline doit subir la phallocratie de son patron de multiples manières et à de très nombreuses reprises. Ainsi dès le départ son rôle est-il bien délimité puisque le travail qu'on attendait d'elle au journal était celui d'une subalterne:

On n'exigera pas que vous rédigiez l'éditorial, non. Il vous faudra surveiller la cuisine...la cuisine de journal, c'est-à-dire corriger les épreuves, jeter un coup d'oeil sur la mise en page(sic), surveiller la rédaction et au besoin pondre un petit billet, être tour à tour à la cuisine et au salon... (3)

---

(1) Paysana, janvier 1944, p. 13

(2) Présence de Victor Barbeau, p. 24

(3) Paysana, mai 1939, p. 29

Ces paroles du juge Dulac à l'endroit de Caroline n'avaient d'ailleurs pas manqué de lui faire tenir la réflexion suivante: " — Comme Maîtresse Jacques ...ou l'épouse à tout faire." (1) Une telle façon d'introduire la jeune fille dans son nouveau cadre de travail ne pouvait faire autrement que de cristalliser en elle une sorte de complexe devant son patron, car nous pouvons même lire que Caroline "...était tellement convaincue de la supériorité de son patron qu'elle s'excusait de son ignorance à elle..." (2) De plus, dès que Caroline osa s'affirmer de quelque manière, le chauvinisme mâle de son patron eut vite fait de répliquer: "A cause qu'elle avait pris l'initiative de passer gratuitement une annonce sans son assentiment, Philippe l'avait poliment mais sévèrement avertie qu'il n'avait besoin de personne, absolument personne, pour diriger le journal." (3) En outre, ce rapport phallogratique entre le patron et son employée débordait le simple domaine des relations de travail à strictement parler: "Monsieur le directeur n'avait besoin de personne. Sans lui être ouvertement hostile, Philippe ne perdait pas une occasion d'affirmer sa priorité sur Caroline..." (4) Il y avait même une certaine forme de harcèlement sexuel de la part de Philippe Dulac:

Mais lui, imperturbable, dit simplement: "Votre jupon dépasse."

Qu'il ne daignât pas élever la voix pour louer ou sanctionner un seul de ses écrits mais qu'il eut, pour un accident de toilette, une remarque spontanée parut à Caroline d'une cruauté féroce. (5)

- 
- (1) ibidem  
 (2) idem, août 1939, p. 10  
 (3) idem, octobre 1939, p. 6  
 (4) ibidem  
 (5) idem, juillet 1940, p. 9

Mais Caroline ne répliqua pas car elle savait que son patron était irrémédiablement froid à son endroit, parce que tout simplement "On aurait dit qu'il craignait, en lui témoignant le moindre intérêt, de l'investir de quelque puissance maléfique sur lui." (1) En effet le pouvoir du mâle ne peut pas même être remis en cause, encore moins par une femme; Germaine Guèvremont l'a bien illustré en disant de Philippe Dulac que "...vaniteux à l'extrême, il voulait que toute décision au journal fut sienne." (2) Point de surprise alors quand nous voyons la domination du mâle aller jusqu'à l'amputation du nom de la jeune fille dans le journal: "-Le nom de Caroline Lalande n'a rien dont un journal puisse se glorifier." (3) Lorsqu'enfin on lui avait fait une toute petite place dans le journal, c'est le "Coin des Dames" (4) dont Caroline s'était vu attribuer la direction; mais cela demeurait une affaire de femmes!

Ce genre de rapport dominant entre l'homme et la femme en milieu de travail trouve sa continuité, chez les traditionnels, dans certaines perceptions et conceptions que les mâles y entretiennent au sujet des femmes. Dans un esprit comme celui de Philippe Dulac, les femmes sont des personnes (?) qui s'attachent aux apparences: "Les femmes, dit-il, sont tout en admiration devant les pommiers en fleur. Pour sa part, il leur préfèrerait(sic) toujours le fruit à terme." (5) Ou encore comme dans celui du mari de Juliette, pour qui la discrétion n'était pas le lot des femmes, comme on peut le lire

---

(1) idem, septembre 1940, p. 21

(2) idem, juillet 1940, p. 9

(3) idem, septembre 1940, p. 21

(4) idem, avril 1940, p. 22

(5) idem, septembre 1939, p. 8

dans "L'émeraude": "Non, il ne pouvait en dire davantage. D'ailleurs les femmes sont si bavardes." (1) Ou comme pour le fameux Aubuchon, maire de la paroisse de Desneiges, qui exprimait bien la saveur sexiste des perceptions mâles en matière de féminité: "Prends sus toé. Vous connaissez pas ça, la maladie, vous autres, les femmes." (2)

Cependant c'est dans leurs relations plus directement sexuées que les hommes et les femmes du monde traditionnel vont nous permettre d'observer l'ampleur et la profondeur de la domination phallocratique. Dans un tel contexte, les femmes subissent l'infidélité ou même la frivolité des hommes puisque, pour Caroline comme pour les autres, "...les désirs des hommes passent comme des oiseaux." (3) De plus, une femme sans amoureux n'est pas vraiment une femme; Caroline est même allée jusqu'à s'écrire des lettres d'amoureux fictifs, dans l'intention de pouvoir les montrer à ses compagnes! Cela pour nous faire voir que ce sont les autres qui cautionnent la normalité d'une jeune fille; il faut être comme les autres pour être acceptée, pour être heureuse, pour être normale, pour être bien, comme c'est le cas de la jeune Caroline: "A la pension, toutes les jeunes filles avaient un amoureux. Et personne ne m'aimait. Mon délaissement servait de cible à leurs taquineries." (4)

Ainsi le sort des femmes réside entre les mains (et les bras) des hommes. C'est le cas également de la mère Rivard qui illustre très bien la

---

(1) La Revue Moderne, mai 1952, p. 21

(2) Paysana, janvier 1940, p. 7

(3) idem, mai 1939, p. 28

(4) ibidem

situation de dépendance des femmes à l'égard de leur mari; comme son "vieux avait fait une grosse saison" (1), elle avait pu faire un voyage en son pays natal après s'être payé de beaux vêtements neufs. Peut-être l'avait-elle bien mérité car elle était en quelque sorte un modèle de la femme soumise à son mari: "C'est vrai qu'il fêtait par bouts et qu'il rentrait chaudasse, en chicanant. Mais je le raisonnais et il se calmait. Jamais cet homme-là est arrivé à la maison sans que je l'attende, la main sur la poignée de la porte." (2) Il ne sera donc pas étonnant de voir une femme à ce point soumise se trouver démunie lorsqu'elle perd son mari; ainsi la mère Rivard s'inquiète-t-elle de son sort à la suite de la disparition de son mari: "A'c't-heure si je pouvais gagner assez pour vivre et me faire enter- rer sans être à la charge de mes enfants, c'est tout ce que je demande." (3) On comprend facilement que Germaine Guèvremont ait ajouté, quelque temps après, que "...le veuvage, à tout âge, laisse une femme désemparée comme un bateau en détresse sur une mer démontée." (4) Car, au fond, comment pourrait-il en être autrement d'une femme dont la vie personnelle est presque toujours oubliée pour être entièrement consacrée à sa famille, à son mari, à ses enfants et au travail?

La mère Rivard n'est d'ailleurs pas la seule à devoir vivre une telle attente et une telle soumission à "son homme"; il y a aussi la blonde de Salvator qui, comme nous l'avons vu, avait lui-même par surcroît de fortes tendances à la survenance, tellement que "...sa blonde, Blanche-Rose, la

---

(1) idem, octobre 1939, p. 7

(2) ibidem

(3) ibidem

(4) L'Oeil, 15 mars 1941, p. 25

fille du boulanger d'en face, pouvait se morfondre d'amour pour lui, seule, sur sa galerie; même les bonnes odeurs de pain chaud ne le convainraient pas de traverser la rue." (1)

Cette femme, celle qui incarne la stabilité et la soumission, se voit donc réduite à attendre "son homme", celui de sa vie, comme Caroline qui, elle non plus, n'y échappe pas complètement puisqu'on la surprend à rêver à son Prince Charmant alors qu'elle "...se trouvait sur une route prodigieuse où un jeune homme l'attendait." (2) Et même les hommes participent (et profitent) de ce jeu, comme le fait Philippe Dulac lorsqu'il reçoit à son bureau une certaine Amélie Lacourse, lui "...qui commençait à trouver la jeune fille moins intéressante depuis qu'elle détournait son admiration de lui pour la reporter sur elle-même..." (3) D'ailleurs Philippe Dulac est le portrait type du mâle hautain et dominateur, comme l'indique bien son manque de respect à l'égard de son employée: "Comme de raison, elle, Caroline Lalande, sa collaboratrice de tous les jours, son aide dévouée, ne valait pas qu'il prit (sic) la peine de se cacher. L'éducation, les manières délicates, il les réservait aux étrangers." (4)

Or ce genre de rapport plutôt méprisant à l'égard des femmes avait beau être celui effectivement vécu chez les traditionnels, il n'en était pas pour autant rendu officiel par le discours en place. C'est l'exemple de la veuve Rivard qui évoque à ce sujet une réflexion fort pertinente de la

- 
- (1) Paysana, mai 1940, p. 24  
 (2) idem, septembre 1940, p. 20  
 (3) idem, juin 1940, p. 20  
 (4) idem, septembre 1940, p. 21

part de Caroline: "Passer sa vie à attendre, la main sur le bouton de la porte et travailler jusqu'au dernier souffle pour épargner les autres, une formule qu'on ne trouve pas dans les livres!" (1)

On voit donc quelles seront les ruses de l'idéologie phallocrate quand viendra le temps de modeler l'esprit féminin selon les besoins et les désirs des mâles traditionnels; par la bouche du juge Dulac, nous sommes en mesure d'entendre le message le plus clairement traditionnaliste qui soit: "Retournez là-bas chercher, au lieu des glorioles qui fondent plus vite qu'un brouillard de neige en avril, la gloire durable de fonder un foyer et d'élever une famille avec le brave garçon qui vous attend toujours." (2) Mais Caroline n'accepte pas gaiement cette proposition; aussi réplique-t-elle: "— Si je retourne à Desneiges, je ne serai plus rien.

Et avec une infinie mélancolie elle ajouta: "...rien que l'ombre qui tombe de l'homme." (3) Toutefois l'idéologie phallocrate est habile quand il s'agit de convaincre une jeune fille au coeur sensible et seul; aussi le juge Dulac reprend-il de plus belle:

Les mots ne sont que l'écume de la vie. "L'ombre qui tombe de l'homme", voilà un aimable assemblage de mots qui charment l'oreille la plus avertie. Mais avez-vous regardé l'ombre qui s'étend d'un arbre? L'ombre aide l'arbre à grandir. (4)

Puis il ajoute d'un ton ferme, consacrant ainsi "la destinée de la femme":

- 
- (1) idem, octobre 1939, p. 7  
 (2) idem, octobre 1940, p. 23  
 (3) ibidem  
 (4) ibidem

"...une véritable épouse, une bonne mère: elle aide de sa vaillance et de son amour l'homme qui l'a choisie entre toutes comme la meilleure. L'arbre et l'ombre grandissent ensemble." (1) Enfin le juge Dulac lui applique le coup de grâce quand il termine en ajoutant: "Oubliez vos livres et ouvrez votre coeur. Ouvrez vos bras tout grands à l'avenir." (2) Or cet avenir, c'est bien celui qu'Arcade lui avait jadis désigné quand il lui avait littéralement prêché ces mots:

Tu m'empêcheras pas de penser que la plus grande gloire pour une femme qui a tout son bon sens, ça sera toujours d'avoir un bon mari...de le garder bon; d'élever des enfants en santé et d'être reine et maîtresse dans une maison propre. (3)

Il devient dès lors évident que la valeur et le prestige du mâle traditionnel résideront dans le travail, la propriété et le statut social, comme ce sera finalement le cas d'Arcade lui-même quand Caroline ira le rejoindre. En effet, celui-ci ne l'accueille-t-il pas en étalant ses avantages: "Le secrétaire? c'est moi. J'ai fait du chemin depuis deux ans. J'ai une terre à moi et une maison qui est pas grande mais c'est mon bien en propre. Et au printemps, si le bon Dieu le veut, je bâtirai." (4) Devant de tels messages de la part des traditionnels, on comprend mieux pourquoi et comment les femmes tiennent un rôle fondamental sur le plan de l'organisation et de l'équilibre d'une telle société traditionnelle. C'est un peu ce rôle primordial que Madame Guèvremont honorait quand elle prenait soin de rendre

---

(1) ibidem

(2) ibidem

(3) idem, octobre 1939, p. 6

(4) idem, octobre 1940, p. 24

un vibrant hommage à un groupe de femmes trop souvent ignorées, les petites bonnes:

Petite Marie, et vous toutes, servantes de l'ancien temps, debout avec l'aube à peiner jusqu'à la nuit tombée, pour l'amour d'une chanson, vous deviez ramasser l'eau de pluie, rentrer le bois, l'hiver, et cuisiner, l'été, près d'un poêle rougeoyant, vous étiez de toutes les corvées et à l'écart, au moment des joies, vous éleviez une famille sans connaître les douceurs de la maternité, mais même si je souris de vos petites manies, sachez que je vous vénère quasiment comme des saintes. (1)

Aussi la femme traditionnelle est gardienne de la raison, comme Mariange Bonneville: c'est à elle que Lauréat avait fait sa promesse de ne plus retourner chasser, et c'est à elle qu'il demanda de lever cette entente. C'est également Mariange qui s'occupa alors de préparer les bagages pour le chasseur. (2) De plus, cette femme traditionnelle est aussi celle qui incarne les traditions, le conservatisme, le souci de permanence, tout comme la réserve, la prudence et la patience auxquelles faisait incidemment appel mademoiselle Florine Phaneuf quand elle prescrivait: "Il faut attendre que le succès soit solidement assis sur le roc avant de songer à en tirer profit." (3)

D'autre part, la femme traditionnelle est avant tout celle qui est la femme de quelqu'un, comme madame Alexandre Orsali à qui Germaine

---

(1) idem, juin 1943, p. 14

(2) voir idem, août 1940, p. 19

(3) idem, mai 1942, p. 9

Guèvremont demande de lui parler du temps où elle était "l'épouse de Pacifique Nantel" (1), ou encore comme madame André Aubin dont le mari "...est à bon droit fier de l'oeuvre de sa femme, leur oeuvre à eux deux, puisqu'on ne saurait faire la part de l'un ou de l'autre." (2) C'est également le cas de "La femme du médecin de campagne", cette femme tenue dans l'ombre, celle "...qui, en s'effaçant dans le sillage de son compagnon, accepte sa large part de sacrifices..." (3) Mais malheureusement cette femme n'est pas toujours reconnue à son juste mérite car, d'après celle que l'auteure avait rencontrée,

Le paysan trouve que la femme du médecin est un bibelot plutôt encombrant, puisqu'elle ne réussit pas à faire tout son ouvrage et qu'elle a recours à une bonne pour l'aider. Il pense ainsi jusqu'au moment où, au beau milieu de la nuit, ayant besoin du médecin, il trouve une femme sympathique qui lui répond, le reconforte, l'exhorte à la patience et lui donne d'utiles conseils, en attendant l'arrivée du docteur. (4)

D'ailleurs le citadin en villégiature n'en a pas une bien meilleure perception car "Il la plaint. Si elle est jolie et de mise élégante, il la plaint davantage et il essaiera d'approfondir le mystère d'un tel enlèvement dans ce qu'il croit être...le désert." (5)

Ainsi le mariage fond-il la femme dans le mari, puis les fond ensuite

- 
- (1) idem, décembre 1942, p. 9  
 (2) idem, décembre 1941, p. 9  
 (3) idem, octobre 1938, p. 17  
 (4) idem, p. 18  
 (5) ibidem

tous les deux dans leurs enfants qui feront leur plus grande fierté, fierté qui est aussi celle du monde traditionnel dans son ensemble, un monde où, inutile de le dire, un phénomène comme celui de la prostitution représentait la pire des infamies, ainsi que Caroline nous le faisait bien sentir: "Alors elle attendait quoi? la rue? plutôt la mort!" (1) D'ailleurs, il en fallait bien moins que cela pour déroger de l'ordre établi dans un milieu traditionnel, comme en fait foi cette allusion aux activités de peinture de la mère de Germaine Grignon: "Imaginez, vers 1890, une campagnarde, femme mariée, qui osait venir à Montréal pour y prendre des cours de peinture! Un scandale!" (2) Valentine Grignon subissait l'emprise de cet ordre établi jusque dans sa cuisine, comme l'auteure nous le raconte dans "Le tour du village":

Gardiens jaloux de l'héritage apporté de France, aux yeux de cette lignée issue de paysans rien ne devait changer, ni dans la légende, ni dans la cuisine. Pour avoir osé présenter à table un soufflé au fromage dont elle avait pris la recette dans un magazine américain acheté en cachette, ma mère se vit en rougissant qualifier d'américaine. Et le récit de son émancipation eut vite fait le tour de la famille fort scandalisée. (3)

C'est donc de cette manière que Germaine Guèvremont nous décrit la situation de la femme dans le monde traditionnel, en nous en montrant les perceptions, les statuts, les difficultés et les caractéristiques les plus frappantes. Mais les propos de Madame Guèvremont concernant la femme traditionnelle prendront un ton plus élogieux quand elle s'occupera de rendre hommage

---

(1) idem, avril 1939, p. 12

(2) Châtelaine, avril 1967, p. 86

(3) Paysana, juillet-août 1941, p. 10

à plusieurs femmes, contemporains ou non, et de souligner certains aspects plus méritoires de la vie des femmes traditionnelles.

### Des femmes exemplaires

Non seulement retrouverons-nous la force et la vaillantise propres aux femmes décrites dans Le Survenant, mais nous pourrons observer que ces femmes de la culture première sont conscientes de leur capacité, comme c'est le cas de la mère Rivard: "C'est pas pour me vaillanter, mais j'ai été une bonne femme!" (1) C'est ce genre que Germaine Guèvremont admire, comme nos premières femmes canadiennes qu'elle cite en modèle aux fillettes:

Petites filles, tresses au dos, qui courez, insouciantes et joyeuses, à des plaisirs et à des jeux puérils, accordez parfois un pieux souvenir à vos valeureuses aïeules, les premières canadiennes (sic). Déjà épouses et mères, à votre âge elles accomplissaient leur mission de femme, parfois sauvaient la colonie, et gardaient toujours vivante la flamme du foyer français. (2)

De la même façon et dans le même esprit, l'auteure faisait l'éloge des femmes sédentaires bretonnes qui, somme toute, trouvaient leur bonheur dans leur condition de travailleuses:

...les femmes de Basse-Bretagne, porteuses de sel, sont heureuses de leur sort. (...) La soupe maigre du pays, salée à point je n'en doute pas, leur semble meilleure que le festin en terre étrangère. Fidèles, entiers, absolus, traditionnalistes, les paludiers bretons ne se marient qu'entre eux. (3)

(1) idem, juillet 1940, p. 9

(2) idem, janvier 1944, p. 13

(3) Le Nouveau Journal, 24 février 1962, p. 23

Dans cette même foulée, nous verrons Madame Guèvremont prendre à son compte le message radiophonique de Françoise Gaudet-Smet à ses auditrices: "En l'écoutant puisse votre aiguille courir plus allègrement dans la laine de l'étoffe souvent trouée, le fer à repasser s'alléger à votre main fatiguée, toute l'humble besogne quotidienne se parer de beauté, et votre âme, aux heures de désarroi, s'en trouver rassérénée!"(1) Le travail étant peut-être la source de bonheur la plus sûre pour la femme traditionnelle, il était à prévoir que Germaine Guèvremont loue et encourage les femmes à l'exercice et à la promotion du travail artisanal. Au sein de plusieurs entrevues et reportages sur nos artisanes et nos femmes rurales, elle a vraiment mis en valeur l'artisanat de nos femmes traditionnelles. Pensons à madame Mathias Ouellette dont elle souligne le profond amour de la terre et de la tradition, mentionnant que madame Ouellette est présidente du Cercle des Fermières le plus ancien de la région ouest de la Province, celui de St-Janvier fondé en 1919, et dont l'orientation n'était autre que "L'amour et l'appréciation de la vie rurale." (2) Songeons également à madame Armand Diné, cette artisane du cuir dont le message est celui de "...la femme rurale canadienne-française, courageuse et vaillante, en qui un reste du sang des pionniers inspire encore des initiatives." (3) Pour cette femme, le travail artisanal est même une recette de bonheur pour son foyer; ainsi madame Diné ajoutait-elle: "Je m'efforce, par le seul travail de mes mains, de le rendre agréable à ma petite famille." (4)

---

(1) Paysana, mars 1943, p. 7

(2) idem, mars 1942, p. 14

(3) idem, février 1944, p. 8

(4) ibidem

Point de doute, l'artisanat est très important pour Germaine Guèvremont parce qu'il l'est aussi pour les femmes canadiennes-françaises, comme le prouve bien ce mot de la journaliste: "Tout ce qui touche l'artisanat intéresse les lectrices de 'Paysana'. C'est chaque jour que le courrier en fait foi." (1) L'artisanat reste donc le lot des femmes bien plus que celui des hommes. Souvenons-nous aussi de Georgette DuPerré, cette autre artisane du cuir que Madame Guèvremont avait pris soin de rencontrer. (2)

La femme traditionnelle conserve donc, aux yeux de l'auteure, une valeur presque à toute épreuve:

La femme qui, en temps de guerre, accomplit l'oeuvre quotidienne comme auparavant, élève sa famille dans l'amour du prochain et économise le plus possible, fait plus pour la paix que celle qui s'affole, court les assemblées et essaie de résoudre des questions internationales que les plus grands économistes ont peine à comprendre. En tout cas, les feuilles de laurier dont elle assaisonnerait le ragoût familial lui porterait (sic) plus de profit que toutes les couronnes qu'elle pourrait remporter dans des discussions oiseuses. (3)

Cette valeur attribuée à la terrienne, l'artisane ou la femme rurale, est celle d'une femme chargée d'une mission, celle de sauver le pays:

Si l'on attribue volontiers la faillite du cultivateur au manque de vaillance de la femme, il faut donc convenir que l'attachement à la terre est l'oeuvre de la femme. "Ce sont les femmes qui sauveront le Canada" ne cessait de dire le curé Labelle. Il leur appartient de conserver nos traditions, nos chansons, nos vieux mots de France qui sonnent plus franc

- 
- (1) ibidem  
 (2) idem, juillet-août 1945, p. 8 et 9  
 (3) L'Oeil, 15 juin 1941, p. 30

que le jargon moderne...Par contre, combien attachante l'image de la jeune mère qui chante à son petit enfant des airs du terroir. La philosophie de la tradition vaudra toujours mieux que la philosophie de l'imitation. (1)

Ces mots extraits de "La femme, péril ou salut de la terre" nous font bien comprendre comment Madame Guèvremont a pu être amenée à faire sienne la cause de la femme rurale. C'est après avoir dépeint les malheurs de la terre, la misère et les souffrances de la femme qui est "prisonnière" de cette terre, que l'auteure est venue à en appeler d'un certain changement dans la situation de la femme rurale:

Il y a environ vingt-cinq ans, un ministre canadien s'émut publiquement à la découverte qu'on s'était occupé du fermier, de ses cultures, de son bétail, de l'écurie, des boeufs, des veaux et des cochons "avant de s'apercevoir que le fermier avait une femme, des enfants, et que le point central de l'activité du logis pouvait bien être entre les quatre murs de la maison et non dans les champs et les étables". La déclaration fit son tour de presse. Des courants sympathiques s'ensuivirent. Plusieurs se basant sur une expérience plus livresque que personnelle ont pu croire résolu le problème rural, en ce qui concerne la femme. Des problèmes ruraux, soit, mais pas le problème rural. C'est qu'il faut plus que des soupirs virgiliens échappés périodiquement, en termes vagues et littéraires, pour en arriver là. (2)

#### Pour les femmes

Or Germaine Guèvremont espérait certains changements pour toutes les femmes, et non pas seulement pour la femme rurale. Elle se faisait tout d'abord un devoir et un plaisir de rendre hommage aux initiatives de certaines femmes de chez nous ou d'ailleurs. Nous n'avons qu'à rappeler l'hommage

---

(1) Paysana, janvier 1942, p. 6

(2) ibidem

qu'elle rendait à Marie-Claire Daveluy, cette femme historienne qui s'est intéressée au rôle de la femme parce qu'il lui "...semblait qu'on n'était pas très juste pour la femme et qu'on la reléguait dans l'ombre." (1) Madame Guèvremont s'était également préoccupée de souligner l'article de Marie-Claire Daveluy sur Marie Rollet, la femme de Louis Hébert, un article qu'elle avait mis deux ans à préparer; la journaliste relevait aussi le travail de cette historienne qui avait publié Jeanne Mance en 1934 afin de lui rendre hommage, de la faire connaître, de rendre les gens conscients de son importance et de sa valeur pour les Montréalais, elle "...Jeanne Mance, une femme d'énergie, droite, et qui fut le salut de toute la colonie française." (2) Enfin Germaine Guèvremont relatait les paroles de Marie-Claire Daveluy, comme pour mieux partager elle-même son élan pour la cause des femmes canadiennes: "En ardente féministe, j'allai même demander à Alfred Laliberté, le sculpteur du monument de Louis Hébert, la raison pour laquelle il n'avait pas mis la femme du premier colon sur le même pied que son mari." (3) En outre Madame Guèvremont remarquait d'autres initiatives heureuses de cette femme, comme celles d'avoir fondé l'Ecole des bibliothécaires, d'avoir préparé le premier manuel en français sur la rédaction des catalogues, ou encore d'avoir été bibliothécaire intérimaire à la mort de monsieur Aégidius Fauteux, tout cela en plus d'avoir été l'auteure de quelques autres ouvrages dont Le Richelieu héroïque à propos des événements de 1837-38.

Par ailleurs Germaine Guèvremont mentionnait l'excellence de Marcelle Barthe, cette "...première femme à occuper la fonction d'annonceuse au Canada

---

(1) idem, février 1942, p. 8

(2) ibidem

(3) ibidem

(les puristes devront lui trouver une désignation)..." (1) De la même façon elle faisait l'éloge de la chanteuse Camille Bernard qui avait été aussi la fondatrice du Théâtre des Petits et de l'Ecole nouvelle pour la diction. (2)

D'autres femmes retinrent également son attention; Madeleine Huguenin, cette "pionnière des pages de femmes" (3) alors à La Revue Moderne, madame Alice Dubé (la mère de François Hertel) qui fut longtemps courriériste dans "La Page du Foyer" du Nouvelliste de Trois-Rivières et qui était l'auteure du livre Il y a soixante ans dont Germaine Guèvremont nous évoque les nombreux charmes (4), les femmes membres de l'Association des femmes d'affaires (1910) vraisemblablement à Montréal (5), les femmes des congressistes de la Chambre de Commerce des Jeunes de la province de Québec à qui elle offre une conférence pour leur parler de sa carrière journalistique (6), Marie Mauron, cette écrivaine provençale dont Germaine Guèvremont s'indigne qu'on ne la connaisse pas chez nous malgré la vingtaine de livres qu'elle a écrits (7), madame Armand Dinel, cette artisane du cuir qui montrait que "Rien n'est impossible à une femme de bonne volonté." (8) Sans oublier la femme d'un fameux astronaute américain à qui elle s'empresse de témoigner son admiration:

C'est Annie Glenn, l'épouse de John Glenn. Jamais on

---

(1) idem, mars 1943, p. 7

(2) voir ibidem

(3) idem, décembre 1943, p. 8

(4) ibidem

(5) idem, mai 1942, p. 9

(6) idem, novembre 1943, p. 6 et 7

(7) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 11, 1967, p. 144 à 150

(8) Paysana, février 1944, p. 8

ne dira trop de bien d'elle, la vaillante, la patiente, la silencieuse.

Ce matin fatidique, elle qui sans doute avait été l'épaule secourable, l'asile secret où l'astronaute avait posé sa tête pour un dernier geste de tendresse se trouvait loin de lui.

(...)

Effacée, Annie Glenn se tient en arrière. Elle se contente d'écouter et de sourire. L'idole des Américains la tire de sa retraite pour la présenter à la ronde: "Connaissez-vous Annie?"

Oui, mon colonel, nous connaissons Annie. Et nous l'admirons. (1)

Ainsi Germaine Guèvremont se préoccupe de la cause des femmes; elle s'exprime assez souvent pour la femme, elle est surtout heureuse de voir les femmes qui ont de l'initiative, du courage, de la détermination, de la confiance en elles, de la poigne. Elle honore particulièrement les gestes de celles qui ont fait quelque chose pour le bien commun, pour l'avancement de notre culture tout comme pour celui des femmes elles-mêmes. Mais elle se voit dans l'obligation de déplorer le manque d'audace de plusieurs femmes, en particulier des femmes rurales, qu'elle ne trouve pas suffisamment "fonceuses":

Nous savons aussi qu'individualiste par nature, par gêne et parfois par une sorte de rancune, souvent la ménagère rurale se refuse à toute idée de coopération qui la sauverait du marasme. Mais une orientation habile et tenace devrait venir à bout de son entêtement puisque, advenant un malheur dans le voisinage, maladie, accident ou mortalité, elle se révèle serviable et prête à tout donner. Elle consent à une coopération de la misère, alors quelle résistance aurait-elle à offrir à une coopération de laquelle son bien-être dépendrait? Coopération des outils, du travail, de la vente.

Qui ira les évangéliser, par l'exemple et par la parole? (2)

---

(1) Le Nouveau Journal, 10 mars 1962, p. 25

(2) Paysana, janvier 1942, p. 6

C'est un peu ce genre de changement auquel l'auteure de "La Peur" fait appel lorsque, vers la fin de la mésaventure de Louise, elle suggère que la peur de la femme devant l'homme trouve son origine davantage dans l'esprit féminin que dans les intentions des mâles:

...elle ramassa le reste de ses forces et se tourna tout d'un bloc vers l'inconnu qui persistait à la suivre:

— Monsieur, dit-elle d'une voix que la peur rendait exagérément décidée, je viens de rendre visite à ma soeur qui se meurt, c'est-à-dire qui est malade, et je m'en retourne à la maison. Vous viendriez pas me reconduire jusqu'à la porte?

Saisi de surprise, l'homme fit un bond de côté.

— Ah! que vous m'avez fait peur! avoua-t-il. Mais il accepta sans même se faire prier. (1)

Ainsi souhaite-t-elle que les femmes changent un peu d'attitude, qu'elles se prennent en main et qu'elles deviennent plus sûres d'elles-mêmes et donc un peu plus libres, un peu comme l'inconnue rencontrée sur un banc du parc: "Son mari est chômeur. Les autres jours, il se cherche du travail. Mais le mardi il garde la maison. Elle exulte comme une couventine en vacances. C'est son jour de congé." (2)

#### La question du féminisme

Cependant, malgré ce désir d'un certain changement dans la situation des femmes, Germaine Guèvremont n'était nullement féministe et cela, d'après ses propres dires. Mais avant de nous pencher sur les passages touchant directement la question du féminisme, il peut être intéressant de relever certains

---

(1) idem, juillet-août 1943, p. 14

(2) Le Nouveau Journal, 18 novembre 1961, p. 21

extraits où il apparaît déjà que l'auteure reconnaissait à la femme quelques limites dont l'essence peut nous sembler particulièrement sexiste. Revenons par exemple sur le cas de Caroline Lalande qui en était venue à se poser des questions sur ses capacités de faire une bonne journaliste; elle doutait un peu d'elle-même croyant que "...le journalisme d'action n'était pas un métier de femme, du moins d'une femme aussi peu aguerrie qu'elle aux contacts violents et indispensables." (1) Comment ne pas être frappé également par le mot guèvremontien disant que "Plus sensible que l'homme, la femme...ressent davantage les effets" (2) du retard accusé par l'agriculture? D'autre part, la conférencière soreloise faisait allusion aux limites des femmes quand elle disait:

Etre reporter dans une petite ville — je dis petite ville, car Sorel n'était pas alors le centre industriel qu'il est aujourd'hui — peut vous paraître un métier sans importance, et fort facile. Il est cependant difficile et extrêmement délicat et je l'avouerai d'autant plus courageusement que nous sommes ici entre femmes. Si vous êtes une femme, le métier est doublement difficile. (3)

Aussi sera-t-il un peu normal de voir Germaine Guèvremont déplorer une certaine forme d'émancipation féminine, surtout lorsqu'il s'agit de la femme paysanne:

Le rôle de la terrienne qui devrait être tout de sérénité en est un, hélas! trop souvent! d'inquiétude, de découragement, sinon de révolte. Les contacts plus fréquents, créés par l'automobile, entre la ville et la campagne ont soulevé

---

(1) Paysana, septembre 1940, p. 20

(2) idem, janvier 1942, p. 6

(3) idem, novembre 1943, p. 6

un mauvais vent. Rien d'étonnant que la campagnarde sente une vague d'émancipation agiter son esprit quand elle compare son sort de maîtresse-servante sans gages, attelée à une besogne exténuante, du matin au soir, sept jours par semaine, à celui de sa soeur, ouvrière ou bourgeoise, au travail règlementé (sic), amplement rémunéré et aux loisirs raisonnables. Est-il assez significatif et navrant le geste de la jeune paysanne qui, à l'approche de citadines, tire sa robe à la dérobée, afin de laisser paraître un bout de lingerie de méchante rayonne? Fière d'exhiber de l'ersatz, quand elle est à même le lin! (1)

On voyait déjà poindre son refus du féminisme quand, dans un billet intitulé "Métier de femme?" et signé sous le pseudonyme La Passante, elle s'indignait en disant: "Mais qu'en certains milieux, on se réjouisse de voir une femme devenir scaphandrier - ou si vous le préférez: scaphandrière - c'est plus grave." (2)

Il semble que la première occasion où Germaine Guèvremont ait employé le terme "féminisme" soit lorsqu'elle parlait de Marie-Claire Daveluy en février 1942; elle soulignait en effet que son interlocutrice avait "passé du féminisme à l'histoire." (3) Cependant le terme "féministe" se retrouvait déjà dans un écrit paru l'année précédente, et où elle manifestait ses réserves quant au mouvement féministe: "Aussi au retour de son homme, la femme gardienne ancestrale du foyer...et de la maison (que mon aimable correspondant de Granby ne croie pas me prendre en 'flagrantes délices' de campagne féministe) s'empresse-t-elle de le questionner sur tous et chacun..." (4) Le féminisme est d'ailleurs un phénomène ou un mouvement que Germaine Guèvremont verra venir avec un certain regret, car elle dira dans "Un chapeau se

---

(1) idem, janvier 1942, p. 6

(2) idem, décembre 1939, p. 20

(3) idem, février 1942, p. 8

(4) L'Oeil, 15 février 1941, p. 19

penche sur une femme": "Psychologie, noble science...voici un nouveau crime à ton compte. Qui nous dit que demain la femme de ménage se retranchant derrière toi ne refusera pas de laver le parquet sous le prétexte qu'elle n'a pas le coeur à ça." (1) Déjà, un peu plus tôt, ses options politiques reflétaient ses positions par rapport au féminisme:

Le droit de vote ne m'empêche pas de dormir. Que plusieurs le considèrent comme le cadeau d'un parent riche et de mauvais goût, cadeau qu'elles gardent quand même au salon, avec le secret espoir de le voir se briser, un de ces jours, c'est leur affaire. (2)

Elle exprimera ensuite encore plus clairement ses conceptions, surtout quand elle soutiendra que les femmes canadiennes-françaises ne veulent pas vraiment du féminisme:

A Quelque-part-en-Québec, depuis plusieurs semaines on annonçait à coups de clairon la présence d'une féministe en vue à une assemblée où elle adresserait la parole. Deux cents femmes à peine y assistaient. A deux coins de rue de là, plus de seize cents femmes se pressaient pour entendre Jacques X, jeune politicien à ses premières armes, qu'elles avaient confondu avec son homonyme, populaire acteur de la scène et de la radio. (3)

Germaine Guèvremont poussera ses commentaires davantage lorsqu'elle ironisera sur le sort des féministes, pour bien montrer jusqu'à quel point elle ne croit pas en leur mouvement, pas plus qu'elle ne digère certaines de leurs attitudes:

- 
- (1) Paysana, avril 1944, p. 7  
 (2) L'Oeil, 15 novembre 1941, p. 25  
 (3) idem, 15 janvier 1942, p. 23

A midi dans un grand restaurant de l'ouest, une dame s'impatiente devant la lenteur du service. Les serveuses n'en peuvent plus, tout le personnel est sur les dents. Un éboullis de vaisselle qu'accompagne l'orchestre des conversations mène une musique infernale.

— Savez-vous qui je suis? éclate la dame furieuse, au nez d'une pauvre petite serveuse éreintée. Je suis Une Telle! Et elle fait sonner le nom d'une féministe de renom.

— Eh! Bien, tant pis pour vous! riposte la serveuse, à la grande joie des voisins. (1)

Enfin, quand Louis Pelletier-Dlamini lui demande en 1967 de s'exprimer sur la situation de la femme dans la société actuelle, elle dressera un peu le bilan de ses observations durant les dernières décennies et elle expliquera:

Elle évolue constamment, et c'est bien ainsi! Il faudra cependant que la femme établisse d'elle-même les frontières exactes de ce qu'elle nomme son modernisme. Pour l'Histoire, la Femme est l'égérie de l'Homme. En Amérique, elle est en train de devenir son tyran. Dans la vie quotidienne, socialement parlant, il arrive trop souvent que l'épouse n'est plus le soutien de son mari: il n'est que son piédestal. Qu'on ne me parle pas de la grandeur d'âme de la femme comme d'une vertu essentielle à son sexe: les femmes sont capables du pire égoïsme parce qu'elles savent le dissimuler sous la faiblesse. Je connais une épouse qui se croit très évoluée en monnayant ses faveurs à son mari contre argent sonnante...et elle s'en vante à qui veut l'entendre! Je crois que ce n'est plus là le mot évolution qu'il faut employer n'est-ce pas? Il n'est pas étonnant que le mâle pratique alors une certaine muflerie dont nous sommes les premières à nous formaliser évidemment. Tenez, un de mes amis garde l'habitude démodée de donner son siège à la gent féminine dans les transports publics. Trois femmes sur dix prennent la peine de l'en remercier...Ces statistiques sont un peu gênantes, vous ne trouvez pas? (2)

Voilà bien le genre de propos qui peut nous faire sentir tout le réalisme de Madame Guèvremont et cela, même lorsqu'il s'agit pour elle de réfléchir sur

(1) ibidem

(2) Châtelaine, avril 1967, p. 86

ses semblables. Aussi poursuivait-elle à propos de la mode en recommandant:

Le bon sens! Seule la laideur est impudique! Certaines femmes en pantalons devraient nous éviter cet affront et bien des genoux déshonorent la minijupe. De nos jours, la femme oublie peut-être trop fréquemment ce qui fut jusqu'ici sa meilleure force: son mystère! (1)

### Réalisme et sévérité

Aussi sévère que Germaine Guèvremont l'aura toujours été face à elle-même, elle le sera à l'égard des femmes en général. Elle ne refusera pas de mentionner par exemple que la femme de Loth changée en statue de sel constitue un "...monument élevé à la curiosité des femmes." (2) Elle n'hésitera pas à reconnaître certaines attitudes propres aux femmes, comme lorsqu'elle racontait:

Ce fut ainsi que, petit à petit, je découvris Sorel que j'habitais depuis huit ans sans la connaître. Jusquelà, je m'étais bornée à parcourir ses rues, machinalement, soit en regardant les vitrines ou la toilette des promeneuses, un geste bien humain et bien féminin, ou tout simplement en regardant prosaïquement à mes pieds. Je découvris Sorel, ville royale, ville maritime, ville historique et ville d'horizon. (3)

D'ailleurs la vulnérabilité des femmes en matière de vêtement et de mode ne lui échappera point, car elle voyait la femme comme un être facilement influençable par la mode: "Mais de quoi peut-on tant faire en fait d'objets de

---

(1) ibidem

(2) Le Nouveau Journal, 24 février 1962, p. 23. Voir aussi la même allusion dans "Avec un grain de sel", Paysana, mars 1944, p. 6

(3) Paysana, novembre 1943, p. 7

cuir, se demanderont les sceptiques?

De quoi induire en tentation la moins coquette des femmes." (1) Cette importance accordée par les femmes à leur vêtir prenait même des proportions encore plus considérables, si l'on s'en fie à cet autre passage disant que "...quand une femme n'a plus d'espoir il lui reste tout de même deux ressources: celle d'ouvrir un beau livre et d'essayer des chapeaux." (2) Cela va bien de pair avec la recherche de la beauté qui est le lot de toutes les femmes, tout comme il était l'affaire de la jeune héroïne de "Tu seras journaliste": "Belle? Les joues de Caroline s'empourprèrent et ses yeux s'allumèrent comme des étoiles au firmament." (3) Rien d'étonnant de voir Germaine Guèvremont faire allusion à la délicate question de l'âge de la femme:

Mais s'il est vrai que, lorsqu'une femme se décide à avoir quarante ans, il y a belle lurette qu'elle a doublé le cap de la quarantaine et que, aussi longtemps qu'elle n'a pas cinquante ans, elle a toujours quarante ans, le problème reste donc insoluble et l'âge des femmes...insolvable. (4)

Puis elle va même jusqu'à dire crûment la raison de ce mystère:

- D'abord, je les prendrai pas mes quatre ans.

Admirable mot de petite fille qui, par anticipation de la femme abordant la quarantaine, refuse déjà son âge, à quatre ans. (5)

Ainsi le commentaire guèvremontien est-il des plus sec quand il porte sur

- 
- (1) idem, mars 1945, p. 9  
 (2) idem, avril 1944, p. 18  
 (3) idem, août 1939, p. 11  
 (4) L'Oeil, 15 juillet 1944, p. 32  
 (5) Paysana, septembre 1943, p. 9

certains visages de la féminité. Il est d'un réalisme impitoyable quand, par exemple, il s'arrête sur l'anecdote de la "grosse dame" qui retarde toute la file d'attente au guichet; "Les voyages peuvent former la jeunesse mais ils déforment la patience..." (1) Germaine Guèvremont, n'étant pas plus féministe qu'il le faut, regarde la femme telle qu'elle est, objectivement et d'un oeil critique. Cela lui permet de dénoncer certains gestes féminins qui n'ont rien pour lui plaire, comme le souligne fort bien le Docteur Adrien Plouffe quand il lui dit:

Avec une habileté que bien des écrivains vous envieraient, vous avez présenté vos personnages sans les au-réoler de prestige. Ils sont tout simplement des êtres humains. Vous n'hésitez pas à nous les montrer tels qu'ils sont, quand ils sont vulgaires. (2)

Il en va ainsi d'une certaine hypocrisie qui caractérise parfois les femmes, en particulier en présence de l'homme qui les bouscule:

— Soyez sincères. Dans votre indignation, n'entre-t-il pas une bonne part de dépit à voir le défaut de la cuirasse de votre intimité mis à jour par un intrus, voire un modeste chapelier. Faux ou vrai?

— Faux. Il n'y aura toujours qu'une femme pour comprendre une autre femme.

— Des histoires de ma grand'mère.

Sur ce, notre ami le penseur, avec la diligence et le courage d'un homme seul à affronter les arguments de quatre femmes à la langue bien pendue, allait nous tirer sa meilleure révérence. Mal lui en prit, comme dirait un manuel de savoir-écrire, car pour le plaisir de le confondre dans l'erreur, nous le fîmes rester parmi nous, bien convaincues que, par une logique toute féminine, dès qu'il aurait passé la porte, nous lui donnerions

---

(1) L'Oeil, 15 janvier 1942, p. 23

(2) Présentations, no. 16, p. 89

raison et qu'ainsi la conversation baisserait de deux tons. (1)

Puis un autre trait féminin qui semble déplaire à Madame Guèvremont, c'est le manque de discrétion de certaines femmes; aussi explique-t-elle "La raison d'un pseudo" au moment où elle inaugure son "Courrier Extraordinaire" dans la revue L'Oeil:

Un postillon fut chargé, un jour, par un haut fonctionnaire de transmettre, le lendemain seulement, un message extrêmement important à un ministre. Or il arriva qu'au bout de deux heures, tout le canton était en possession du secret. Le postillon vertement tancé par ses supérieurs ne parvint pas à comprendre comment la nouvelle s'était ainsi ébruitée. "C'est une chose que je ne peux pas m'expliquer: je l'ai pourtant dit rien qu'à ma femme-".

Et voilà pourquoi je signe La Femme du Postillon. (2)

Enfin le réalisme guèvremontien en matière de féminité n'aurait été complet si l'auteure avait passé sous silence l'esprit de compétition qui anime les rapports des femmes entre elles. D'entrée de jeu, dans "Tu seras journaliste", nous pouvons lire clairement: "En passant devant la glace, elle se regarda comme une femme regarde une autre femme: sans indulgence." (3) Germaine Guèvremont n'y échappait d'ailleurs pas elle-même, comme on peut le constater dans ses réflexions du début des années 60: "D'un coup d'oeil impitoyable, je détaille sa façon de se vêtir, ses bijoux, du toc, sa jaquette de rat chétif et incolore, un petit-genre-marie-vison, son chapeau, je vous en fais grâce." (4) Ainsi est-ce la concurrence qui caractérise le plus

---

(1) Paysana, avril 1944, p. 7

(2) L'Oeil, 15 décembre 1940, p. 27

(3) Paysana, avril 1939, p. 12

(4) Le Nouveau Journal, 18 novembre 1961, p. 21

fortement les relations entre femmes. C'était bien le cas du petit univers de l'Anse-à-Pécot, un monde où les voisines prennent une place très importante pour l'esprit féminin, comme c'est le cas de Mariange Bonneville qui vient de brûler ses confitures et à qui une voisine vient offrir son aide pour les em-poter:

Mariange soupçonna qu'elle voulait se moquer d'elle, ayant flairé une senteur de brûlé. Elle la remercia sèche-ment.

— C'est ça, dit-elle indignée, faites des confitures parfaites pendant cent ans, personne en parlera. Mais ayez le malheur de les manquer une fois dans votre vie, une seule fois, et tout le monde le saura.

Et elle lui ferma la porte au nez. (1)

La mesquinerie, l'orgueil, la susceptibilité sont donc des "qualités" inhérentes à la gent féminine de l'Anse-à-Pécot. La méfiance et le sexisme des femmes pécotines seront donc de bon aloi, surtout lorsque Caroline s'immiscera dans ce petit univers, elle, cette femme étrangère, survenante, célibataire qui se mêle, en sus, de gagner sa vie par l'écriture. Par exemple, lors de l'incendie de l'église:

Caroline allait d'un à l'autre en quête des renseignements nécessaires. Les femmes la regardaient d'un mauvais oeil prendre des notes et parler aux hommes qui ne l'accueillaient guère mieux. De quoi se mêlait-elle cette étrangère qui venait Dieu sait d'où, dont on savait rien et qui accomplissait une besogne d'homme? (2)

L'observation est donc une activité de premier plan chez les femmes, du moins

---

(1) Paysana, septembre 1939, p. 9

(2) idem, février 1940, p. 7

entre elles:

...des femmes à l'allure dégagée et mises avec goût. Caroline qui les observait nota que si elles faisaient le moindre signe ou donnaient l'ombre d'un ordre, c'était avec une telle sobriété de gestes et d'un timbre si doux qu'elle se promit bien, en son for intérieur, de s'exercer, le soir même, à les imiter dans l'intimité de sa chambre. (1)

Finalement, dans tout cela, la morale trouve une belle occasion de s'exercer à qui mieux mieux:

Caroline ne put s'empêcher de ciller en examinant à la dérobée la nouvelle venue. C'est peu d'affirmer qu'elle était éblouissante...Mais la manière dont cette femme se vêtait était du mauvais aux yeux de Caroline...Ce que, de son corps, elle s'exerçait, sous les plis de l'étoffe, à soustraire au regard, on aurait dit que l'autre s'appliquait à le préciser. Plus, à l'accentuer. (2)

Les femmes s'examinent, s'analysent, s'épient sans être vues, voire même se jugent-elles tout en se jalousant.

En dernière analyse, c'est peut-être un peu le rôle d'une survenante comme Germaine Guèvremont de nous faire voir l'endroit et l'envers d'une problématique aussi complexe que celle de la situation des femmes. Les propos guèvremontiens que nous nous sommes efforcé de faire connaître au cours de ce chapitre tendent à montrer que la survenance est, encore une fois, l'attitude de l'auteure en rapport avec le développement culturel de la société qu'elle a observée. Nous avons pu voir que Madame Guèvremont reconnaissait certains

---

(1) idem, juin 1939, p. 13

(2) idem, juin 1940, p. 20

mérites aux femmes traditionnelles tout comme à certaines autres plus avant-gardistes, mais qu'elle déplorait aussi quelques lacunes chez les femmes de la culture première tout en refusant par ailleurs certaines orientations de quelques féministes outrancières, c'est-à-dire en quelque sorte de ces femmes incarnant pour nous ici la culture seconde.

La survenance de Germaine Guèvremont à travers le monde des femmes l'amena donc à de nombreuses critiques à propos de la féminité, mais elle n'en demeura pas moins toujours lucide et honnête. Ainsi elle n'alla jamais jusqu'à faire abstraction d'une dimension extrêmement vitale pour la femme aussi bien que pour l'homme, soit celle de la sensibilité amoureuse. C'est pourquoi nous avons cru juste et opportun de consacrer le prochain chapitre à la présence de l'érotisme dans l'oeuvre journalistique guèvremontienne.

## Chapitre IV

### L'EROTISME

Comme nous l'avons vu auparavant, l'érotisme est étonnamment présent dans la dynamique des romans guèvremontiens. D'ailleurs Germaine Guèvremont elle-même le reconnaissait volontiers puisqu'elle écrivait plus tard: "Phonsine sent en elle une transformation indéfinissable, sous l'influence du Survenant. Plus encore, Angéline portera la marque de son passage." (1) Cet érotisme par lequel s'exprime la rencontre des deux cultures sera également affirmé dans l'oeuvre journalistique de Madame Guèvremont; dès le début de "Tu seras journaliste", elle nous met sur la piste en nous présentant une Caroline qui s'est même inventé un amoureux, un fiancé qui était incidemment reporter (2)... comme Bill Nyson! Il ne sera donc pas étonnant de voir l'auteure affirmer l'érotisme en maints endroits au cours de ses écrits journalistiques.

#### Chez les traditionnels

Cependant cette affirmation de l'érotisme par une survenante comme

---

(1) La Revue Moderne, mai 1957, p. 14

(2) voir Paysana, mai 1939, p. 28

Germaine Guèvremont tiendra d'abord compte d'un certain contexte traditionnel où des questions comme celles de l'amour et de la sensualité donnent lieu à quelques attitudes et à quelques perceptions plutôt traditionnelles elles aussi. Par exemple nous verrons rêver les jeunes Soreloises en attente:

A travers les rues de Sorel...les jeunes femmes d'alors désœuvrées et dépourvues de distractions, allaient se promener, sans but. Sans but? Leurs pas les guidaient invariablement vers le bord de l'eau pour y prendre l'erre de vent et mirer leur ennui. Parfois un transatlantique arrivant des vieux pays ou s'en retournant passait...Passait tout droit, sans qu'aucun fit (sic) escale dans le port. Des vagues agitaient l'eau sur la grève. Rien de plus. C'était l'Orient-Express des belles de l'époque. Ah! si un jour le paquebot faisait naufrage ou simplement s'échouait! Quelle aventure! Elles en rêvaient. (1)

La passivité et l'attente, ou encore l'intériorisation du rêve, seront aussi le lot de certains mâles traditionnels, comme pour le noble prétendant de Mélusine dans "Un sauvage ne rit pas", celui qui remplace ou qui réincarne Philippe Dulac: "Pendant vingt ans, lui, William Kenneth Boswell, des Boswell de Boswelltown, s'était acharné au travail dans l'espoir qu'elle consentirait, un jour, à devenir sa femme. Vingt ans de vigilance, de fidélité, de discipline." (2) Ainsi la plupart des traditionnels y sont dépeints comme hésitants, réservés et prudents en matière de sensualité, un peu comme ce même Boswell dont le "...regard s'attardait à la courbe de la nuque satinée où tant de fois il avait eu la tentation de poser ses lèvres." (3) C'est donc dire que l'oeil et l'imagination remplacent souvent la main et l'action, ce qui en fin de compte risque de développer dans l'esprit mâle traditionnel

---

(1) Le Nouveau Journal, 13 janvier 1962, p. 23  
 (2) La Revue Moderne, mars 1943, p. 11  
 (3) idem, p. 10

une saisie un peu malsaine de la sensualité, comme c'est par exemple le cas de monsieur Octave Descoteaux, le chef de bureau à l'Hôtel des Postes dans "Lettre morte", lui qui prenait "...plaisir soit à s'attarder aux éventaires, soit à suivre les volutes de fumée d'un délicieux havane, et par-ci par-là, il faut bien l'avouer, à inventorier d'un regard à la fois interrogateur et hypocrite la tournure de quelque belle jeunesse." (1) Jusque-là rien n'est encore trop grave; mais une telle tendance peut prendre des proportions encore plus inquiétantes chez les traditionnels, en particulier chez les femmes qui, la première occasion venue, verront le scandale partout:

Au lendemain d'une promenade poussée aux limites de l'Anse, une dame était accourue au journal, sous un prétexte quelconque et, à propos de rien, avait glissé à Philippe:

— J'ai vu votre demoiselle, hier, sur la route du cimetière. C'est pas prudent de s'aventurer seule de même dans des chemins boisés. Vous devriez lui en parler. Mais, après tout, elle allait peut-être au-devant de quelqu'un... (2)

Les personnages incarnant la culture première sont souvent des esprits tordus facilement portés à l'insinuation, qui voient des relations coupables partout dès que des gens non mariés ont à se côtoyer. Ainsi la dame en question ajouta: "— Ma chère enfant, vous qui êtes si bonne, dites donc un petit mot enjôleur au directeur pour qu'il parle de moi dans son journal. Vous devez être capable de tout obtenir de lui, vous." (3)

---

(1) Paysana, mai 1943, p. 8

(2) idem, juillet 1940, p. 24

(3) ibidem

### Affirmations

Nous voyons donc assez bien dans quel contexte et sur quel fond une survenante comme Germaine Guèvremont viendra affirmer la présence d'un certain érotisme. Dans "Tu seras journaliste", les descriptions sensuelles ne manquent pas et cela, dès le début quand Caroline voyage dans le train à côté d'une inconnue:

Rien dans la physionomie de celle-ci n'aurait retenu l'attention, si ce n'était la bouche, ou plutôt l'absence de la bouche, une bouche si petite qu'elle affectait à peine l'allure d'un signe de ponctuation: simple trait d'union entre le nez et le menton. Et à la voir en exagérer encore la petitesse en se plissant les lèvres continuellement, on aurait juré que posséder une bouche était la pire des afflictions (sic). Ou peut-être croyait-elle gagner ainsi en distinction? (1)

Caroline, comme nous l'avons déjà vu et comme nous aurons l'occasion de le montrer encore, est une jeune femme particulièrement sensible aux émotions amoureuses; point de surprise par conséquent de la voir s'imaginer facilement que les autres pourraient être aussi romantiques qu'elle, par exemple quand

...il semblait à la jeune fille qu'elle entendait Philippe penser: "Moi, bourgeois de bonne souche, aux vêtements de coupe élégante et aux mains blanches n'ai rien de commun avec toi, paysanne avare de mots, gourde dans tes mouvements et qui ne saura jamais porter la toilette". (2)

Mais puisque l'érotisme de Caroline a été évoqué suffisamment au moment où

---

(1) idem, juin 1939, p. 13

(2) idem, mars 1940, p. 19

nous trahissions des femmes, l'économie nous invite donc à souligner d'autres manifestations de l'érotisme sous la plume guèvremontienne.

L'une d'elles est celle du chambreur, lui qui incarne à la fois survenance, exotisme et érotisme, comme le réalise avec un certain dépit le vieux Lacouture:

Tout un chambreur! Un de ces beaux gars, vous savez ce que je veux dire notaire? Toujours rasé ben ras. Le sourire aux lèvres. Des belles dents blanches. Les cheveux lissés à l'eau de Floride. Un de ces gars qui ont pas besoin de prononcer une parole pour se faire aimer des créatures. (1)

Une autre affirmation, mais encore plus percutante, est celle où l'auteure va même jusqu'à attirer l'attention sur l'anatomie d'une jeune femme, donc d'une autre femme, quand elle glisse: "...Marie-Didace arc-boutée, sa jeune poitrine dressée sous la blouse de cotonnade..." (2) Marie-Didace, cette petite survenante que nous retrouvons dans "Le plomb dans l'aile", vient peut-être de nous faire réaliser tout le mystère qui entoure la force de l'amour. Or cet aspect profond de l'érotisme était très bien soulevé par Germaine Guèvremont quand elle émettait la réflexion suivante: "Mystérieuse est la loi qui régit les êtres et qui veut que deux personnes s'attirent ou se repoussent sans raison." (3) Comment ne pas songer alors au mot de Lautréamont qui dit:

---

(1) Amérique française, septembre-octobre 1951, p. 15

(2) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 5, 1959, p. 71

(3) Paysana, octobre 1940, p. 23-24

Qui comprendra pourquoi deux amants qui s'idolâtraient la veille, pour un mot mal interprété, s'écartent, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident, avec les aiguillons de la haine, de la vengeance, de l'amour et du remords, et ne se revoient plus, chacun drapé dans sa fierté solitaire. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux. (1)

Mais si nous revenons à celle qui ne fut jamais en mal d'aurore dans les îles de Sorel, nous poursuivons sur la même envolée car elle ajoutait un peu plus loin: "Une fois de plus le chant éternel s'élevait. Deux êtres jeunes et forts l'écoutaient pieusement comme un beau cantique, par un soir de prière, prolonger son écho en eux et atteindre à des profondeurs infinies." (2) De telles descriptions de l'érotisme ne viennent donc que confirmer la justesse du sens mythique qui lui a été attribué dans le cadre de cette analyse. Tout comme le Survenant, Eros sera cette force qui apporte la vie à la jeune femme, comme dans le cas de Mélusine qui raconte:

— De toute la nuit je ne le quittai pas. Il dormit, la tête sur mes genoux tressaillant de tendresse, et mes doigts perdus en caresses sur ses cheveux d'ombre et sur la balafre à son cou que je reconnaîtrais entre mille. "Appelle-moi le Noir ou appelle-moi Blackie", disait-il en rêvant. Dans l'éclatement de ma joie, toute faible que j'étais, je trouvais des chansons pour endormir l'homme fort. (3)

Elle n'hésite d'ailleurs nullement à poursuivre: "Je sentais le sang de mon coeur se retirer à chaque coup d'aviron qui emportait l'Indien loin de moi, jusqu'à ce que je le perdis de vue...à jamais." (4) Ensuite Mélusine (Caroline)

- 
- (1) Les Chants de Maldoror, Livre de Poche # 117, L.G.F., Paris, 1963, p. 62  
 (2) Paysana, octobre 1940, p. 24  
 (3) La Revue Moderne, mars 1943, p. 11  
 (4) ibidem

avoue à Boswell (Philippe Dulac) qu'elle a aimé cet Indien, ce qui rappelle encore une fois le charme et la force des survenants:

— C'est pour lui, un oiseau de passage, que vous... n'avez jamais voulu de moi?

— Pour lui, oui. Pour lui. Pour le goût de savane que son baiser avait incrusté sur ma bouche, pour l'empreinte de sa fierté que mon coeur garderait farouchement pour un Sauvage qui ne savait pas rire et qui ne revint pas. (1)

Puis elle se livre encore davantage, comme pour tourner le fer dans la plaie de Boswell:

— J'aimais tout de lui: j'aimais son langage rude de coureur de bois, j'aimais sa voix aux intonations rauques, et ses cheveux au vent et sa belle tête nerveuse, et le grand corps bronzé qui oscillait comme un arbre dans la tempête. J'aimais jusqu'à son cynisme quand il me narquait: "Je dois être le treizième à qui vous dites: tu es le premier? Vous ne répondez pas? Pas même le treizième, le vingt-deuxième alors?" A quoi bon répondre à ces choses? Il ne m'aurait pas crue. Il était le premier dans ma vie. Il fut le seul. Sans même s'en douter il m'avait révélée à moi-même. Désormais j'irais, solitaire, puisqu'il n'était plus là. J'étais marquée du signe de l'amour. (2)

Enfin une autre expression de l'érotisme est celle que l'on peut retrouver dans la nouvelle sentimentale "Lettre morte", là où la fantaisie de l'auteure se donne libre cours après que Madame Guèvremont ait reconnu les marques de l'expérience de la rupture: "Une rupture est un fait banal et quotidien, songerez-vous. Mais quand il s'agit de l'enchantement, de l'émerveillement de

---

(1) ibidem

(2) ibidem

toute votre jeunesse, l'homme qui l'abat froidement, sans regret, dites-moi, madame, n'est-ce pas un crime qu'il commet?" (1) Mais c'est aussi la tendresse plus directement physique que la rupture vient enlever à la jeune amoureuse; ainsi nous pouvons également lire: "C'est en vain que je cherchais trace du fléchissement de l'épaule qui me faisait attendrir autrefois et où ma tête creusait volontiers son nid à l'heure de la lecture à deux." (2) Les souvenirs de l'amour restent en effet profondément ancrés dans l'esprit et même dans le corps de celle qui a vécu jusqu'à la déclaration amoureuse: "...toujours en quête de quelques coins ombreux où lire un seul livre à deux, chaque page marquée du signet d'un baiser ou de mille tendresses. Et tout le temps ma main qui reposait, confiante, dans la main de François parce qu'un soir il m'avait dit: 'Je t'aime'." (3) Mais tout cela se comprend surtout en son sens romantique:

Toute la journée un merle a clamé sa joie sous ma fenêtre et une coulée de soleil a enluminé le précieux billet qui, en sa chère écriture, me convie à la foi: "Etre ensemble, se parler." ...Quel est donc ce jeune émoi qui bat de l'aile en mon coeur étonné? Serait-ce que demain je répondrai: "...même se taire, mais être ensemble, toujours"? (4)

### Limites

Que le romantisme un peu plus traditionnel revienne à la surface n'a rien pour nous surprendre vraiment, surtout dans un tel contexte où les bonnes moeurs canadiennes-françaises se portaient encore avantageusement bien. Il

---

(1) Paysana, mai 1943, p. 8

(2) idem, p. 9

(3) ibidem

(4) ibidem

faudra donc s'attendre à ce que l'érotisme, dans son expression guèvremontienne, conserve une certaine retenue et une certaine pudeur. Ce sera bien le cas lorsque Madame Guèvremont racontera aux femmes des congressistes, à Sorel, son anecdote du Sauvage de passage à Sorel: ce récit sera alors amputé presque totalement de la dimension érotique qu'elle s'était permis de développer dans "Un sauvage ne rit pas" quelques mois auparavant. On la retrouve d'ailleurs accompagnée de son mari pour assister à l'arrivée et au départ du fameux canotier. (1)

D'autre part lorsqu'elle parlait de Moïse Beauchemin, elle signalait que vers 1856 le vécu amoureux et érotique était un peu moins élaboré ou étalé:

C'est l'époque bienheureuse des chevaux piaffant aux portes, des fanfares assourdissantes, des belles dames gantées portant parasol et robes à tournures, l'époque de la conversation, des lettres d'amour, de la valse à deux temps, des visites et de la galanterie.

(...)

On y voit de nobles écuyères chevaucher dans le petit bois de la Comtesse; on y voit aussi de galants miliciens les désarçonner d'un compliment en frisant leur moustache... (2)

En définitive, ce qui permet à Germaine Guèvremont de parler d'érotisme c'est sans doute la manière dont elle le fait, c'est-à-dire en élevant l'amour et la sensualité presque au niveau de l'art, un peu comme lorsqu'elle commente une pièce artisanale de Georgette DuPerré:

---

(1) voir "La découverte de Sorel en 1926" dans idem, novembre 1943, p. 7

(2) idem, avril 1943, p. 8

Dans un médaillon qui rappelle un camée, une femme blonde montre ses seins. Faut-il baisser la vue? me demanderont les couventines et les ultra-pudiques. Non, ouvrez les yeux tout grands pour les emplir de toute cette richesse. C'est de l'art pur, gravure sans relief, sur peau de chèvre dont le grain plus fin, se rapproche davantage de l'épiderme féminin. (1)

Une autre façon que Madame Guèvremont a utilisée pour faire passer l'érotisme est en l'occurrence le thème des mains, particulièrement dans "Tu seras journaliste" où les allusions y sont fréquentes. Dès son arrivée chez le juge Dulac, Caroline se plaît à observer un portrait au fusain où elle remarque la main d'un homme énergique; c'est à ce moment que l'auteure nous tend elle-même la main pour nous faire vivre le premier contact de Caroline avec son futur patron: "Une autre main. Une main décharnée. Une main de travailleur où les veines font saillie et qui révèle une vie sur le déclin. Une main s'était posée sur l'épaule de Caroline qui sursauta." (2) Puis, juste un peu plus loin, ce sont celles de Philippe Dulac que Caroline remarque: "Il donnait en tout l'impression d'être satisfait de sa personne. De ses mains surtout, fines et fortes. Le moindre geste démasquait l'intention de les mettre en valeur." (3) Elle ne sera pas tout à fait insensible à celles d'un vieux travaillant du port, qui évoqueront cependant d'autres sentiments:

De sa main calleuse, l'homme tordit une larme sur sa joue brune. Pendant qu'il parlait, Caroline regardait les mains couleur de terre, les mains fortes, aux doigts courts, qui connaissaient tous les jeux des cordages, poème vivant à la gloire du travail des humbles. (4)

---

(1) idem, juillet-août 1945, p. 9

(2) idem, juillet 1939, p. 7

(3) idem, août 1939, p. 10

(4) idem, juillet 1940, p. 24

Cependant, autant les mains peuvent-elles attirer les bons sentiments de Caroline, autant celles de Philippe Dulac pourront-elles lui servir, à elle, de cible pour déverser son agressivité envers lui, même si ce n'est qu'en imagination qu'elle voyait "...la salive glisser sur les mains de Philippe, ses mains douces, ses belles mains adorées..." (1)

En plus de ce sensualisme et de ce symbolisme des mains, nous voyons également leur érotisme plus direct quand elles deviennent en quelque sorte le terrain d'une rencontre à caractère davantage sexué entre l'employée et son patron:

Silencieusement, ils fixaient leurs mains allongées côte à côte sur le pupitre, force et faiblesse étalées là: celles de Philippe, fines et émouvantes dans leur pâleur encore accentuée par le contraste d'habits sombres; celles de Caroline, grasses et rougettes, dans tout l'éclatement d'une jeunesse robuste. (2)

Bref, les allusions de Germaine Guèvremont à ces différentes facettes de l'amour, de la sensualité ou de l'érotisme, nous conduisent à reconnaître sa parfaite lucidité, sa juste compréhension des rapports humains, de même qu'une certaine audace dont elle n'a pas craint de faire preuve en affirmant ainsi une dimension plus intime de la psychologie, autant de la sienne que de celle de ses personnages. Il est normal que la présence de l'érotisme dans l'oeuvre journalistique guèvremontienne soit exprimée avec une certaine réserve, compte tenu de l'époque où Madame Guèvremont a vécu. Mais cette prudence

---

(1) idem, septembre 1940, p. 21

(2) idem, mars 1940, p. 19

relative n'enlève en rien l'aspect survenant de la démarche guèvremontienne, puisque cette affirmation de l'érotisme est bien le signe d'un changement à venir, c'est-à-dire l'appel à de nouvelles formes de fréquentations, à un certain assouplissement des attitudes des hommes et des femmes au niveau de leur sexualité, et donc à une plus grande tolérance. En vérité, la rencontre des deux cultures trouve ici, encore une fois, son champ d'exercice et de développement.

## Chapitre V

### LA VIE LITTÉRAIRE

Pour une personne aussi lucide que Germaine Guèvremont, il aurait été anormal de ne pas réfléchir et de ne pas s'exprimer sur un ensemble de sujets pouvant la toucher de si près. Madame Guèvremont la journaliste est une survenante qui se permet de philosopher sur elle-même aussi bien que sur son propre univers professionnel, tout d'abord en observant et en décrivant plusieurs aspects de la vie littéraire, et ensuite en y ajoutant ses commentaires, ses remarques ou ses critiques. C'est ainsi que nous la retrouverons en train d'écrire sur des sujets aussi divers que les intellectuels, le journalisme, l'écriture, les activités épistolaires, la langue, la lecture, le monde des livres et des critiques, et même sur le sens de la parole ou à propos de la radio.

Autant Germaine Guèvremont a-t-elle pu, ainsi que nous l'avons vu auparavant, se pencher et s'impliquer en des domaines relevant davantage de la paysannerie, de l'agriculturisme, de l'artisanat ou d'un certain ruralisme, autant la verrons-nous faire preuve d'un vif esprit d'observation en des matières qu'elle avait à côtoyer de plus près, bien qu'elle ne s'y soit jamais identifiée totalement. C'est pourquoi nous nous arrêtons ici sur certains propos

guèvremontiens qui nous montrent encore une fois combien l'auteure a pu être témoin de son époque et à ce point critique qu'elle se révèle désormais à nos yeux comme une visionnaire d'un temps dont elle n'aura vu poindre que les premières lueurs.

### Les intellectuels

Ce sont d'abord les intellectuels, les artistes ou encore les professionnels, qui fourniront à l'auteure certains de ses premiers sujets de réflexion, un peu comme lorsqu'elle nous présente Caroline Lalande, cette jeune campagnarde venue dans la grande ville pour découvrir un monde supposément grandiose: "Et où mieux qu'à la ville pourrait-elle pénétrer au cénacle de la culture?" (1) On voit à quel point la culture est associée au milieu urbain et jusqu'où peut aller la vision que les traditionnels auront de celle-ci; dans ce contexte on croit que c'est seulement à la ville que ça se passe et que ceux qui par exemple écrivent, sont les grands manitous de la culture, qu'ils ont un caractère divin, donc très pur, comme Caroline l'imaginait à

...Montréal, la ville mirageuse où habitaient ceux qu'elle croyait des dieux, tels que son esprit romanesque et naïf les imaginait, dieux-auteurs que l'Art conviait à certaines heures à dispenser une prose surnaturelle, sorte de manne que des sujets-lecteurs s'arrachaient avant le jour; dieux critiques qui, d'une plume impartiale, rendaient des jugements sans appel. (2)

Ainsi pour les gens de mentalité traditionnelle, comme c'est d'abord le cas de Caroline car elle était de souche paysanne, il y a en quelque sorte une déi-

---

(1) idem, avril 1939, p. 12

(2) ibidem

fication des intellectuels ou une divinisation du monde de la culture seconde, une idéalisation qui les pousse à "...aller à la ville fréquenter la bonne société, rencontrer du monde instruit, qui parle bien, revivre la vie...des dieux..." (1)

Or Caroline Lalande, avant de nous apparaître comme la survenante que nous avons décrite plus tôt, incarne temporairement cette mentalité traditionnelle qui fait montre d'un certain reptilisme devant tout ce qui est intellectuel: "Ancienne institutrice, elle s'était crue marquée du signe de la gloire, du fait que l'inspecteur l'avait complimentée à deux reprises sur la rédaction d'adresses enguirlandées de fioritures." (2) L'inspecteur d'écoles est donc lui aussi un personnage d'autorité qui a beaucoup de prestige, ainsi qu'en fait foi l'article sur madame Alexandre Orsali, l'épouse de Pacifique Nantel, ce personnage d'importance dans les cantons du Nord. (3)

On voit donc se dessiner un peu plus distinctement le genre de rapport qui reliera les traditionnels au monde plus intellectuel: un rapport d'infériorisation. Par exemple, l'ancienne femme de ménage de Madame Guèvremont, lorsqu'elle la rencontrait, l'abordait toujours par cette fameuse formule consacrée: "Vous qui êtes dans les écritures..." (4) Cependant cette infériorisation sera peut-être davantage le fruit de la démarche mentale du traditionnel plutôt que de celle de l'intellectuel; c'est un peu ce que l'auteure voulait rappeler alors qu'elle poursuivait: "Dans cet abord il entre un grand

---

(1) idem, octobre 1939, p. 6

(2) idem, avril 1939, p. 12

(3) voir idem, décembre 1942, p. 9

(4) Le Nouveau Journal, 16 décembre 1961, p. 20

respect pour le métier d'écrivain. Respect que je rends bien au sien auquel elle apportait sans doute plus de perfection que moi au mien." (1) Mais cette attitude infériorisante de la part des traditionnels n'en demeure pas moins réelle; d'autres allusions viennent le confirmer quand Germaine Guèvremont nous raconte la démarche de Marie-Didace dans "Le plomb dans l'aile", alors que celle-ci s'amène pour postuler un emploi et qu'elle songe: "Déjà là-bas des jeunes filles de son âge devaient l'envier, elle, la copiste du notaire..." (2) Ou encore lorsque l'auteure dénonce les propos de gens ignorants qui se mêlent de parler de ce qu'ils ne connaissent pas et disent ainsi des sottises (3), ou bien quand ceux-ci font preuve d'une inauthenticité presque révoltante:

Quel spectacle désolant que celui de gens de souche paysanne, qui se piquent d'être de fins lettrés, se plissant le nez de dédain devant les expressions de l'habitant et se pâmant d'admiration lorsqu'ils les retrouvent sous la plume d'écrivains célèbres comme Saint-Amant, Stendhal ou Gide. (4)

Ce manque d'authenticité s'accompagne d'ailleurs trop souvent chez le traditionnel d'une sorte de vénération, naturellement exagérée, des connaissances attribuées aux gens de lettres:

Un écrivain a-t-il le malheur de tenir une plume plus ou moins convenablement dans un journal? Aussitôt dans une réunion il se trouve quelqu'un pour lui

---

(1) ibidem

(2) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 5, 1959, p. 70

(3) voir Paysana, novembre 1943, p. 6

(4) Liaison, mai 1949, p. 276

prêter, le plus gratuitement du monde, soit des connaissances universelles, soit une vaste expérience qu'il ne possède pas. (1)

Maintenant que nous venons de voir brièvement comment les traditionnels peuvent percevoir ou s'imaginer le monde de certains intellectuels, il sera intéressant de découvrir quels seront les commentaires de Germaine Guèvremont sur cet univers littéraire et artistique. C'est d'abord à travers le personnage de Caroline que nous remarquerons les premiers commentaires guèvremontiens touchant les intellectuels, comme par exemple Philippe Dulac qui apparut à Caroline comme "...un esprit porté à la complication. Et suffisant. Combien suffisant et saturé de sa formation classique." (2) Cette formation se reflétait d'ailleurs jusque dans son langage même: "Il avait une forte prédilection pour les phrases-clichés coulées dans le moule du conformisme." (3) Cela lui venait peut-être du fait qu'il "...tirait une grande vanité de sa bibliothèque." (4) Mais c'était là une bibliothèque servant plutôt d'apparence que de référence, car Philippe Dulac n'avait rien d'un véritable lecteur: "Quand il lui offrit d'en apporter quelques-uns, Caroline fondit de joie à l'idée de frayer avec ces dieux. Cependant elle fut au comble de l'étonnement en constatant que les pages de la plupart de ces livres n'étaient même pas découpées." (5) Ainsi Caroline qui défiait à l'origine le monde littéraire, en vint à se désillusionner quant à l'intégrité de certains de ses agents, comme encore une fois à propos de Philippe Dulac: "Car si le journaliste affectait d'avoir lu toutes les oeuvres récentes, il les connaissait

---

(1) Le Nouveau Journal, 6 janvier 1962, p. 21

(2) Paysana, août 1939, p. 10

(3) ibidem

(4) ibidem

(5) ibidem

surtout par le feuillet d'appréciation qui les accompagne, se bornant à les feuilleter sans plaisir." (1) Mais Philippe n'est pas le seul pseudo-intellectuel que Caroline aura reconnu; un peu de la même manière, le monde des vedettes lui paraîtra plutôt artificiel et illusoire quand elle se présentera à la station de radio: "Dans le hall, elle reconnaissait des acteurs contraires pour la plupart à l'image qu'elle s'en était faite." (2) Que cela soit attribuable à Caroline ou à ces artistes, cela reste une question d'ordre secondaire car, au fond, ce qui est intéressant ici, c'est justement la projection de la personnalité de Madame Guèvremont elle-même, une personnalité que Louis Pelletier-Dlamini nous a d'ailleurs bien révélée.

Lui qui connut, rencontra et correspondit avec Germaine Guèvremont, était bien placé pour nous dire à propos de leur bavarde correspondance: "Nous y échangeons divers points de vue, mais que nous y parlâmes peu de littérature au sens intellectuel du mot!" (3) Ainsi elle n'était pas vraiment une intellectuelle car, comme ajoute le commentateur: "La plupart de ses intimes sont des gens simples, vivant très loin de la Littérature et des complications métaphysiques." (4) L'auteure n'aimait pas le snobisme littéraire propre à trop de gens de ce milieu; Louis Pelletier-Dlamini nous le montre très bien en relatant certaines expériences de Germaine Guèvremont:

Une personnalité aussi connue que Madame Guèvremont n'est pas sans attirer comme une lampe, ces légers papillons que sont les snobs et les mondains. Mais ceux-ci

- 
- (1) idem, juin 1940, p. 20  
 (2) idem, octobre 1940, p. 22  
 (3) Châtelaine, avril 1967, p. 33  
 (4) ibidem

risquent plus que de s'y brûler les ailes, ils risquent d'affronter sa tranquille ironie... "Un jour, me raconte-t-elle, j'écoutais les dithyrambes d'une journaliste dont la sincérité me laissait de sérieux doutes. A un moment donné, cette dame s'écrie: "Vous êtes comme Colette!" A cette assertion, je répondis: "Oui!..." Puis le temps de voir la stupéfaction se répandre sur le visage de la dame, j'ajoutai: "Oui... j'aime l'ail, moi aussi!" Une autre fois, elle donnait machinalement son adresse à quelqu'un de plus ou moins indifférent à son égard. Celui-ci s'écria: "Mais c'est une adresse distinguée!" "Ce que peut faire le snobisme tout de même, commente-t-elle, aussitôt je devins quelqu'un d'intéressant à ses yeux!" (1)

Nous sommes donc en mesure de soupçonner quelle sera l'intégrité d'une personne comme Madame Guèvremont; cette indépendance d'esprit, cette honnêteté ou cette lucidité, nous la retrouvons également dans les inquiétudes qu'elle formule à propos de l'Académie canadienne-française quand elle dit:

Quels seront ces élus parmi la phalange d'écrivains, poètes, romanciers, historiens, sociologues, éligibles ou qui croient l'être, ce qui revient au même?

Verrons-nous des écrivains, tel l'auteur de la Henriade, se moquer, d'un sourire voltairien, des vingt-quatre académiciens, mais dès qu'ils ne sont plus que vingt-trois, se radoucir afin de prendre un moelleux fauteuil parmi eux?

Y en aura-t-il d'aussi constants et d'aussi sages que Louis Racine pour présenter et retirer tour à tour leur candidature jusque sur leur lit de mort?

Entendrons-nous des chansons sur la lenteur académicienne, des rimes, des boutades à la Piron qui, quoi qu'il en ait écrit, fut un soir académicien?

Apprendrons-nous que tel auteur, à l'instar de Molière, préfère la comédie à l'Académie?

L'Académie aura-t-elle sa vie secrète, ses "prudents" et ses "agréables à la Cour"? (2)

---

(1) ibidem

(2) La Revue Populaire, février 1945, p. 5

C'est aussi cette même lucidité qui lui avait fait dire un peu auparavant:  
 "Si Musette revenait, elle trouverait que les poètes de nos jours riment richement et que les philosophes ont la sagesse de s'apprendre le bonheur avant de l'apprendre aux autres." (1) Mais en plus de dénoncer cette non-gratuité de l'écriture, elle s'indignera devant l'inauthenticité d'autres gestes humains apparemment nobles, par exemple comme lorsqu'elle soulignera que "... certaines références, offrandes postmortem de toutes les qualités qu'offrent les patrons à leurs employés congédiés, ne sont pas autre chose que des courbettes." (2) Cette fausseté de l'agir humain ira bien, pour elle, de pair avec une certaine tromperie par la connaissance dont profitent ceux et celles qui, par exemple, mènent une vie publique; voilà pourquoi elle s'éloignera d'un monde comme celui de la politique, comme elle l'explique en disant:  
 "...j'abandonne volontiers le domaine de la politique à ceux et celles qui savent en parler ou qui croient le savoir, ce qui est proche parent." (3)

Cependant Germaine Guèvremont n'est pas là seulement pour voir le côté négatif des intellectuels; elle sait bien reconnaître, le moment venu, les mérites des vrais travailleurs, comme c'est le cas de Marie-Claire Daveluy:

Si, de nos jours, quelqu'un garde encore de l'historien l'idée grotesque d'un personnage à caricature, portant bé-sicles, calotte de velours en plein été et n'entendant rien hors les bouquins poussiéreux de quelque officine, qu'il se détrompe: on a changé tout ça. Les historiens se recrutent aujourd'hui au coeur de la jeunesse — jeunesse de

---

(1) L'Oeil, 15 janvier 1941, p. 32  
 (2) idem, 15 novembre 1941, p. 25  
 (3) ibidem

l'âge et jeunesse de l'esprit — ils ont sur toutes choses des vues larges et aérées et sont gens fort aimables... (1)

Cela nous montre bien l'esprit constructif des critiques de Madame Guèvremont. A vrai dire c'est bien là une caractéristique de l'attitude de la survenance: apporter la vie davantage que la mort. Et c'est ce que la journaliste s'est efforcée de faire à propos du journalisme comme tel.

Le monde traditionnel voit ses personnages énormément influençables et s'infériorisant devant certains dieux comme les intellectuels ou les artistes. Cette divinisation peut même prendre des dimensions extrêmement profondes, comme c'est particulièrement le cas pour les femmes attendries par la voix de leur chanteur préféré: "Se peut-il qu'il y ait encore, dans nos campagnes, des femmes qui non seulement portent Rossi brodé en filoselle sur leur tablier du dimanche mais qui lui donnent vraiment asile dans leur coeur, comme un dieu?" (2)

### Le journalisme

Il ne sera donc aucunement étonnant de voir les traditionnels reconnaître au journaliste une importance qui le classe dans un monde à part. Le métier de journaliste est tellement en vue chez les traditionnels que Caroline en ressent les exigences: "...elle prenait contact avec son importance à venir et elle se préparait à ne poser que des actes exemplaires." (3) Elle se devait d'ailleurs d'agir ainsi car, pour les traditionnels de l'Anse-à-Pécot,

---

(1) Paysana, février 1942, p. 8

(2) idem, p. 21

(3) idem, juin 1939, p. 13

"...les gazetiers s'apparentaient à des dieux." (1) Pour eux, les journalistes étaient avant tout des gens qui travaillent "de la tête". (2) Même Caroline, la campagnarde, avait à l'origine ressenti une certaine impuissance car "...elle était prête à répondre toute la vérité aux questions que lui poserait le journaliste." (3) Heureusement pour elle "La fanfare de la ville donnait un concert dans le parc...elle n'eut donc pas à dominer sa gêne et à faire des frais de conversation." (4) Mais dès que Caroline obtint son emploi officiellement, elle ressentit elle-même tout le prestige rattaché à ce titre: "...une chose lui suffisait: elle était journaliste. Elle possédait déjà la fierté de son métier." (5) Rappelons-nous, à ce même propos, l'hésitation de Marie-Didace à la porte du journal: "Arrivée au bas du perron, la jeune fille pausa, inquiète; curieuse aussi de ce monde nouveau où elle allait pénétrer; un journal, une imprimerie. Plus inquiète que curieuse." (6) Ou encore, songeons à Mariange Bonneville qui défiait Caroline en disant: "C'est instruit dans toute la force du mot. Et capable sur tout. Quand on dit: tout." (7) Tout comme la mère Rivard qui "s'extasia de recevoir chez elle 'la demoiselle du journal'..." (8) Bref, le journaliste étant pour eux une sorte de demi-dieu, il peut facilement se comprendre que les traditionnels aient du journal lui-même une perception assez grandiose: "Le mal était plus

---

(1) idem, p. 20

(2) ibidem

(3) idem, juillet 1939, p. 7

(4) idem, p. 11

(5) idem, août 1939, p. 10

(6) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 5, 1959, p. 70

(7) Paysana, août 1939, p. 11

(8) idem, octobre 1939, p. 7

dans l'idée des parents que dans le coeur des petits. Il serait doux d'humilier la famille ennemie en exposant dans le journal l'acte vilain d'un de ses membres, aux yeux de toute la communauté rurale." (1)

Si pour les lecteurs le journal revêt une telle signification, il n'en sera pas moins particulier dans l'esprit de ceux qui le possèdent ou qui y travaillent. Leurs intérêts iront davantage du côté pratique, un peu comme ceux de Lauréat Bonneville, le typographe de La Voix des Erables: "De son point de vue, il fallait considérer le journal comme une entreprise commerciale et non comme une oeuvre d'art visant à un simple rapport moral. Le rapport financier primait à ses yeux." (2) Philippe Dulac, impliqué au premier chef dans la direction du journal, ne pouvait avoir une vision bien différente. Aussi disait-il à Caroline qu'un "...journal n'est pas une institution de charité, mais une entreprise commerciale." (3) Il y aura donc une certaine compétition, dans un tel milieu traditionnel, entre les différents journaux, et les potins d'une petite ville comme l'Anse-à-Pécot seront une belle illustration de cette conception intéressée du journalisme. C'est ainsi que "... Philippe tenait à soigner les innombrables vanités de ses concitoyens. L'abonné est le roi et maître du petit journal, disait-il." (4) Un tel contexte obligera alors Caroline la survenante à dénoncer certaines pratiques honteuses ayant cours dans ces petits milieux journalistiques, comme par exemple le plagiat:

- 
- (1) idem, janvier 1940, p. 5  
 (2) ibidem  
 (3) idem, juillet 1940, p. 9  
 (4) idem, p. 24

D'ailleurs il y a tellement de petits écrivains qui pignent sans scrupule le bien d'autrui et dont tout le talent consiste à citer celui des autres que si, soudainement une loibannissait les citations et les guillemets, le monde des lettres serait vite dépeuplé. Comment! je verrais un vol se commettre sous mes yeux et je ne crierais pas: Au voleur! Vous me connaissez mal. (1)

Ce à quoi Philippe Dulac répondra avec le langage du conservatisme, de l'apatie et de la lâcheté, qui caractérise bien les gens de pouvoir: "D'ailleurs il existe des associations dont le but est de protéger les auteurs et de démasquer les reproductions illicites et les plagiats. Laissons-les faire, sans nous occuper du reste." (2) Le phénomène de la clique transparaîtra encore plus directement quand Philippe menacera Caroline en ajoutant: "...je n'entrerai pas en guerre avec mes confrères pour satisfaire votre petit amour-propre. Il pourrait vous en coûter cher." (3) Mais l'intégrité de Caroline est coriace et la jeune survenante "...ne laisserait pas le pillage s'accomplir sous ses yeux sans élever la voix." (4) C'est ainsi que "...sans s'accorder une minute de répit, elle écrivit la lettre." (5) Cependant, malgré sa spontanéité et sa rapidité d'exécution, elle dut se rendre compte que les clans se protègent entre eux en retournant le blâme sur le juste; ainsi poussait-on l'injure jusqu'à faire croire publiquement que c'était elle qui était coupable de plagiat! Caroline dut reconnaître son impuissance devant de telles monstruosité: "Comme s'il était possible, seule et sans appel, de se mesurer à des forces telles que le prestige, la consécration et la richesse!" (6)

---

(1) idem, avril 1940, p. 23

(2) ibidem

(3) ibidem

(4) ibidem

(5) ibidem

(6) ibidem

Le comble de ces grossièretés affligea Caroline lorsque Philippe lui ordonna "...de remplacer un article promis à la publication par un autre destiné à faire plaisir à quelque gros bonnet de la place..." (1)

Devant tant de pratiques aussi basses, il ne faudrait pas s'étonner de voir Caroline réagir en essayant de changer les choses, du moins à un niveau où elle croyait pouvoir intervenir. Elle trouvait Philippe Dulac trop méthodique et trop "systémier", ce qui entraînait que "...si le journal était facile à rédiger, par contre, la lecture en était fort monotone." (2) Aussi elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'un "...journal, pour être sérieux, ne doit pas nécessairement être ennuyeux." (3) Caroline trouvait le journal de province non seulement terne, mais aussi y voyait-elle des tromperies qui lui répugnaient, un peu comme cet article gonflé à propos d'un mariage et d'une réception ordinaires mais présentés comme grandioses, cela faisant que "Jamais elle ne comprendrait ni n'admettrait ce genre d'information...et de déformation de l'article véritable." (4) D'ailleurs Caroline était très consciente du pseudo-intellectualisme qui caractérisait l'écriture journalistique provinciale:

Parfois, elle lisait les écrits mielleux de consoeurs en journalisme qui avaient la réputation d'être "bien douées" et qui se saluaient réciproquement ou qui en saluaient d'autres aussi bien douées d'épithètes doucereuses et qui crispent les nerfs ainsi que le velours, au toucher: la talentueuse, la charmante, la gentille, la jolie, etc. C'est donc ça, le talent, se disait Caroline, incrédule, et elles ont un don que je

---

(1) idem, juillet 1940, p. 9

(2) idem, août 1939, p. 10

(3) idem, septembre 1939, p. 8

(4) idem, juillet 1940, p. 9

ne possède pas. Mais y a-t-il une d'elles qui aurait eu le coeur de lancer l'appel à ses soeurs: "Jeunesse paysanne, écoute"? Elles préféreraient se jeter d'une à l'autre des petits cris de joie qui faisaient l'effet de chatouillements, d'agaceries. "Et pourtant elle triomphent", conclut tristement Caroline, "mais personne ne me fera croire qu'elles sont dans le vrai chemin". (1)

Tenant compte de telles aberrations, Caroline n'eut plus de raisons de douter de sa propre valeur et "Puisque les femmes journalistes signaient, pour la plupart, leur nom en toutes lettres, pourquoi continuerait-elle à se servir d'un pseudo qui ne l'identifiait guère?" (2) Cela n'est pas sans nous rappeler l'utilisation de différents pseudos par Germaine Guèvremont elle-même, elle qui, comme nous le verrons à l'instant, a connu une expérience journalistique suffisamment riche pour en tirer d'étonnantes réflexions.

Arrivée à Sorel en 1920, Madame Guèvremont dit qu'elle ne commença à découvrir cette ville que six ans plus tard, en tant que journaliste. Comme elle était alors mère de quelques jeunes enfants, il semble qu'elle n'ait pas vraiment exploré son nouveau milieu au cours des premières années. Et c'est précisément à cause et grâce au journalisme qu'elle commença à connaître son nouvel environnement, ainsi qu'elle le racontait elle-même plus tard:

La nouvelle vient rarement à vous, il vous faut le plus souvent aller au-devant d'elle, même la traquer dans tous les coins. Consciencieusement, il fallait me tenir en contact constant avec le service des signaux, des messageries, le chef de gare, le chef de police, le palais de justice, le geôlier, les chantiers, l'hôtel de ville et

---

(1) idem, septembre 1940, p. 20

(2) idem, p. 21

que sais-je? Et malgré tout, il arrivait qu'une nouvelle m'échappât. Il ne faut jamais dédaigner la moindre source d'information. (1)

Utilisant alors un de ses pseudonymes, elle avait déjà souligné le caractère ardu du journalisme en province quand elle confiait: "La Passante qui est une des rares femmes de la province de Québec ayant une longue expérience dans le journalisme d'information — non pas le journalisme de bureau de neuf heures à cinq heures, à la chaleur — mais le journalisme au frette, nuit et jour —..."

(2) Dans sa conférence sur "La découverte de Sorel en 1926", elle expliquait encore mieux les difficultés du reportage en milieu rural:

Connaissant à peu près tout le monde et étant connu de tous, le reporter rural est la cible de toutes les critiques et ne doit attendre qu'un minimum de reconnaissance. Le reporter urbain qui travaille anonymement n'a pas à s'embarasser des commentaires. Mais je ne l'ai jamais envié, parce que s'il ne connaît pas non plus les duretés du métier, il n'en connaît pas non plus les joies. De plus, le reporter attaché à un grand journal urbain a l'avantage de se spécialiser dans une chronique. Il s'initie graduellement soit à la chronique judiciaire, municipale, maritime, sportive, etc. Il se familiarise avec les termes propres à la chronique à laquelle il est affecté. Tandis que le reporter rural doit être de toutes les rubriques et posséder tous les vocabulaires. (3)

Il fallait que Germaine Guèvremont soit une femme particulièrement douée et polyvalente pour accomplir durant autant d'années pareille besogne; mais ce qu'il lui fallait vraiment, c'est elle-même qui l'exprimait quand elle expliquait:

- 
- (1) idem, novembre 1943, p. 6  
 (2) idem, décembre 1939, p. 20  
 (3) idem, novembre 1943, p. 6

Le journalisme est une école qui nous apprend qu'il faut posséder trois sens: le sens des proportions, le sens des valeurs et le sens de la nouvelle. Si vous avez le sens de l'humour par-dessus le marché, rendez-en grâce au Seigneur, mais il ne faut s'en servir qu'en certaines occasions. (1)

Elle avouait ensuite qu'elle n'avait pas, au début, le sens des proportions; cependant tout nous porte à croire qu'elle avait des dispositions innées pour le journalisme, car elle ajoutait: "Quant au sens de la nouvelle, il est inhérent à la personne: on l'a ou on ne l'a pas." (2) C'est d'ailleurs la même Germaine Guèvremont qui écrivait plus tard que "...rien de ce qui tombe dans l'oreille d'un journaliste ne se perd." (3) Ainsi avait-elle ce qu'il conviendrait d'appeler le sens journalistique et cela, jusque dans ses comportements avec les bureaucrates car elle disait: "Le manuel du bon journaliste dit: Ne perdez pas de temps avec des subalternes: allez droit au chef." (4) Or c'est sans doute en cette qualité de bonne journaliste que Madame Guèvremont pouvait se permettre de diagnostiquer les malaises affectant le journalisme de province, comme elle le faisait devant les femmes des congressistes à Sorel:

La presse rurale a des problèmes insoupçonnés du public, parce que le public s'en désintéresse presque totalement. L'on voudrait que le journal local fût l'égal des grands journaux et l'on ne coopère en rien pour son avancement. Quand j'entrai au Courrier de Sorel, j'y arrivai avec le zèle d'une néophyte prête à convertir non seulement une paroisse, mais une ville, une province, même un pays. Il me semblait que je saurais abolir toutes les mauvaises volontés, écarter tous les obstacles et désarçonner tous les ennemis de l'annonce. Hélas! trois fois

---

(1) ibidem

(2) ibidem

(3) Le Nouveau Journal, 30 décembre 1961, p. 21

(4) La Revue Populaire, février 1945, p. 5

hélas! je péchais par excès de confiance. Si jamais le mot de Louis Hémon: "Rien ne doit changer au pays de Québec" s'applique bien à une formule, c'est à celle du journalisme. (1)

Pour Germaine Guèvremont l'écriture journalistique est surtout une parole adressée aux lectrices et lecteurs, puisqu'elle l'énonçait elle-même explicitement quand elle glissait: "...car nous vous parlons plus que nous vous écrivons." (2) Elle soulignait ainsi le sens intime de son rôle de courriériste, la dimension humaine de cette conversation mensuelle, bref elle se montrait très très près de ses lectrices et lecteurs. Elle honorait donc l'aspect humain de la communication journalistique, ce qui transparaît bien quand elle mentionne à propos de l'astronaute John Glenn: "Il reproche aux journalistes d'avoir accordé trop d'importance à l'aspect humain au détriment du côté scientifique. Ce à quoi ceux-ci ripostent que la loi d'un journal est d'être intéressant en premier lieu." (3) Cet aspect humain du journalisme est peut-être ce qui a le plus touché Madame Guèvremont, et c'est sans doute ce qui l'a surtout poussée à oeuvrer en tant que journaliste et à y trouver un épanouissement aussi certain que gratuit. On le sent bien lorsqu'on lit ce qu'elle disait dans son discours à la Société Royale du Canada:

...qu'il me soit permis de rendre témoignage à la fois à une génération d'écrivains: ceux-là mêmes qui, sans autre salaire que la joie d'écrire, sans autre encouragement que la satisfaction d'être lus, consacrerent le meilleur de leur temps à entretenir dans les journaux un feu de durée. S'ils ne furent pas tous la gloire du journalisme, ils en furent l'honneur. (4)

- 
- (1) Paysana, novembre 1943, p. 7  
 (2) idem, décembre 1943, p. 8  
 (3) Le Nouveau Journal, 10 mars 1962, p. 25  
 (4) Présentations, no. 16, p. 94 et 95

Elle songeait alors à un homme comme son père, qu'elle décrivait assez explicitement:

Tour à tour littéraire, poète, mathématicien, juriconsulte, voire théologien, philosophe, comédien, musicien, parolier, il excella, de l'aveu de ses contemporains, dans autant de sphères. Pendant plus de quarante ans, sous le pseudonyme de Nature, il donna à plusieurs journaux ses écrits sur les sujets les plus divers, d'un style soigné, méticuleux, parfois inventorié à la façon de Balzac, souvent académique. Sans aucune ambition, un ami dut lui forcer la main pour réunir ses meilleures chroniques en un livre: Le vieux temps, où les folkloristes puisent au besoin, où percent un humour à la Bernard Shaw et une admiration sans borne du curé Labelle. Son humour n'était pas le fruit d'un exercice laborieux mais un don qui jaillissait de source. (1)

La raison profonde pour laquelle elle rendait là un si fier hommage à son père, c'est qu'elle le considérait aussi comme son père dans l'écriture; rappelant une phrase de Ladislas Reymont disant que "La femme n'est que l'ombre de l'homme", elle se permit de conclure son discours de la manière suivante: "Souffrez que je la reprenne à mon compte en terminant: Mon père fut l'arbre de ma vie littéraire; je n'en suis que l'ombrage." (2)

### L'écriture

Cette paternité dans l'écriture reconnue par Germaine Guèvremont prenait une dimension à ce point naturelle que l'écriture lui avait semblé quelque chose d'inéluctable, car elle mentionnait que son père "...écrivait tellement que je m'imaginai que tous les pères avaient mission terrestre d'é-

---

(1) idem, p. 96

(2) idem, p. 98

crire..." (1) Ainsi avait-elle ressenti l'écriture comme un véritable destin pour elle, comme une certaine responsabilité héréditaire ou comme un héritage puisque, dans ce qu'elle faisait, c'était le travail et l'oeuvre de son père qu'elle s'efforçait de continuer: "Qu'il me soit permis de m'arrêter à celui que, dans mon idée, je remplace aujourd'hui: mon père, Joseph-Jérôme Grignon."

(2) En cette même occasion elle en profitait pour souligner la source commune de leur motivation à écrire, quand elle faisait allusion à cette "...indignation, sans quoi un écrivain de notre lignée ne saurait dignement tenir une plume." (3) Elle avouait aussi que l'écriture pour elle avait été une démarche semée de certaines embûches et que c'était peut-être ces obstacles qui lui avaient surtout permis de poursuivre ses travaux sur le chemin de l'écriture. C'est pourquoi elle parlait de cette "Ingratitude plus grande encore envers ceux qui par tous les moyens tentèrent de me dissuader d'écrire, sans tenir compte de mon penchant à la contradiction, obtenant ainsi un effet opposé." (4)

Il ne sera donc pas étonnant de voir Germaine Guèvremont émettre ses points de vue sur une question comme celle de l'écriture, témoignant ainsi de sa propre expérience d'écrivaine et de journaliste. Ayant grandi et, surtout, ayant séjourné dans certains milieux plutôt traditionnels (comme par exemple celui d'une petite ville de province), elle avait eu l'occasion d'observer la conception ou la perception que les traditionnels pouvaient avoir d'une activité aussi particulière que celle de l'écriture. C'est ainsi que nous retrouvons Mariange Bonneville en train de parler de Caroline Lalande en disant:

---

(1) Châtelaine, avril 1967, p. 86  
 (2) Présentations, no. 16, p. 94  
 (3) idem, p. 98  
 (4) ibidem

"Elle écrit. C'est pas mauvais pour une personne qui travaille toujours de la tête de se débourrer le crâne, de temps à autre." (1) Mariange exprime ainsi une perception voulant que l'écriture ait, aux yeux des traditionnels, une certaine fonction thérapeutique et non pas seulement artistique. Pour ces derniers d'ailleurs, l'écriture n'est pas vraiment un travail; c'est une sorte de monde à part où se prélassent quelques privilégiés qui, eux, ont le talent voulu. Dans "Tu seras journaliste", une dame de la bonne société illustre bien cette simplification de l'écriture: "Car pour elle, ainsi que pour plusieurs, écrire était un don pareil à celui que possède le septième garçon ou la septième fille et qui ne demande pas plus d'effort. Sur un signe, les mots, par magie, s'alignent d'eux-mêmes sur le papier." (2) L'écriture reste donc un univers plutôt élevé qui peut être fort attirant, comme pour une Amélie Lacourse: "Ecrire, déclama soudainement la jeune fille, c'est mon rêve!" (3) L'écriture semble donc conférer un certain rang social, un statut si notable que le titre d'écrivain ou de journaliste peut devenir, pour certains, une fin en soi, car il peut être vu comme le chemin conduisant au pouvoir et au prestige.

Voilà peut-être une des raisons qui poussent Germaine Guèvremont à commenter un peu sévèrement ses pairs dans un "Courrier Extraordinaire" où elle glisse: "Le plus beau de l'affaire est qu'elle reviendra demain parce qu'une bonne femme de journée, c'est rare, tandis qu'un mauvais écrivain on en trouve facilement, n'est-ce pas?" (4) Ou encore est-ce parce que l'écriture, quand

---

(1) Paysana, mars 1940, p. 19

(2) idem, mai 1940, p. 25

(3) idem, juin 1940, p. 20

(4) L'Oeil, 15 septembre 1941, p. 24

elle devient trop commandée, perd de sa qualité parce que l'auteur y perd sa verve, un peu comme Caroline qui vivait ses désillusions de journaliste: "Depuis quelque temps, il lui répugnait d'écrire... Aujourd'hui, enchaînée à un pupitre, elle sentait un démon lui courber la nuque et la condamner, de son haleine de feu, à écrire, toujours écrire." (1) Ainsi écrire n'est pas toujours facile, surtout lorsqu'il s'agit de s'exprimer sur soi-même. De même retrouvons-nous Germaine Guèvremont hésitante quand vient le temps d'écrire "Le Premier miel":

Sur le point de livrer le secret de ma pauvre petite enfance sauvage, inquiète, mais en somme heureuse, quand la vague entraîne les auteurs à fustiger leur esprit en quête de malheurs exemplaires, le doute m'assaille, me lance jusqu'à l'abîme de ma conscience. (2)

Nous reconnaissons bien ici l'humilité et le caractère modeste de Madame Guèvremont, elle qui pourtant, au dire d'un célèbre critique du New York Times, était "...l'une des dix femmes-auteurs qui écrivent le mieux de par le monde." (3) Cependant, cela ne l'empêchait nullement de reconnaître la supériorité de certains de ses confrères, comme en l'occurrence celle de Victor Barbeau: "Qu'il impressionna la jeune fille, timide et sauvage, qui signait, sous un pseudonyme ridicule, des billets pour une feuille d'étudiants n'a rien d'étonnant. Il m'impressionne encore." (4) C'est un peu, entre autres, ce contact avec cet homme de lettres qui sensibilisa Germaine Guèvremont à la cause de la littérature canadienne-française, qui la fit croire en la nécessité

---

(1) Paysana, juillet 1940, p. 9

(2) Le Devoir, 31 octobre 1967, supplément littéraire p. XXI

(3) cité par Louis Pelletier-Dlamini dans Châtelaine, avril 1967, p. 88

(4) Présence de Victor Barbeau, p. 23

de décoloniser les Canadiens français. A travers son éloge de Victor Barbeau, on peut déceler ses propres positions sur le sujet:

Loyal et probe, il prêtait volontiers ses propres qualités à ceux qu'il en croyait dignes. Fier, il abdiquait sa fierté pour servir la cause des écrivains. Sauf le jour que quelque grand de la littérature française se révéla de près petit et marchandeur, levant le nez sur l'humble cachet que nous pouvions lui offrir, plus soucieux du tirage de ses livres au Canada que de la littérature canadienne. (1)

Or, entre ce "Jamais je n'oublierai..." et le "Je me souviens" que nous connaissons bien, il n'y avait pour Germaine Guèvremont pas de rupture, car elle faisait précisément appel à la mémoire collective quand elle déplorait la situation des écrivains canadiens-français, dans son entrevue avec Louis Pelletier-Dlamini:

Pourtant Madame Guèvremont a connu, connaît de grandes amitiés: Maurice Coindreau, Victor Barbeau, pour n'en nommer que deux, n'ont cessé de l'encourager, de la soutenir. Mais réussit-elle à se soustraire à ce qu'elle appelle "son plus terrible handicap": la solitude de l'écrivain au Canada français?

Oh! je sais bien que plusieurs s'en accommodent! Moi, pas! J'ai besoin d'un support moral lorsque j'écris. Je fais lire et relire par tous ceux qui m'entourent. Mais cela, quelquefois, ne me suffit pas encore, car je me sens bien démunie devant l'autocritique, si nécessaire. En général, les écrivains canadiens exploitent un tout petit lot; pour que leur oeuvre soit valable il faut donc qu'ils s'astreignent à creuser, à creuser sans répit.

Nous sommes des gens du Nord, malgré notre appartenance latine, des gens cernés par le climat, les dures nécessités matérielles. Nous sommes des peintres de l'intérieur, des

---

(1) idem, p. 25

âmes et des esprits autrement dit. Personnellement, mon meilleur atout, c'est une vigilance toujours à l'affût de ce qui a vie: la curiosité de saisir le motif d'un geste mal dérobé, le sens d'un regard insolite, le pourquoi d'une épaule qui s'affaisse. (1)

En conséquence il est tout à fait normal de retrouver l'auteure au secrétariat de la Société des Ecrivains canadiens, laquelle avait "...pour objet la défense de l'esprit, la vulgarisation de la pensée et la présentation d'un front intellectuel..." (2)

Cette implication dans la vie littéraire de son époque trouve vraisemblablement sa source dans le profond respect que portait Germaine Guèvremont à l'égard de l'écrit. C'est dans "La semaine de la lettre" qu'elle faisait allusion à cette dimension si particulière et privilégiée de l'écriture quand elle remarquait: "Souviens-toi, dit le sage, que ce qui n'a pas été écrit ne peut pas être lu." (3) Car pour elle, l'écriture est intrinsèquement et essentiellement destinée à la lecture et la lecture doit être en retour une nourriture de l'écriture. Qui plus est, la lecture devient même une condition de vie de l'écriture, dans la mesure où l'auteur a besoin de ses lecteurs:

...si vous êtes émue à la lecture d'un beau livre, écrivez sans fausse honte à l'auteur. N'attendez pas qu'il soit trop tard. Qui sait si votre aide ne sera pas l'étincelle qui ranimera le feu près de s'éteindre, la lueur dans la nuit qui indiquera la bonne route? (4)

- 
- (1) Châtelaine, avril 1967, p. 33  
 (2) Culture, septembre 1940, p. 362  
 (3) Paysana, novembre 1939, p. 22  
 (4) L'Oeil, 15 juin 1941, p. 30

De tels propos vont bien de soi quand on entend Germaine Guèvremont nous rap-  
peler: "...chose étrange, ce sont les lecteurs eux-mêmes, malgré les cri-  
tiques, qui m'ont indiqué la route." (1) On comprend un peu pourquoi elle  
parlait de "...ce terrible métier qu'est la Littérature." (2) Mais ce geste  
littéraire, comment l'a-t-elle vécu et comment s'est-elle vue elle-même le  
vivre? Bref, comment écrivait-elle?

C'est Louis Pelletier-Dlamini qui nous introduit peut-être le mieux  
dans cet intérieur littéraire propre à l'auteure:

Le style guèvremontien affiche une grande rigueur,  
mais sans apprêts; les sentiments des personnages y sont  
humains, sans complications; les pensées, bien qu'appro-  
fondies, ne s'y rapprochent en aucune façon des étonnan-  
tes équations intellectuelles d'auteurs modernes. Plus  
intensifs, c'est vrai, mais si peu intenses en vérité. (3)

Germaine Guèvremont travaillait dans l'écriture un peu à la façon de bien  
des artistes, c'est-à-dire au milieu d'un certain désordre, mais un désordre  
positif et créateur justifié par le fait que, pour elle, "Une table d'écri-  
vain, c'est une sorte d'établi où les outils doivent attendre en permanen-  
ce..." (4) Elle aimait bien travailler sur le terrain, dans la réalité,  
comme elle l'explique au sujet de son roman Le Survenant:

Avant de commencer à écrire le roman proprement  
dit, j'avais établi très exactement le cheptel,

- 
- (1) Châtelaine, avril 1967, p. 84  
(2) ibidem  
(3) ibidem  
(4) idem, p. 86

les bâtiments, le mobilier, le paysage et les habitudes quotidiennes de la famille Beauchemin. Pour y réussir mieux encore, je cueillais à brassées les fleurs champêtres du Chenal-du-Moine, surtout celles de l'île communale et j'en apportais des spécimens au Jardin Botanique afin qu'on m'en dise le nom. Et j'appris ainsi un bien joli mot: salicaire! (1)

Mais là n'est pas tout du travail littéraire; il faut à l'écrivain une autre faculté, celle de la communion avec ses personnages: "Une fois acquis l'état de grâce du romancier, ce qui demande un certain processus d'exploration intérieure, un auteur possède moins ses personnages que ceux-ci ne le possèdent. Peu importe alors le point stratégique du champ de bataille... (2) Il convient donc que l'auteur soit omniprésent à ses personnages et à la dynamique de son oeuvre, comme l'auteure de la nouvelle intitulée "Un malheur" en témoignait:

Mais, chose étrange, et c'est là que git le destin des personnages d'un écrivain, j'ai rouvert l'enveloppe cachetée pour ajouter à la fin de cette nouvelle: Quelqu'un s'occupait de fermer les contrevents hormis ceux de la cuisine. Mais le malheur était quand même entré dans la maison. Ainsi l'histoire des Beauchemin, une race qui s'éteint, était née... (3)

Cette omniprésence de l'écriture dans la vie de l'écrivaine ne fait aucun doute puisqu'elle nous dit à quel point sa plume était constamment aux aguets:

Ainsi lorsque le personnage du Survenant, et d'abord celui du père Didace, m'eurent habitée, j'écrivais leur

---

(1) idem, p. 84

(2) ibidem

(3) idem, p. 88

histoire n'importe où. Des bouts de papier, l'endos des feuilles de calendrier, dans la cuisine, sur la planche à repasser...car j'écris comme le peintre travaille, par petites touches. Il m'est arrivé quelquefois de quitter la table familiale soudainement parce qu'une idée venait de se faire jour et demandait à éclore sans tarder. (1)

Une seule véritable recette pouvait lui permettre de vivre ainsi avec ses personnages: l'amour. Germaine Guèvremont en était bien convaincue car elle précisait que "Pour bien décrire une situation, bien animer des personnages, il faut d'abord les aimer. La tendresse est une vertu essentielle au climat." (2) Il n'y aura donc pas de méthode magique dans l'écriture; il n'y aura que certaines balises desquelles il faudra tenir compte, comme ce respect du lecteur si précieux à l'auteure du Survenant:

Un bon roman doit avoir un commencement, un développement et une fin. Je ne vous apprends rien, ni à vous ni à personne, mais c'est là une règle plus difficile à mettre en pratique qu'on ne le croit. Pour écrire un livre, il n'y a pas de recettes fixes. Comme pour la vraie cuisine, tout y est question du dosage et de la finesse du goût. On peut se permettre toutes les fantaisies, sauf celle de dérouter le lecteur éventuel. Si on l'oblige à revenir sur ses pas pour qu'il nous comprenne, il y a de bonnes chances qu'il ne nous le pardonne jamais. Et puis, disons la vérité, il n'y a pas de petits sujets de roman: il n'y a que des conteurs malhabiles. Il faut d'abord apprendre à voir êtres et choses, les faire passer à travers soi, les édulcorer à même son coeur... (3)

Ce respect du lecteur obligeait Madame Guèvremont à écrire de façon simple et

---

(1) idem, p. 84

(2) ibidem

(3) idem, p. 86

claire, comme si elle voulait honorer Louis Fréchette, celui "...que l'on considérait, dans son temps, surtout comme le poète national" (1) et celui qui "...se vantait de n'avoir jamais rien écrit que sa fillette de quatorze ans ne puisse lire." (2) Une telle simplicité dans l'écriture guèvremontienne, au lieu de représenter un handicap, allait apporter à l'auteure une grande satisfaction, autant personnelle que collective: "Mais ce qui m'émeut le plus aujourd'hui, c'est que surtout les jeunes m'écrivent, des jeunes qui paraissent avoir besoin de se retremper aux sources vives de la Nature. Peut-être que l'ère du Machinisme ne leur suffit point?" (3) Voilà peut-être qui explique que cette écrivaine ait senti le besoin d'écrire jusqu'en son âge le plus avancé, car l'écriture n'était pas seulement un travail pour Madame Guèvremont, c'était un épanouissement, une réalisation d'elle-même. Elle soulevait bien cette dimension viscérale de l'écriture lorsqu'elle confiait à Louis Pelletier-Dlamini: "Je croyais que j'aurais une vieille tranquille en égrenant mon chapelet...mais allez-y voir: la démangeaison d'écrire m'a reprise!" (4) Or si l'écriture la démangeait à ce point, c'est sans contredit parce que l'écriture revêtait pour elle une signification particulière, soit celle d'un geste rafraîchissant, ainsi qu'elle le révélait sans fausse pudeur en disant: "On crée toujours pour se libérer de quelque chose, ne serait-ce que de l'impécuniosité." (5)

- 
- (1) Paysana, décembre 1939, p. 6  
 (2) ibidem  
 (3) Châtelaine, avril 1967, p. 84  
 (4) idem, p. 86  
 (5) idem, p. 88

## Les lettres

Germaine Guèvremont serait donc vraisemblablement venue à l'écriture, entre autres raisons, pour "subvenir aux besoins de la maisonnée." (1) Mais c'est aussi en vertu de certaines prédispositions dont son milieu familial l'avait sensiblement pourvue, particulièrement en matière épistolaire. Elle aura été une femme de lettres dans le sens premier du mot puisque, comme l'ont montré ses biographes Rita Leclerc et Renée Cimon, Madame Guèvremont était une épistolière en correspondance avec de nombreux personnages du monde littéraire aussi bien que d'autres sphères d'activité. Cette propension à l'échange des lettres n'était pas étrangère à certains et même à plusieurs de ses ancêtres, si l'on en croit celle qui fut reçue à la Société Royale du Canada en 1962:

Comment mon grand-père, le joyeux aubergiste jérômien, qui se préoccupait plus de jouer du violon, de lire dans les astres et de raconter des histoires de chasse-galerie aux voyageurs que de tenir son auberge, réussit-il à donner à la société trois médecins, un avocat, un traducteur, deux conteurs incomparables, outre quatre filles suffisamment instruites pour échanger une correspondance digne de figurer dans la chronique d'une époque qu'on qualifie de belle... à distance. (2)

Il en allait de même, ainsi que nous l'avons déjà vu, de son père, mais aussi de certains de ses oncles:

...dans la maison familiale: ma mère arrive de Montréal et nous rapporte une grande nouvelle: Elle a connu Madeleine

---

(1) ibidem

(2) Présentations, no. 16, p. 95

Huguenin. Et nous qui, dans notre famille, avons le respect de l'écriture, nous sommes là, avides de tout savoir sur cette femme, écrivain fêtée, décorée, choyée des dieux. Comment est-elle? Qu'a-t-elle dit? Mon père est parmi nous, qui écoute; car il lui écrivait. Mes oncles, les deux docteurs Grignon aussi, et combien d'hommes sérieux qui recherchaient ses lettres. (1)

Dans une telle foulée nous ne saurions nous surprendre de voir Madame Guèvremont être aussi sensible à l'écriture épistolaire, un peu comme l'étaient monsieur et madame André Aubin, ces artisans du cuir dont elle se faisait un plaisir de mentionner que les lettres d'appréciation qu'ils recevaient les touchaient "plus que tout". (2) Ce genre de lettres, Germaine Guèvremont en recevait elle-même de toutes les provenances, et elle n'en cachait pas sa profonde satisfaction: "De partout! On m'a écrit de France, des Etats-Unis, de Suède... des inconnus qui, tout à coup, en me lisant, m'ont aimée et ont senti le besoin de l'écrire." (3)

Pour cette survenante, les lettres qu'elle pouvait échanger avec les gens les plus simples étaient aussi précieuses que celles relatives à des personnalités plus en vue. Aussi se faisait-elle un pressant devoir de déplorer la perte de ce sens épistolaire chez ses semblables et cela, dans une brève formule aussi originale que claire et pertinente: "...au clair de la lune? Mon ami Pierrot n'a rien à craindre pour sa plume, personne n'a plus le temps de la lui emprunter." (4) Tout comme lorsque Janrhève (un des pseudonymes de l'auteure) et Françoise Gaudet-Smet transformaient leur chronique

---

(1) Paysana, décembre 1943, p. 8

(2) idem, décembre 1941, p. 4

(3) Châtelaine, avril 1967, p. 84

(4) Le Nouveau Journal, 2 décembre 1961, p. 22

"La lettre de la semaine" en celle de "La semaine de la lettre" pour "...corriger cette habitude que nous avons de ne plus nous écrire assez souvent..."

(1) Ainsi, déjà en 1940, les activités épistolaires commençaient à disparaître avant la lettre! Ce qui, d'ailleurs, n'échappait pas à un esprit aussi correspondant que celui de Germaine Guèvremont.

### La langue

D'autre part, si l'auteure a autant soigné la dimension épistolaire de ses activités d'écriture, c'est virtuellement à cause ou, du moins, parallèlement à ses conceptions en matière de langage. Pour elle la langue simple est toujours restée la meilleure pour atteindre le coeur des gens dans ce qu'ils ont de plus humain. Et cela c'est au contact des gens du peuple que Madame Guèvremont l'a compris, un peu comme l'avait réalisé Caroline quand elle s'était adressée à Mariange Bonneville pour dire: "C'est inné chez elle..." (2), et quand la brave femme lui avait répliqué, un peu vexée: "Non, mademoiselle. C'est de naissance." (3) Cependant, elle ne versa point dans un style faisant appel à la vulgarité. Elle avait suffisamment de jugement pour retenir seulement les mots simples qui conservaient néanmoins une certaine couleur littéraire, comme en témoignait d'ailleurs si éloquemment le Docteur Adrien Plouffe:

Vous avez été tentée, Madame, je le sais, par le charme de la parlure régionale. Vous avez rêvé d'une

---

(1) Paysana, novembre 1939, p. 22

(2) idem, août 1939, p. 11

(3) ibidem

langue canadienne, mais grâce à votre bon goût et à votre sens de la mesure, vous avez su faire un choix éclectique des mots du terroir, ceux qui ne sauraient que plaire aux Français qui connaissent leur vieux français: poudrerie, jouqué, mottions de beurre, far aux fines herbes, etc... (1)

Bien qu'elle ne se soit jamais considérée ni voulue linguiste, Germaine Guèvremont ne détestait pas s'arrêter à l'occasion sur certaines subtilités langagières susceptibles d'embellir ses écrits; elle le reconnaissait sans la moindre hésitation en déclarant: "La linguistique ne fait pas mon tourment. Elle ne me passionne pas non plus au point de me faire entrer, une fois la semaine, dans des fureurs; mais m'attacher parfois à un problème me réjouit, d'une petite joie tranquille, sans éclat." (2) D'ailleurs pour elle le langage n'était pas une force à laquelle elle aurait accepté de se soumettre en vertu de quelque sacro-sainte autorité de l'intellectualisme moderne. En d'autres mots, elle considérait le langage comme un outil et non comme un code qui vienne sanctionner ses activités littéraires. Aussi reconnaissait-elle la compétence du peuple en matière de langue, en l'occurrence lorsqu'elle évoquait "la dame de journée moyen-âge": "Elle parle comme elle parle. Larousse n'a rien à voir là-dedans et inventer des mots, ce n'est pas un mystère?" (3) Il ne faudra donc pas s'étonner de la voir honorer la langue paysanne et critiquer l'utilisation des discours trop savants, comme lorsqu'elle constatait ironiquement:

---

(1) Présentations, no. 16, p. 89

(2) L'Oeil, 15 janvier 1941, p. 32

(3) idem, 15 septembre 1941, p. 24

En lisant le journal je vois que M.X. a subi une fracture du péroné droit avec fracture de la pophyse styloïde et une ouverture de l'articulation tinoépéronaire ainsi qu'une luxation de l'astragale.

En termes ordinaires, il a dû se faire mal. (1)

On comprend aisément qu'elle ait terminé sa réponse à la Société Royale du Canada en disant: "Un discours à la Société Royale du Canada, sans un mot de latin, sans de savantes citations, pourrait sembler une irrévérence. Une citation entre mille me suffira..." (2) Et pour comble, la citation qu'elle avait choisie était, comme nous l'avons mentionné auparavant, celle de Ladislas Reymont, auteur du livre Les Paysans! Ce qui ne laisse aucune équivoque quant aux options de Madame Guèvremont.

Cet amour de la langue paysanne impliquait pour elle un travail d'épuration constant à chaque ligne d'écriture. Ce fut le cas dans son grand roman:

A l'époque où j'écrivais Le Survenant le mot hiératique me fascinait par sa noblesse. J'en aurais volontiers usé. La tentation fut si forte que je réussis à l'insérer dans un chapitre. Ce ne fut qu'à la dernière correction des épreuves que je consentis à le remplacer par un mot plus simple, car, bien entendu, il dérogeait dans l'ensemble! (3)

Ainsi, malgré la tentation forte, il fallait pour elle purifier son langage et cela, afin de réaliser ses objectifs les plus chers et les plus simples,

---

(1) idem, 15 octobre 1941, p. 21

(2) Présentations, no. 16, p. 98

(3) Châtelaine, avril 1967, p. 84

mais en même temps peut-être les plus valables. Elle le reconnaissait on ne peut plus clairement quand elle expliquait à Louis Pelletier-Dlamini: "Je vise surtout à faire humain et vivant, mais les Grecs, à la création des premiers Arts, n'ambitionnaient pas davantage: c'est vous dire mon outre-cuidance!" (1) Or si la langue paysanne est, à ses yeux, l'instrument privilégié pour rejoindre l'humain, c'est manifestement parce que cette langue est elle-même foncièrement humaine et vivante. Germaine Guèvremont chérit cette langue paysanne parce qu'elle colle à une réalité bien précise, ou autrement dit parce que c'est une langue authentique: "Parce qu'elle est liée à son passé la langue de l'habitant reste conforme à son mode de vie." (2) Elle disait aussi, comme pour insister cette fois sur l'enracinement de cette langue: "Le langage du peuple est souvent bien plus près de la vérité que notre langage châtié et artificiel." (3) En plus de ce caractère authentique, la langue paysanne revêt pour Germaine Guèvremont une dimension d'immédiateté: "Comme le bon vin qui garde son bouquet, la syntaxe paysanne colle au palais; comme la terre forte qui fait gerber les blondes avoines, elle adhère à la semelle." (4) Si cette langue est à ce point collée au vécu du paysan, elle en portera naturellement les marques, qu'elles soient plus ou moins positives. Mais alors que d'autres pouvaient y voir des inconvénients, Germaine Guèvremont y trouvait des qualités plus qu'enviables, comme par exemple celle de son calme:

Que reproche-t-on à la langue paysanne du Canada?

- 
- (1) idem, p. 88  
 (2) Liaison, mai 1949, p. 274  
 (3) L'Oeil, 15 novembre 1941, p. 25  
 (4) Liaison, mai 1949, p. 277

On lui reproche d'être lente, lourde et vulgaire.

La lenteur de l'habitant a toujours été en butte aux sarcasmes du citadin. De fait l'habitant n'est pas vite, tel qu'il le dit lui-même et tel que le disaient Bossuet et Lafontaine. Il n'est vite ni dans ses gestes ni dans sa façon de s'exprimer. (...)

L'habitant possède le plus précieux de tous les biens: le temps. Sa vie est accordée au rythme de la terre. (...) Et comme il a aussi le gaspillage en horreur pourquoi se plierait-il à nos détours de soi-disant civilisés? Le citadin qui lui demanderait: "Savez-vous quelle heure il est?" risquerait fort d'entendre l'habitant lui répondre par un "Ouais" et de le voir continuer son chemin, une moquerie au coin de l'oeil. (1)

Ainsi la langue paysanne n'a rien à envier aux autres formes de langage, tout simplement parce que "Comme les autres langues le parler paysan a ses particularités." (2) C'est donc une langue comme tant d'autres, et qui demeure tout aussi valable. Or cette valeur de la langue paysanne canadienne-française provient évidemment de l'autorité de ceux qui la parlent et qui la font vivre:

On parle beaucoup dans les salons de la transformation du langage, de l'évolution de la syntaxe sous prétexte que la langue française est une langue vivante et l'on cite comme une découverte la souveraineté du peuple en matière de langage, une vérité qui remonte tout de même à Platon. (3)

Nous voyons assez bien ici que Madame Guèvremont n'était pas absolument contre une certaine évolution vers la culture seconde, mais à la condi-

---

(1) idem, p. 275

(2) idem, p. 276

(3) idem, p. 275

tion de ne pas détériorer les bons acquis de la culture première; pour elle, il faudrait conserver les charmes de la langue paysanne avant d'y apporter quelque changement majeur et cela, tout simplement parce que cette langue est suffisamment solide pour assurer permanence et sécurité:

Une langue vivante, la langue française? Soit. Mais le parler populaire c'est de la vitalité errante empruntant au sport, à l'actualité des mots nés de père inconnu et destinés à mourir prématurément. Comment une langue à la merci de chacun ne serait-elle pas vouée à se démoder et à devenir artificielle? Qui se souvient des mots en vogue il y a dix ans? On aura depuis longtemps mis à l'index les voyages sur le pouce et cessé d'accorder ses faveurs, de bâcler une affaire, voire de prendre femme par un O.K., qu'on utilisera encore les mots en usage il y a cent ans à la campagne. La langue paysanne, c'est de la santé primitive, rougeaude. Elle rend un son de durée, elle a un sens d'éternité. Et on peut y appliquer le plus beau des canadianismes: fiable. La langue paysanne est fiable. (1)

De plus la langue paysanne est une langue agréable à l'oreille, comme l'a bien réalisé la survenante et journaliste qui témoignait: "A qui veut se donner la peine d'aller l'écouter sur place, non pas avec le souci didactique et un crayon à la main, mais en artiste et d'une oreille alerte, est réservée la meilleure des récompenses." (2) Dans un tel contexte, ne sera-t-il pas inévitable que la lecture, activité si chère à Madame Guèvremont, revête parfois une signification plutôt sensorielle qu'intellectuelle? En effet la préfacière du recueil des jeunes Brochu, Contant et Dubé, n'avait aucun embarras à reconnaître: "Je ne suis pas poète et je lis 'par oreille', plus

---

(1) idem, p. 275 et 276

(2) idem, p. 276

attentive au rythme qu'à la puissance du vers." (1)

### La lecture

La lecture est donc une autre facette de la vie littéraire à laquelle Germaine Guèvremont s'est arrêtée autant pour la pratiquer que pour la commenter. Par exemple elle parlait à Louis Pelletier-Dlamini de ses lectures de chevet:

Colette, mon jeune ami, c'est pour moi un bréviaire! Chaque soir, je lis une page ou deux de son oeuvre, puisée au hasard, avant de m'endormir. Quel génie! C'est à vous décourager de ne jamais plus écrire! La source de son émerveillement ne tarit qu'à la fin de sa course terrestre. Le miracle de pouvoir enchanter tout ce qui l'émeut, depuis le plus humble insecte jusqu'à l'air qu'elle respire, lui sera sûrement compté dans l'Au-delà. Que j'aime, oui, que j'aime son dernier mot: Regarde! (2)

Cependant, pour les traditionnels, la lecture n'était pas nécessairement une activité bien vue; comme pour Octave Descoteaux, chef de bureau à l'Hôtel des Postes dans "Lettre morte", lui qui grondait un jeune employé engagé dans une lecture captivante: "Ah! ah! c'est ainsi que vous travaillez en mon absence. Je vous prends encore à lire un roman, je suppose?" (3) Ou encore à la façon dont Caroline dut l'expérimenter à ses dépens à l'Anse-à-Pécot: "Elle pouvait maintenant distinguer entre 'ce qui se fait' et 'ce qui ne se fait pas' à l'Anse. Ainsi une dame de la bonne société l'avait charitablement avertie qu'à aller lire, par un beau dimanche avant-midi, sur un banc du parc, elle risquait de se faire mal juger." (4)

(1) Etranges domaines, éditions de la Cascade, Montréal, 1957, p. 5 et 6

(2) Châtelaine, avril 1967, p. 84

(3) Paysana, mai 1943, p. 8

(4) idem, mai 1940, p. 25

Ainsi la lecture en public est à ce point étrange que les traditionnels vont même jusqu'à en faire une activité proscrite. A ce propos, on pourra se rappeler les mots de Jean-Paul de Lagrave, dans son article "'A-lecture' et 'a-graphie' au Québec", quand il disait que "Les amants de l'écriture étaient des gens à part" (1) et qu'il "...était étrange de voir lire quelqu'un sauf le curé à la messe" (2), dans ce Québec qui est "...le pays de la parole où l'écriture est en exil." (3) Germaine Guèvremont, de son côté, est même allée jusqu'à intituler un de ses billets: "Ce vice puni...la lecture." (4) Puis elle déplorait le faible degré de cette activité chez nous, entre autres dans son article sur Marie Mauron (5), pour ensuite mentionner que si plusieurs de nos ancêtres étaient analphabètes, la tâche d'apprendre à lire n'en était pas une insurmontable, pas même pour un Moïse Beauchemin à qui "l'instruction" faisait défaut car "A cinquante-huit ans, il résolut d'apprendre à lire et y réussit en peu de temps." (6)

Les intérêts de Germaine Guèvremont pour l'histoire ne sauraient laisser le moindre doute, surtout lorsque nous relisons, à simple titre d'exemple, son billet "Croyez-le ou non!" (7) signé sous le pseudonyme La Passante, ou encore si nous revenons sur les recherches qu'elle avait effectuées à propos des étrennes et dont elle livrait l'essentiel des résultats dans un entre-filet où, de plus, elle incitait clairement les jeunes à pratiquer la lecture:

---

(1) Antennes, # 19, 3e trimestre 1980, p. 8

(2) ibidem

(3) idem, p. 5

(4) Le Nouveau Journal, 9 décembre 1961, p. 23

(5) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 11, p. 144

(6) Paysana, avril 1943, p. 9

(7) idem, décembre 1939, p. 20

"Mais la jeunesse a des exigences, elle veut des précisions.

Qu'elle consulte, à mon exemple, non pas les pages jaunes de l'annuaire, mais l'encyclopédie!" (1) Ainsi la lecture reste pour elle non seulement une source de renseignements très fertile, voire même intarissable, mais aussi une activité à laquelle elle prend un plaisir très serein. Rien d'étonnant, par conséquent, à la retrouver en train de déplorer l'existence des techniques de lecture rapide et de regretter les charmes de la lecture sinueuse:

Pas plus que l'on me fera croire que la compréhension et la vitesse vont de pair, sous prétexte que l'esprit est plus vif que l'oeil. Pour moi le vieux principe paysan garde sa validité: un feu lent est plus de durée qu'un feu de brouilles et d'éclats, brûlant un moment, l'instant d'après éteint. Mort.

Quoi, la lecture ne serait plus ce beau voyage où chacun est libre de faire escale à volonté, de cueillir au passage une fleur rare ou d'admirer un nouveau paysage, mais de la mécanique? Pauvre Goethe qui avouait avoir mis quatre-vingts ans à apprendre à lire, sans la certitude d'y être parvenu! Il n'est plus à la page. (2)

Elle refusait donc la lecture à l'américaine, la super-lecture devenue à ses yeux un peu ridicule parce qu'elle s'éloigne de la véritable richesse de cette activité. Car la vraie lecture est pour elle celle qui lui permet de refaire contact, une fois de plus, avec la Nature, comme elle l'évoquait déjà auparavant en disant: "La fleur à cueillir, le petit sentier à prendre, le ruisseau qui jase, seule la lecture vous en révélera le secret..." (3)

Germaine Guèvremont souffrait même un peu de ne pouvoir toujours lire

---

(1) Le Nouveau Journal, 6 janvier 1962, p. 21

(2) idem, 9 décembre 1961, p. 23

(3) Paysana, décembre 1943, p. 8

autant et quand elle l'aurait voulu, car elle s'indignait du fait que les moments de lecture soient à la merci de maintes sollicitations venant du milieu:

Qui dira le nombre d'ouvrages qu'on ne lira pas parce qu'ils ne sont pas sous la main au moment où on les parcourrait avec joie. D'autres nous sont arrachés des mains par le hasard-téléphone, le hasard-visite, le hasard-patron, le hasard-lettre et le hasard-hasard. (1)

Voilà pourquoi il lui arrivait de décider "...de prendre soin du hasard et de lire le livre, le jour même..." (2)

### Les livres

Or si elle aimait la lecture, Germaine Guèvremont affectionnait tout autant les livres eux-mêmes comme nous pouvons nous en rendre compte de manière édifiante dans son reportage "Un ami des livres" (3), à l'occasion de sa visite chez le bibliophile montréalais Denis de la Ronde. Cet article se présentant surtout comme une longue énumération des trésors et des raretés se trouvant dans la fameuse bibliothèque de ce collectionneur, nous laisserons le lecteur intéressé aller lui-même s'instruire sur l'érudition de Madame Guèvremont. Il reste néanmoins que ce reportage témoigne du très haut intérêt de l'auteure en matière de livres rares; mais ce qui ressort surtout de cette rencontre demeure la conclusion où elle fait état de ses préoccupations relativement à "La Destinée des Livres":

---

(1) ibidem

(2) ibidem

(3) La Revue Populaire, mai 1940, p. 9, 62 et 67

Presque au seuil de la porte, je trouve encore une question à poser:

— Vous arrêtez-vous parfois à penser à la destinée des livres? Où vos livres iront-ils après vous? Que deviendront-ils?

— Souvent. J'aimerais mieux mendier plutôt que de céder mes livres à prix d'argent à quelqu'un qui ne les aimerait pas. Une chose certaine est que je travaille pour le Canada. En autant que je puisse l'affirmer, jamais ces livres ne retourneront en Europe.

— Si tous nos bibliophiles avaient, comme vous, ce souci de conserver à la collectivité des trésors amoureusement amassés, nous aurions plus de bibliothèques, et de plus riches. Le collectionneur qui vend ses livres sans y être forcé par la nécessité ne mérite pas le beau nom de bibliophile! (1)

Dans une telle optique, il ser: tout à fait naturel pour elle d'encourager la lecture à tous les niveaux, en commençant par les tout-petits à qui La Passante souhaite de beaux présents en ces mots: "Parmi les cadeaux dont les petites Dionne ont été comblées, on cite entr'autres (sic) un jeu de bingo, mais nous n'y voyons pas de livres de contes." (2) Puis dans un billet carrément intitulé "Donnons des livres en étrennes", elle vante le livre comme le plus fidèle compagnon:

Un livre, bien d'autres l'ont dit avant moi et mieux que moi, c'est un ami qui ne trahit pas. On lui fait signe, il accourt; on l'éloigne, il ne s'en froisse pas; il nous permet de voyager et de pénétrer dans des mondes qui autrement nous seraient à jamais inaccessibles. (3)

D'ailleurs certains livres sont parfois tellement solides qu'ils sont dignes

---

(1) idem, p. 67

(2) Paysana, février 1942, p. 21

(3) L'Oeil, 15 décembre 1940, p. 27

des meilleurs qualificatifs; pour Germaine Guèvremont c'est le cas du livre de Vieux Doc, En guettant les Ours, qu'elle compare à un "monument": (1)

Elle qui s'est dévouée au secrétariat de la Société des Ecrivains canadiens, témoignant ainsi de son respect du livre et de son amour des écrivains, est bien la même qui écrit, en parlant de "Monique en vacances": "Huit jours sans livres, c'est long..." (2) C'est elle aussi qui écrira plus tard à propos de son dernier habitat près du parc Lafontaine: "Loin des grands magasins. Loin des théâtres. J'en conviens. Mais près d'une bibliothèque, riche de milliers de livres, de revues, de journaux, source d'évasion." (3)

Germaine Guèvremont se portait à la défense des lettres, de la littérature, de l'écriture et de l'honnêteté intellectuelle; aussi caractérisait-elle Caroline Lalande un peu de ce même respect des livres: "Un livre, pensait-elle, est une chose qu'on devrait respecter et entourer de soins." (4) Dans le même esprit, l'auteure du Survenant évoquait son attitude à l'égard de son propre livre, en confiant à Louis Pelletier-Dlamini: "Un livre, c'est comme un enfant, il faut en prendre soin lorsqu'il est né. C'est peut-être ce qui manque le plus à notre civilisation, la tendresse, véritable soutien de toute entreprise digne de ce nom?" (5) C'est ainsi qu'elle avait été amenée à une meilleure tolérance à l'égard des préfaces. Elle avait auparavant considéré cette partie des livres un peu à la légère, comme dans le cas de

- 
- (1) Paysana, décembre 1939, p. 20  
 (2) L'Oeil, 15 août 1941, p. 26  
 (3) Le Nouveau Journal, 4 novembre 1961, p. 20  
 (4) Paysana, juin 1940, p. 20  
 (5) Châtelaine, avril 1967, p. 84

celui de madame Alice Dubé: "Selon une détestable habitude qui me fait entamer mon pain par la mie, j'ouvris le livre 'au beau mitan', sans égard pour la préface, — les préfaces m'ayant toujours fait l'impression de ressembler à une excuse..." (1) Mais, plus tard, elle avait une autre attitude à ce sujet, surtout quand elle accepta de préfacier certains volumes, dont celui de Louis Pelletier-Dlamini où, incidemment, on pouvait sentir une certaine influence de ses études pianistiques de jadis:

Qu'est-ce qu'une préface, en somme? Une annonce? L'invitation à la danse? Peut-être le point d'orgue d'un prélude? Ou encore le "ra" du tambour avant-coureur de la procession, substantif préféré des faiseurs de mots croisés? (2)

Dans l'ensemble de ses réflexions à propos de la vie littéraire, Germaine Guèvremont s'est aussi tournée vers la question des prix remis à certains auteurs, un peu pour en relativiser la signification, comme lorsqu'elle questionnait:

Hemingway ne dut-il pas attendre près de vingt ans avant de recevoir le Pulitzer tandis que des auteurs simplement notoires cueillaient les couronnes à brouettée, fanées depuis à la nuit de l'oubli. Même le Nobel n'est pas exempt d'illusion d'optique.

Que signifie parfois un prix? Le prestige d'un jour? Un feu de paille de popularité? D'année en année un prix en chasse un autre. Et vite, la révérence! Entrez dans la danse! (3)

---

(1) Paysana, décembre 1943, p. 8

(2) Pomme-de-pin, éditions de l'Homme, Montréal, 1968, p. 5

(3) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 11, 1967, p. 144 et 145

Sa sensibilité à l'endroit des auteurs et des livres se retrouve fort clairement dans l'inquiétude qu'elle manifestait, bien auparavant, par un billet où elle écrivait tristement: "En villégiature, la petite bourgeoise rend jugement sur le coin de la galerie. Jugements sans appel. Et par malheur on parle de livres et d'auteurs." (1)

### Les critiques

Elle porta cette inquiétude en matière de livres jusque du côté des critiques puisque, bien sûr, la vie d'un livre doit aussi traverser l'épreuve de la critique. Parler du livre sans parler des critiques serait un peu comme parler de peinture sans aborder la dimension de l'exposition. Souvent, et trop souvent même, ce sont les critiques qui règlent la vie ou la mort d'un livre. Ainsi Germaine Guèvremont s'est-elle permis, plus par devoir que pour le plaisir, de critiquer le monde de la critique par quelques interventions dont certaines avaient passablement de mordant, comme par exemple quand elle clamait:

Mais vivrai-je assez vieille pour connaître l'écrivain qui demandera à ses enfants de ne jamais écrire parce qu'il ne croit pas en la critique? C'est la question que je me pose devant l'aveu d'un critique qui vante aujourd'hui un ouvrage sévèrement critiqué par lui autrefois, non pas sous le prétexte honorable que son jugement a mûri mais pour la raison toute bonace(sic) qu'il ne s'était pas donné la peine de lire le livre attentivement, dans le temps. Dire qu'un auteur sérieux peut être à la merci du premier journalisard venu de la plus belle espèce, tout simplement parce que son visage ne lui plaît pas! Misère de misère! (2)

---

(1) L'Oeil, 15 septembre 1941, p. 24

(2) idem, 15 octobre 1941, p. 21

Ou bien, et d'une manière encore plus virulente, lorsqu'elle démystifiait les prétendues compétences des critiques français en disant: "En France où l'on ne s'exerce pas à cette vitesse acquisitive, les livres sont si nombreux que les critiques ne peuvent pas tous les lire. De l'avis de l'un d'eux à propos de certains romans: 'On ne les feuillette pas, on les trousse.'" (1) On peut certes comprendre qu'elle ait voulu nous prévenir de faire attention aux critiques et aux commentateurs, et nous inciter plutôt à explorer les grands auteurs eux-mêmes. Elle implorait le respect de leur anonymat et de leur vie privée, notamment à l'occasion de son texte sur "Le 3<sup>e</sup> centenaire de Racine" où nous retrouvons le mot suivant:

Que Racine ait écrit pour les plaisirs du roi ou pour se délivrer d'une portée de poésie; qu'il ait été consumé par les passions qu'il déchaîne dans ses tragédies ou qu'il les ait, d'un oeil froid, observées chez les autres, cela n'importe pas. Passer au crible les témoignages suspects que trois siècles nous ont transmis serait aussi futile que de se laisser distraire d'un paysage grandiose, par le dénombrement des cailloux de la route. Racine survit: son oeuvre est impérissable. C'est ce qui compte. (2)

Germaine Guèvremont déplorait aussi le sort que les critiques avaient réservé à Hemingway en l'accusant de ne plus être à la hauteur de sa renommée. Cependant l'auteure se réjouissait de voir le romancier répondre aux critiques par son fameux livre Le vieil homme et la mer, car elle en soulignait toute la profonde signification en écrivant: "En effet, le vieux pêcheur

---

(1) Le Nouveau Journal, 9 décembre 1961, p. 23

(2) La Revue Populaire, novembre 1939, p. 7

représentait l'auteur, l'espadon, son ouvrage, et les requins, les critiques qui dévorent l'oeuvre et détruisent l'auteur. Après, il les abandonna à eux-mêmes." (1)

Or si elle était à ce point sensible au phénomène de la critique à l'égard des autres auteurs, c'est tout naturellement parce qu'elle en avait elle-même expérimenté certaines vicissitudes en tant que romancière. Elle expliquait à Louis Pelletier-Dlamini les incompréhensions auxquelles elle avait d'abord dû faire face:

Ici, on y a mis le temps avant de se rendre compte de la popularité du Survenant à l'étranger. Mon roman fut d'abord classé dans le cadre étroit du régionalisme. Les critiques locaux n'avaient pas compris qu'un paysan, même Sorelois, appartient à l'univers. Lisez les Lagerloff, les Sillanpas, les Undset, les Hamsun, les Yole, même les Giono: vous y verrez le contour de caractères humains qu'on peut trouver chez le brave paysan canadien-français de la vieille école. Un écrivain, Ladislas Reymont, a mis en scène certains caractères que le père Didace aurait aimés. Et pourtant, il est Polonais, ce Reymont, et il a obtenu le Nobel. (2)

Enfin Germaine Guèvremont ressentit un moment de désespoir après la publication du Survenant, car "les critiques étaient hargneux" (3), et cela malgré qu'elle eût pris soin de nous inciter à la prudence quand il s'agit de faire oeuvre de critique, comme lorsqu'elle reprenait les

...sages paroles de Quintilien: Il faut être extrêmement

---

(1) Le Nouveau Journal, 9 septembre 1961, p. 21  
 (2) Châtelaine, avril 1967, p. 84  
 (3) ibidem

circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits qu'en y blâmant beaucoup de choses. (1)

Ainsi Madame Guèvremont parlait de sagesse. Pour elle il ne suffisait pas d'étaler de savants discours pour tenir des propos sensés, car l'authenticité réside davantage dans la simplicité et dans l'honnêteté. C'est un peu ce qu'elle nous suggérerait à travers ce mot qu'Arcade lançait à Caroline: "J'sus pas un phraseux comme tes dieux, mais j'sus assez fin pour savoir qu'il suffit pas de dire: 'C'est la vérité!' pour que ça soit la vérité... La vérité, ma petite fille, il s'agit pas rien que de la dire...il s'agit de la vivre!" (2) En somme la vie littéraire aura donc été un champ où l'auteure a également déployé sa survenance; autant la journaliste que l'écrivaine se sera permis de philosopher sur les différents aspects de son vécu dans le monde de la littérature. De plus ses réflexions se sont même portées du côté d'un domaine comme celui de la radio; bien que nous ne puissions nous consacrer ici à une étude de ses textes radiophoniques, il importe de mentionner que Germaine Guèvremont a commenté à sa manière ce monde de la radio présent dans la vie de son époque.

### La radio

Tout comme le livre ou l'écriture, la radio restait pour les traditionnels un monde à part dont les acteurs revêtaient bel et bien une essence

---

(1) La Revue Populaire, novembre 1939, p. 7

(2) Paysana, octobre 1939, p. 6

divine. Songeons seulement à Mariange Bonneville qui était en pâmoison devant Caroline:

Mariange n'en revenait pas d'avoir sous son toit un auteur d'histoires pour la radio. Elle redoubla de soins envers Caroline et attendit impatiemment la visite de ses voisines.

(...)

Au soir, Mariange vint avec ses amies et Darcinette s'asseoir autour du lit... Toutes étaient en extase... (1)

Pourtant cette radio diffusait souvent des émissions où les traditionnels devaient se reconnaître assez facilement. Par exemple on y parlait de la paysannerie, ainsi que l'auteure le rappelle: "Qui ne se souvient des premiers temps de la radio quand, le dimanche soir, Conrad Gauthier, de sa belle voix de basse, nous récitait la définition en vers de l'habitant." (2) Dans le même sens, Germaine Guèvremont parle de "...la radio, dont les principaux soucis sont notre santé et la pureté de la langue française..." (3)

Cependant Madame Guèvremont n'avait pas que des allusions positives à faire au sujet de la radio. Entre autres elle citait un passage de Jean Narrache s'étonnant du nombre effarant de portes qui claquent dans les sketches radiophoniques; puis elle concluait ironiquement: "Il y a une explication à ça: les auteurs ont tellement de peine à se faire ouvrir les portes de la Radio, qu'un coup entrés, ils se revengent en faisant claquer les portes à leur goût." (4) D'autre part elle poursuivait ses critiques en s'en

- 
- (1) idem, septembre 1940, p. 20  
 (2) L'Oeil, 15 juillet 1941, p. 32  
 (3) idem, 15 avril 1941, p. 26  
 (4) idem, 15 mai 1941, p. 25

prenant plus tard au langage des annonceurs, elle qui aimait avoir le mot juste sans pourtant s'éprendre des formules sophistiquées:

Depuis que les annonceurs ont trouvé un nouveau mot: javelage, ils nous le servent à toutes les eaux, savonneuses, rinceuses, bleuissantes. Toute la lessive se fait sans javelage. Or javelage, c'est l'action de javeler: mettre en javelles; javelles: se dit des poignées de blé, de seigle coupé, etc., qui demeurent couchées sur le sillon jusqu'à ce qu'on les lie en gerbes.

Ouvrez le dictionnaire, messieurs les annonceurs. (1)

Ainsi Germaine Guèvremont apparaît encore une fois comme une surveillante qui vient tantôt reconnaître la valeur de la mentalité traditionnelle, tantôt la critiquer, pour ensuite tourner son regard du côté de la culture seconde tantôt en en louant les bienfaits, tantôt en en déplorant les méfaits. Ses commentaires sur l'ensemble de la vie littéraire sont une belle illustration du thème de la survenance, dans la mesure où ils témoignent de sa volonté de marier les deux niveaux de culture le plus sainement possible. Ses pas vers l'avant s'appuient toujours sur un regard minutieux vers le passé, afin d'assurer la continuité de notre évolution culturelle. Cette journaliste qui a surtout philosophé au début des années 40 nous offre donc sa lunette pour sonder la vie littéraire de cette époque. Mais, outre ces propos sur un domaine qui était pertinemment le sien, Germaine Guèvremont nous a donné plusieurs écrits où elle s'est attardée à philosopher sur des sujets ayant une portée plus largement sociale puisque, ne n'oublions pas, elle fut une femme dans la vie et une auteure avec les gens, dans la rue.

---

(1) idem, 15 décembre 1941, p. 26

## Chapitre VI

### LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Bien que toute survenance ne soit pas nécessairement facile à vivre, il se trouve que Germaine Guèvremont est une femme qui observait énormément le monde dans lequel elle vivait, que ce soit son environnement plus immédiat ou qu'il s'agisse du monde dans son sens plus large, plus planétaire. Ainsi n'a-t-elle pas pu faire autrement que de commenter et de critiquer certaines facettes de la vie quotidienne au vingtième siècle, comme pour nous montrer que même les écrivains vivent dans le monde comme les autres. Nous la retrouverons donc en train de faire connaître ses points de vue sur le progrès, sur l'urbanisation, sur la situation nationale, aussi bien que sur la jeunesse devant assurer la relève, ou à propos de la mort, et enfin en matière d'éducation c'est-à-dire au sujet de l'enfant. Nous verrons à la même occasion jusqu'à quel point elle pouvait faire preuve de clairvoyance et de lucidité, deux traits qui restent effectivement la marque des survenants.

Le vingtième siècle ayant été salué par un vent d'industrialisation particulièrement significatif dans l'histoire du Québec, il était presque inévitable qu'un esprit aussi présent et porté à philosopher que celui de

Madame Guèvremont s'arrête sur les sujets les plus variés, les plus concrets et les plus immédiats.

### Le progrès

C'est précisément dans cette optique que nous lisons à propos de Mariange Bonneville: "C'était mystère pour personne de la maisonnée que lorsqu'elle avait troqué son ancien poêle de fonte contre un poêle moderne tout nickelé, elle n'avait pas fait un bon échange." (1) Mais alors, pourquoi ces gens se laissaient-ils séduire par ces nouveaux produits modernes? Vraisemblablement parce que les traditionnels attachaient, déjà, une certaine importance au fait d'être à la page, d'avoir ce que les autres possédaient ou posséderaient. En somme les nouveaux produits modernes incarnaient la réalisation de nombreux rêves et illusions caressés par ces gens; ainsi il sera encore question "Du poêle paré de nickel étincelant — le luxe des pauvres gens — ..." (2) Puis, plus tard, Madame Guèvremont parlera de certaines autres modifications de l'espace quotidien et, encore une fois, ce ne sera pas pour en vanter les mérites:

Aujourd'hui tout est changé. Les lavandières ne vont plus essanger et battre le linge à la rivière. Pourquoi s'en donneraient-elles la peine avec une lessiveuse automatique à portée "de la main". Elle ne "cuisent" plus au four un pain savoureux à la mie aux cent yeux et à la croûte croustillante et dorée comme une andalouse. Elles achètent comme vous et moi une substance pâteuse appauvrie d'abord puis enrichie, nous dit-on, qui n'a pas goût de pain. On a vendu la huche

---

(1) Paysana, septembre 1939, p. 9

(2) idem, octobre 1939, p. 7

pour une chanson bien triste et condamné le four.

Sont-elles plus heureuses pour tout cela? (1)

Toutefois, il n'y avait pas seulement les changements purement technologiques qui attiraient les critiques de l'auteure. D'autres "inventions" revêtaient à ses yeux des visages parfois assez vilains, comme par exemple les ventes à crédit:

Comme ils n'étaient pas riches, ils achetèrent leurs meubles à tempéraments, ce qui, au bout de quelques mois, devait leur donner une idée nette de l'éternité: toujours payer, jamais finir. Et n'ayant pas les moyens de faire les choses simplement, ils optèrent pour un grand mariage. (2)

Elle reparlera encore de cette fameuse société de consommation dans le conte drolatique "Le chambreur":

Le rêve se fit plus pressant. Une ère de prospérité balayait le monde. L'argent de l'inflation débordait. Du jour au lendemain, des mercantis surgissaient, serviles et zézayants, pour encourager par mille moyens l'achat à tempéraments à La Maison Français (sic), moyennant un "faible dépôt." Et un intérêt usuraire. Pas un foyer d'ouvrier qui n'eût son chesterfield de peluche, son appareil de radio surmonté d'un kewpie à chou de rubans, son panneau de la "beauté pompéienne", sa lessiveuse électrique. Jazz, course à la dépense, marathon d'insanités, l'homme ne marchait plus; il se ruait, avide d'arracher à crédit le plus possible cette abondance factice, sans songer que l'heure de l'échéance finit toujours par sonner. (3)

---

(1) Le Nouveau Journal, 2 décembre 1961, p. 22

(2) Paysana, novembre 1939, p. 7

(3) Amérique française, septembre-octobre 1951, p. 12 et 13

Or cette échéance dont voulait parler Germaine Guèvremont, c'était vraisemblablement celle de la crise économique, crise qu'elle avait elle-même péniblement traversée et dont elle décrivait très bien les retombées autant matérielles que psychologiques:

L'heure de l'échéance était arrivée. La Maison Français (sic) avait vite dégarni les foyers et repris son chesterfield, sa lessiveuse, tous ses meubles qui étaient restés sa propriété. Un découragement collectif s'emparait de la masse. Autant on avait cru la prospérité éternelle, autant on se refusait à entrevoir le fond de l'abîme où chacun se débattait et que chacun, sans s'en rendre compte, entretenait. (1)

Ainsi cette période était celle d'un certain désespoir auquel bien peu de gens avaient la chance de pouvoir échapper. Pour la plupart, la situation était tout simplement celle décrite dans "Le plomb dans l'aile": "L'avenir! Un mur sans issue. Une surface lisse, sans le moindre relief où s'agripper pour attendre la fin de la crise. Un mirage." (2) Et, qui plus est, la crise hantait l'esprit des traditionnels car ils y ressentaient une peur et une impuissance qui les tenaient à la merci des événements, un peu comme Angéline s'efforçait d'en prévenir la jeune fille en partance du Chenal du Moine: "Pars, puisque tu le veux, Marie-Didace. Mais je serais coupable de pas t'avertir. A Sorel, il y a un monde que tu connais pas. Y a du danger. La crise. Tu pars avec du plomb dans l'aile." (3) Ces retombées psychologiques de la crise pouvaient même atteindre parfois des dimensions encore plus profondes, comme par exemple madame Lacouture le soulignait en parlant de son

---

(1) idem, p. 15

(2) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 5, 1959, p. 70

(3) idem, p. 74

mari: "Vous voyez ben qu'il trouble depuis qu'il est sur le chômage." (1)

Outre la crise économique, divers autres phénomènes de changement n'avaient pas échappé à Germaine Guèvremont, comme par exemple la venue de l'automobile et ses répercussions sur la vie et sur l'esprit des gens. Elle y faisait allusion à quelques reprises, notamment dans "Le chambreur" avec le notaire Deslongchamps:

Pendant si longtemps il avait caressé le rêve de posséder une automobile. Un rêve d'abord impossible, insensé. Comment, lui, l'apôtre de la petite propriété, l'héritier d'une sagesse paysanne qu'il dispensait sous forme d'axiome à sa clientèle: mieux vaut pignon sur rue qu'auto sur la route, comment aurait-il pu s'acheter une automobile? Puis le rêve, inoffensif, devint l'évasion où le notaire se réfugiait à l'abri des soucis quotidiens. (2)

L'automobile sera l'instrument permettant au notaire d'afficher et de consacrer d'une manière incontestable son prestige devant les traditionnels vivant dans sa petite ville: "Le notaire Deslongchamps n'ambitionnait rien de semblable: la satisfaction de se promener à petite vitesse, par les rues de Sorel, le dimanche après-midi, et parfois aussi à la brunante, les soirs de grande chaleur, lui suffirait." (3) Au coeur d'une telle mentalité de village, l'automobile lui servait à se montrer, lui, tout en montrant l'automobile même:

Le notaire eut une auto. La première fois qu'il prit place au volant et qu'il suivit lentement la rue

---

(1) Amérique française, septembre-octobre 1951, p. 16

(2) idem, p. 12

(3) ibidem

du Prince, la rue du Roi, puis qu'il s'engagea dans la rue Providentielle pour aller tourner près du cimetière aux confins de la ville, un frisson d'orgueil le parcourut de la tête aux pieds comme si la voiture venait de tracer sur la route le paraphe de son succès. Un succès total, indélébile. (1)

Or cette fameuse automobile était, aux yeux de Madame Guèvremont, un des facteurs responsables de certains autres malaises de la société canadienne-française:

L'automobile a fait mordre la poussière au fier coursier, orgueil de l'habitant, et une radio, sonore et tapageuse, a détrôné la douce pastorale même si elle ne réussit qu'à amuser les bien-pensants, paysans en tête, quand elle tente de les convaincre, par de soi-disant paysanneries où tout n'est que rigaudon, que la vie campagnarde est une fête perpétuelle et que la famille rurale n'a qu'à danser et à jouer de la guimbarde.

La réalité est plus dure. La petite agriculture qui n'a pas avancé au pas de géant des autres industries, dans la marche du progrès, souffre de retardement. (2)

Il n'est en rien étonnant de retrouver de tels propos si l'on se souvient des tendances ruralistes de l'auteure que nous évoquions précédemment. Parallèlement à son inquiétude pour le développement de l'agriculture, elle se préoccupait aussi de déplorer le massacre de la nature, sans doute en pensant d'abord au Chenal du Moine qu'elle chérissait si intensément:

L'été, s'il possède un camp quelque part, il se hâte de s'y rendre. A peine arrivé, il saute dans son hors-bord pour dévorer l'espace à grand tapage. Où sont les promeneurs en canot et le doux bruit de l'eau déchirée par l'aviron, au clair de la lune? (3)

---

(1) *idem*, p. 13

(2) *Paysana*, janvier 1942, p. 6

(3) *Le Nouveau Journal*, 2 décembre 1961, p. 22

Cette perte du sentiment de la nature trouvait d'ailleurs ses origines dans une certaine aliénation du travail qui, en l'occurrence, n'avait pas même épargné Caroline Lalande: "Quelle pitié, s'avouait-elle, de s'enfermer dans une boutique à respirer l'encre d'imprimerie, avec des textes incolores quand on ne devrait pas avoir besoin de savoir rien de plus que la beauté du jour!" (1) Pour Germaine Guèvremont, l'aliénation du travail impliquait aussi celle des loisirs et de la vie privée des gens:

Plus la semaine de travail est courte — de quarante heures on parle même de la porter à trente — moins l'homme a de loisir dans le sens de délasserement, de repos. A peine sorti de l'usine ou du bureau il se précipite dans sa voiture qu'il conduit souvent dangereusement pour être le premier rendu...au feu rouge. Le piéton, moins fortuné mais tout aussi pressé, heurte les passants, bouscule son semblable, sans égard pour personne, afin d'arriver au plus tôt à l'arrêt...pour attendre l'autobus.

A la maison la solitude lui pèse autant que le silence. Au lieu de se reposer, faute de compagnie, par un besoin de bruit si mal nommé musique, il met en marche l'appareil de radio, tourne la manette de télé, passe à la stéréo, bien heureux quand les trois ne fonctionnent pas en même temps. (2)

Elle l'avait clairement et crûment dénoncé aussi dans sa préface du travail bio-bibliographique de Juliette Beaudoin en écrivant: "Et, dans l'unique voisinage des Etats-Unis, ils [les Canadiens-Français (sic)] eurent tôt fait de prendre des Américains le goût de la vie facile, en série, sans grand effort cérébral." (3) Un peu auparavant, elle était allée encore plus loin dans ses critiques à l'égard de la détérioration de l'esprit travailleur, en particulier dans "En ce temps-là" où elle ne ménageait point sa virulence, car elle

(1) Paysana, juin 1940, p. 20

(2) Le Nouveau Journal, 2 décembre 1961, p. 22

(3) Bio-bibliographie de Vieux Doc, Ecole des Bibliothécaires, Université de Montréal, 1946, p. VIII

parlait du "...sauvage qui, sous une cuirasse de fierté, cache une paresse invétérée, ce que certains soi-disant civilisés, de nos jours, ne sauraient guère lui reprocher." (1)

Or s'il est une qualité que possédait Madame Guèvremont, c'est bien entendu l'ardeur au travail. Non seulement l'affichait-elle mais elle savait aussi se l'associer; nous en trouvons une belle preuve quand nous la voyons en train de parler à propos de "...Paysana, une revue qui vit en restant fidèle à sa mystique de la paysannerie, une revue que (sans les annonces de boissons), les plus optimistes vouaient à la faillite..." (2) Ce qui montre bien que la ténacité sait souvent faire mentir les meilleurs sondeurs d'opinion, une autre invention moderne que Germaine Guèvremont ne manquait pas de fustiger quand elle dénonçait "...les statistiques que Disraeli classait comme la quatrième sorte de mensonge..." (3)

Plusieurs autres items ont également fait l'objet de remarques intéressantes de la part de l'auteure. Entre autres, les moyens de communication sont de ce nombre. Songeons d'abord au téléphone, à propos duquel elle disait à Louis Pelletier-Dlamini: "C'est que je déteste cet instrument utile, cette parole sans visage qu'est le téléphone." (4) Ou encore quand elle déplorait le manque d'aventure et d'imprévu dans les déplacements en citant un certain Jos. Violon: "On voyage pas; on part; on arrive." (5) Elle était sensible à cette déshumanisation de la communication entre les personnes,

---

(1) Paysana, janvier 1944, p. 13

(2) idem, mars 1943, p. 7

(3) Le Nouveau Journal, 2 décembre 1961, p. 22

(4) Châtelaine, avril 1967, p. 33

(5) Paysana, décembre 1939, p. 6

trouvant que les nouveaux moyens créés pour se rapprocher ne font que changer l'aspect de la distance: les humains se rapprochent peut-être les uns des autres, mais ils s'éloignent d'eux-mêmes. C'est un peu pour cela que Germaine Guèvremont s'indignait presque à l'annonce de la construction d'un jet supersonique et super quoi encore! (1)

Cette perte du sens de l'humain, elle la décelait également à d'autres niveaux, par exemple en matière de santé:

A un hôpital près de neuf cents malades attendent leur tour d'admission. Vous tentez d'obtenir un rendez-vous avec votre médecin? Il vous faudra repasser dans deux semaines. Dans un siècle où on ne s'est jamais préoccupé davantage de la santé du monde. D'autre part les psychiatres ne savent plus où donner de la tête. Avec raison. Rien ne va plus. (2)

Ou encore à propos du sort réservé aux personnes âgées:

De retour à la maison, dans le courrier un journal financier propose aux personnes de soixante-cinq ans et plus une solution à la vieillesse. A Victoria, sur le bord de la mer, on élèvera bientôt une conciergerie réservée aux vieillards. On leur vendra jusqu'à la mort une pièce ou deux, selon leurs moyens. Outre la satisfaction de ne plus être "un encombrement", ils auront tous les agréments, toutes les facilités: piscines extérieure et intérieure, plage immense, des jeux, un atelier de bricolage, une compagnie sympathique, les soins domestiques et médicaux. Il ne leur restera plus qu'à attendre la mort. Cette existence de rêve ne coûtera que huit mille dollars pour une pièce, vingt mille pour deux, avec, bien entendu, un léger supplément de cent-vingt (sic) dollars par personne pour la nourriture. Une bagatelle. (3)

---

(1) voir Le Nouveau Journal, 17 mars 1962, p. 23

(2) idem, 2 décembre 1961, p. 22

(3) idem, 18 novembre 1961, p. 21

Elle souffrait aussi de voir une coutume comme celle des cadeaux des Fêtes prendre une signification ridiculement commerciale: "D'une humble branche de gui, d'un simple porte-bonheur, du petit-rien-tout-neu, signe de bon augure et d'heureux présage, les étrennes sont devenues d'une extravagance sans borne. Le négoce en est largement responsable." (1) Elle n'avait d'ailleurs aucune sympathie pour les tactiques de vente par sollicitation. Elle ne tolérait pas qu'on veuille lui offrir une batterie de cuisine à condition qu'elle organise une rencontre de promotion avec ses amies! (2)

### La ville

Ainsi Germaine Guèvremont, elle qui critiquait assez franchement la société de consommation qui l'entourait, n'était pas prête à tout accepter parmi les transformations de son milieu. Par exemple l'urbanisation n'était pas un événement très heureux à ses yeux. Bien qu'elle ait jusqu'à un certain point apprécié quelques avantages de la grande ville, elle en a vite ressenti les inconvénients les plus néfastes.

L'auteure avait apparemment compris que la vie sur la terre étant trop souvent morbide, monotone, parce que sans idéal et routinière, les enfants veuillent la désertir pour ne plus entendre leur mère se plaindre sans arrêt. A moins qu'ils aient eu le feu sacré... Elle avait demandé à madame Mathias Ouellette de lui expliquer "la principale cause de la désertion des campagnes":

---

(1) idem, 6 janvier 1962, p. 21

(2) voir idem, 3 mars 1962, p. 20

Je crois que la faute en est aux parents qui, n'ayant pas la fierté d'être cultivateurs, n'ont pas su donner à leurs enfants la vertu de l'attachement au sol; ou qui n'ont pas organisé la ferme de manière à fournir à leurs enfants un travail rémunérateur, l'année entière — je parle évidemment d'une terre capable de faire vivre une famille. Alors vers l'âge de 16 ou 17 ans, les jeunes cherchent à partir pour la ville qu'ils croient remplie de trésors. (1)

Toutefois Germaine Guèvremont ne déplorait pas cette situation seulement par esprit conservatiste; c'était aussi à cause des écueils qui attendent les nouveaux urbains. Entre autres, le piège de la ville était celui de l'industrialisation et de l'aliénation au travail: "La bergère légère se serait-elle fait croquer par le loup-usine qu'on ne la voit plus au flanc des coteaux garder ses blancs moutons?" (2) De plus, le personnage de Caroline est très évocateur à ce sujet, surtout si nous retenons que la jeune fille, qui avait déserté sa campagne, apparaît au début du roman-feuilleton de plus en plus dégoûtée de sa vie citadine. Sa situation en milieu urbain sera à ce point malsaine qu'elle ira jusqu'à attenter à ses jours. Il ne sera guère surprenant de retrouver Caroline en train d'écrire à propos des Troudevillois nouvellement mariés: "Ils sont partis pour la Grande Ville où ils ont dû trouver ce qu'ils ne cherchaient peut-être pas..." (3) On trouvera ensuite tout à fait normal de voir la jeune journaliste pécotine lancer un appel à la jeunesse paysanne en faveur de la terre: "Elle continuait sur ce ton en un cruel réveil, dans l'unique espoir de mettre en garde les jeunes terriennes contre l'attirance des villes, elle montrait les blessures

---

(1) Paysana, mars 1942, p. 15

(2) idem, janvier 1942, p. 6

(3) idem, novembre 1939, p. 7

à vif que son coeur avait reçues." (1) Puis, vers la fin de "Tu seras journaliste", nous observerons à travers le regard de la même Caroline à quel point la ville est déjà synonyme de pollution et de milieu infernal:

Par un matin de janvier grisonnant et doux, Caroline se trouva à Montréal sur le quai de la gare. Etourdie par le bruit et le mouvement qui maintenant lui étaient étrangers, elle avançait d'un pas hésitant parmi les gens pressés et les voitures de bagages que les falots éclairaient d'une lumière triste.

Elle entra dans la gare, un moment, pour reprendre haleine. Une chaleur écoeurante y stagnait. Dans la horde anonyme des voyageurs, Caroline vit deux enfants pauvrement vêtus qui sommeillaient sur les banquettes; une vieille femme édentée veillait sur eux. D'autres, des hommes jeunes encore, mais la figure usée par une vie dure, attendaient, sans hâte et sans regret, en pleine résignation à leur sort, le moment du départ, tout en surveillant le havresac déposé à l'écart. Un pareil spectacle pesa sur l'esprit de Caroline. Elle se hâta de sortir. Au-dehors le ciel était bas. L'air, quoique plus respirable, traînait un relent d'essence. Elle se sentit soudainement envahie de tristesse devant la neige en bordure de la rue, une neige que le dégel et la suie s'étaient acharnés à transformer en fange.

### La situation nationale

Par ailleurs, et peut-être encore davantage que l'urbanisation, la situation nationale des Canadiens français est une question qui n'a jamais laissé Germaine Guèvremont indifférente. Souvenons-nous par exemple de son entrevue avec Marie-Claire Daveluy, cette dame historienne "...qui a tant contribué à faire aimer de l'enfance l'histoire de Montréal et de notre pays..."(3) L'auteure se faisait un plaisir de nous citer les volumes écrits

---

(1) idem, p. 13

(2) idem, octobre 1940, p. 22

(3) idem, février 1942, p. 8

par Marie-Claire Daveluy sur divers chapitres de l'histoire du Canada, et aussi de nous relater ces paroles de l'historienne: "Le jour...où les enfants aimeront l'histoire et auront la fierté de l'action de nos héros, il y aura chez nous un esprit national." (1)

Cet espoir qu'elle semble bien avoir partagé avec Marie-Claire Daveluy se retrouve dans la volonté de Camille Bernard, cette chanteuse fondatrice de L'Ecole nouvelle qui avait ainsi "...l'ambition de donner aux petits Canadiens français de l'initiative, l'habitude de penser par eux-mêmes, d'exprimer leur pensée fermement et correctement." (2) Or si Germaine Guèvremont s'occupait de souligner le travail de ces femmes, c'était sans doute pour le même motif que lorsqu'elle s'arrêtait à louer le livre de madame Alice Dubé (mère de François Hertel) en écrivant: "Ce livre, je le définirais volontiers un acte d'amour et un témoignage: la petite histoire aide à bâtir la grande et par le culte de la patrie on parvient en droite ligne au patriotisme." (3) Et la vraie patrie de Germaine Guèvremont, il semble bien que ce fût la France envers laquelle elle ressentait un profond attachement filial, comme le montre bien la parenthèse qu'elle glissait dans "Avec un grain de sel" pour dire: "France, tu le vois, ton nom est sans cesse présent à notre coeur." (4) Son appel en faveur de la France occupée, intitulé "Fidélité" (5), en témoigne fort clairement aussi. Mais ce qui la reliait surtout à la mère-patrie, c'était la dimension culturelle, le fait français, la

---

(1) ibidem

(2) idem, mars 1943, p. 7

(3) idem, décembre 1943, p. 8

(4) idem, mars 1944, p. 6

(5) idem, février 1944, p. 3

francophonie. Cela ne saurait faire le moindre doute si nous relisons bien l'entrefilet où elle s'appliquait à dénoncer la sympathie de sa femme de ménage pour l'Angleterre:

Et impérialiste à fond de train. "L'Angleterre, clame-t-elle à toute voix, c'est une mère pour nous. D'abord elle nous a permis de garder notre langue. C'est à savoir si la France en aurait fait autant." Qui donc après cela osera affirmer que nous parlons français? (1)

Aussi Germaine Guèvremont était surtout sensible au fait français en Amérique car elle s'indignait du geste célèbre des Japonais:

Est-ce étonnant que les Nippons aient demandé à Hollywood de leur enseigner l'art du baiser dont ils ignoraient le premier mot... Mais le Japon devra reconnaître comme article authentique "made in Japan" le baiser de Judas qu'il vient de donner à l'honorable Amérique. (2)

Mais malgré cette identification au sol américain, elle restait avant tout préoccupée par la fierté nationale des Canadiens français. Par exemple, alors qu'elle nous faisait l'éloge de Moïse Beauchemin, elle soulignait à propos de la période des années 1850 et suivantes: "Bien que le nom officiel de Sorel soit William-Henry, pour les Canadiens français il n'en existe qu'un: Sorel." (3) Mentionnons au passage le mot d'Arthur Prévost à propos des convictions de Madame Guèvremont: " En 1966, Madame Guèvremont avait

---

(1) L'Oeil, 15 septembre 1941, p. 24

(2) idem, 15 janvier 1942, p. 23

(3) Paysana, avril 1943, p. 8

un grand désir qui ne l'a jamais quitté (sic) et qui n'est pas encore réalisé; elle m'écrivait: "...redonner à Sorel son visage français et lui rendre son premier nom: Saurel.'" (1) Elle était donc on ne peut plus persuadée de la valeur et de l'importance du fait français en sol canadien, comme lorsqu'elle témoignait de sa croyance en la pérennité de nos racines:

L'habitant des vieilles paroisses, sage sécuritaire, fidèle à l'habitat, à la cuisine, aux coutumes d'autrefois, devait naturellement garder la langue simple, étoffée, qu'il trouve à sa convenance. Par là il devient inconsciemment la digue qui protège le français, au Canada, contre la force révolutionnaire. (2)

Cependant elle ne précise pas de quelle force révolutionnaire elle voulait parler. N'oublions pas qu'elle avait refusé l'engagement politique bien avant cela quand elle avait rassuré les lectrices et lecteurs de Janrhève: "Personnellement, je ne fais pas et ne ferai jamais de politique, vous pouvez m'en croire et l'avenir le prouvera bien." (3)

Il nous faut reconnaître que Germaine Guèvremont ne semble pas, en effet, s'être impliquée politiquement. Seules quelques allusions nous permettent de deviner sa sympathie et son respect pour la cause des Canadiens français ou Québécois; au début des années 60, elle voyait poindre un jeune mouvement qu'elle croyait peut-être susceptible de porter de bons fruits:

- 
- (1) La Librairie illustrée, mars 1979, (sans pagination)  
 (2) Liaison, mai 1949, p. 274  
 (3) Paysana, novembre 1939, p. 23

Le séparatisme se porte autant de ce temps-ci que les coiffures d'hiver: à tous poils. Chacun y va de sa petite opinion sur le séparatisme qu'il arrange ou dérange à sa façon. On en parle ouvertement dans la rue, chez l'épicier du coin, au restaurant. Qu'une idée fasse ainsi son chemin au lieu de mourir au premier détour c'est bon signe. (1)

Puis juste un peu après, elle se réjouissait du chemin parcouru en glissant: "Si nous avons enfin perdu notre réputation de porteurs d'eau au Québec..." (2)

Cependant il ne faudrait pas croire que Madame Guèvremont tournait le dos aux Canadiens anglais, du moins pas sur tous les sujets; en effet il faut prendre soin de bien lire son billet "La part des choses":

Qu'on pense ce qu'on veut du séparatisme, avouons entre nous que les Canadiens-français (sic) ne sont pas faciles d'accès. Toute tentative de la part des Canadiens-anglais (sic) demeure suspecte. Dans le secteur des écrivains, un domaine qui devrait pourtant être universel, ils ont toujours fait les premiers pas. Nous avons refusé comme humiliante une affiliation aux auteurs canadiens-anglais, fort bien, pour accepter une association avec eux, qui s'est bornée à un en-tête sur la papeterie. Pourtant à chaque nouveau talent qui perce dans nos rangs, ils en font grand état dans leurs journaux, leurs revues, leurs discours. Ils lisent nos oeuvres, les achètent, les répandent. Pouvons-nous en dire autant? (3)

Il faut aussi poursuivre en regardant le billet suivant, "Bilinguisme et pelotes de neige":

On reproche aux Canadiens-anglais (sic) de ne pas parler

- 
- (1) Le Nouveau Journal, 16 décembre 1961, p. 20  
 (2) idem, 24 février 1962, p. 23  
 (3) idem, 16 décembre 1961, p. 20

français. Ils ne parviennent pas toujours à en surmonter les difficultés. (...)

Quelques-uns font tout de même un effort louable pour conquérir notre langue. (1)

Bref, l'attitude de Germaine Guèvremont n'était pas celle d'une fanatique ou d'un esprit borné. Ses réflexions démontraient la plupart du temps une préoccupation constante de tolérance et d'honnêteté.

### La jeunesse

En outre la société contemporaine posait à l'auteure un certain nombre d'interrogations, notamment à propos de la jeunesse, cette sorte de prélude de la période la plus importante de la vie. Pour Madame Guèvremont la jeunesse est une étape cruciale qui peut s'avérer par moments difficile:

Soleil. Jeunesse. Deux mots qui s'allient à merveille. Le meilleur temps n'est-il pas celui où la jeunesse a passé? Et la jeunesse en elle-même est-elle vraiment un bienfait? La jeunesse, période de cris sans écho — appel, inquiétude, exaspération — n'est qu'un printemps hâtif qui tend uniquement à la plénitude de l'été, la plus belle saison de la vie. (2)

C'est vraisemblablement en vertu de cette saisie de la jeunesse que l'auteure était consciente de l'importance de la mission lui incombant. C'est pourquoi elle s'inquiétait de la jeunesse des années 60, une jeunesse trop bien installée sur laquelle il était peut-être risqué de fonder nos espoirs. Elle le mentionnait dans sa préface du livre de Brochu, Contant et Dubé: "La

---

(1) ibidem

(2) L'Oeil, 15 mars 1941, p. 25

jeunesse m'attire. Elle m'effraie davantage. Pas tant une jeunesse primitive, avide de cris, de jeux interdits, de violence au-delà de la violence qu'une jeunesse tiède, sans conflit, asservie par le confort et la routine. Une jeunesse perdue." (1) Ses appels à la jeunesse avaient d'ailleurs retenti bien auparavant, comme quand elle l'exhortait à sauvegarder nos racines: "...il nous est impossible de croire que le règne de la tradition achève, que l'âme paysanne s'éteint. Mouvements de jeunesse, veillez à les préserver, c'est votre mission!" (2) Ou encore lorsqu'elle invitait la jeune génération à suivre les traces de Moïse Beauchemin:

Tel était, mes enfants, votre ancêtre Moïse  
Beauchemin, de la bonne noblesse de l'artisanat.  
De la race des patients, des fidèles, des tenaces.

(...)

Mais, vous souvenant de votre vaillant aïeul,  
allez votre chemin. Tout droit. (3)

### La mort

Que Germaine Guèvremont ait tenu à ce point à se faire entendre de la jeunesse, nous pouvons le comprendre assez facilement si nous nous arrêtons sur ce qu'elle a écrit au sujet de la mort. Elle sentait le besoin de s'adresser à la jeunesse à cause de l'urgence de la mort, c'est-à-dire avant de disparaître, car elle en avait vu un très près d'elle quitter ce monde avant d'avoir pu mener à terme un de ses projets les plus chers: son propre père. Elle disait de lui:

---

(1) Etranges domaines, 1957, p. 5  
 (2) Paysana, janvier 1942, p. 6  
 (3) idem, avril 1943, p. 9

Son rêve était d'écrire la Vie du curé Labelle qu'il réservait pour ses jours de retraite. Mais il avait généreusement parsemé ses souvenirs, se fiant à sa mémoire et à sa plume qu'il croyait indéfectibles. Lorsqu'il voulut se mettre à l'oeuvre, il était trop tard. (1)

Elle poursuivait alors en déplorant que la vieillesse avait en quelque sorte éteint sa capacité d'écrire, que "La brume avait dissipé son inquiétude et son étonnement..." (2) D'ailleurs, comme elle l'écrivait auparavant dans "Tu seras journaliste", "...on est vraiment vieux quand on consent à la vieillesse et qu'on s'y abandonne avec sérénité." (3) Mais ses écrits à propos de la mort lui étaient surtout inspirés par cette sorte d'urgence qui fait que, très souvent, les gens "attendent" la mort d'un de leurs semblables pour lui rendre hommage. Car, comme elle l'écrivait en pensant à Gable et Hemingway, "...les morts vont vite. Même les morts célèbres." (4) Voilà pourquoi elle tenait alors à faire remarquer également ceci à propos de Hemingway qui venait de mourir:

Aussitôt, des quatre coins de la terre, ses louanges fusèrent. Ainsi qu'il arrive souvent lorsqu'une célébrité, ou quiconque a le moindre de notoriété, passe de vie à trépas, plusieurs qui ne l'avaient guère pratiqué de son vivant professèrent pour lui une dévotion subite, pour le moins étonnante... (5)

Elle avait émis sensiblement les mêmes points de vue bien auparavant quand

- 
- (1) Présentations, no. 16, p. 97 et 98  
 (2) idem, p. 98  
 (3) Paysana, septembre 1939, p. 9  
 (4) Le Nouveau Journal, 9 septembre 1961, p. 21  
 (5) ibidem

elle avait un peu tragiquement ironisé: "Des fleurs après la mort, c'est un réconfort pour la famille...et le fleuriste. Mais un bon mot, de son vivant, une parole d'encouragement, un coup d'épaule, un signe de reconnaissance, c'est un cadeau sans prix pour tout coeur sensible." (1) Cette même idée avait d'ailleurs été reprise un peu plus tard, après la mort de Madeleine Huguenin: "Hommes et femmes, nous sommes tous les mêmes. Pourquoi faut-il qu'un bon mot, un coup d'épaule nous coûtent tant, du vivant de quelqu'un, et qu'aucune gerbe de fleurs ne nous soit trop lourde à lui porter, après sa mort?" (2) Son indignation alla même jusqu'à la pousser à s'élever contre des gestes parfois bien plus vilains: "Quelle gêne retient notre main d'écrire tout le bien que nous pensons de quelqu'un, de son vivant, lorsqu'il nous coûte si peu parfois d'en dire du mal?" (3)

### L'enfant

Cependant le sort de la société contemporaine ne reposant pas tellement sur les morts que sur les vivants, Germaine Guèvremont s'est d'autre part arrêtée sur une autre question fort pertinente pour le développement culturel de notre collectivité, soit celle de l'enfant. Sans qu'elle ait nécessairement voulu faire oeuvre de prophète, il nous faut reconnaître que la récente interrogation sur la question de l'enfant n'a rien de purement inédit. Or si l'auteure a senti le besoin de s'exprimer sur ce sujet, c'est clairement à cause de sa propre expérience en tant qu'enfant. Dans sa préface du livre de Louis Pelletier-Dlamini, elle questionnait: "Qui donc guérit de son

---

(1) L'Oeil, 15 juin 1941, p. 30

(2) Paysana, décembre 1943, p. 8

(3) Présence de Victor Barbeau, 1963, p. 26

enfance?" (1) Il faut se rappeler que Germaine Grignon, la petite Manouche, avait expérimenté certaines douleurs enfantines, comme elle le relate dans "Le tour du village" quand elle dit: "Ce fut ainsi que j'appris que je n'étais pas une belle petite fille. J'en éprouvai un cuisant chagrin." (2) Puis lorsqu'elle continue plus sèchement en parlant de sa mère qui décida de peindre son portrait: "Loin d'en éprouver du plaisir, j'en ressentis une peine violente, une de ces peines d'enfant qui nous marquent pour la vie." (3) Cependant l'enfance était loin d'être négative en soi pour Madame Guèvremont; elle le rappelait en insistant sur l'inspiration qu'elle en avait elle-même si bien tirée: "N'y eut-il pas les fées et les lutins qui me tinrent si fidèle compagnie dans la solitude de mon petit temps? Ce sont eux qui m'ouvrirent l'esprit à la fantaisie. Et les amis d'enfance, ma soeur en tête?" (4)

C'est ainsi que l'auteure en était venue à se porter à la défense de l'enfant, particulièrement dans "L'enfant, notre espoir..." où elle y allait tout à fait franchement:

Nous sommes l'arbre dont les enfants sont les branches. A mesure qu'ils prennent de l'âge ils s'éloignent et deviennent différents de nous. Mais aussi longtemps qu'ils participent à la même sève que nous, nous leur devons notre aide à se former une écorce saine. Car si l'enfance est cruelle où donc a-t-elle appris à l'être sinon dans les gestes et les paroles des aînés? Qui dira le désordre que nous pouvons inconsciemment apporter, par notre manque de logique, dans de jeunes coeurs et des cerveaux malléables. Les enfants jugent nos actes et nos réflexions. Leurs jugements sont d'autant plus impitoyables

---

(1) Pomme-de-pin, 1968, p. 7

(2) Paysana, juin 1941, p. 10

(3) ibidem

(4) Présentations, no. 16, p. 93

et sans appel que la plupart du temps, ils les gardent en eux-mêmes. Souvent ils les porteront jusqu'à la mort. Respectons l'enfance si nous voulons qu'elle nous respecte. Pas de fausses promesses. Pas d'injustices, même légères. Expliquons-leur la raison de nos actes, s'ils nous questionnent à ce sujet. Enseignons-leur la vérité, non par d'ennuyeuses (sic) prêches, mais par l'exemple et le simple bon sens. (1)

Rien d'étonnant à ce qu'elle ait auparavant déploré certaines pratiques malsaines en vigueur dans trop de foyers traditionnels, un peu comme chez les Bonneville de l'Anse-à-Pécot:

Comme bien des mères inconscientes, par suite d'une mauvaise éducation, Mariange faisait porter à sa fille le contrecoup de ses succès ou de ses insuccès domestiques. Si par malheur, un gâteau était gras-cuit, Darcinette n'avait qu'à filer doux et sa mère la vouait au pire des sorts. Par contre, quand tout allait bien, l'instruction n'avait pas de pics assez élevés que l'enfant ne saurait escalader. C'était tout l'un ou tout l'autre. (2)

C'est dans cette foulée que Germaine Guèvremont sera amenée à valoriser fortement le rôle d'éducatrice, par exemple dans son hommage à Marguerite Lemieux où elle louera le dévouement de cette dernière en écrivant ceci:

...sa conscience d'artiste lui a fait renoncer, à un moment nécessaire, à être individualiste en art, afin de former des élèves, de les tailler, si on peut dire, dans le droit fil de l'artisanat. Elle a choisi de partager de faire route avec de jeunes pèlerins (sic) errants, elle qui aurait pu aller seule son beau chemin tout tracé de succès. (3)

- 
- (1) Paysana, septembre 1943, p. 9  
 (2) idem, janvier 1940, p. 6  
 (3) idem, mars 1945, p. 9

Aussi quand il sera question de Marie Mauron qui fut longtemps institutrice aux Baux (ceux de Provence sans doute) et dont certaines convictions semblaient rejoindre quelques-unes de l'auteure qui remarquait: "...après la classe, à la promenade, mieux que dans le contexte des livres elle enseignait aux écoliers la nature d'après nature, le monde, la vie 'pour voir se former l'enfant pétale par pétale'..." (1) Or Madame Guèvremont n'en était pas alors à ses derniers propos avant-gardistes en matière d'éducation puisqu'elle ajoutait par la suite, dans sa préface du livre de Louis Pelletier-Dlamini: "Pour bien faire, l'écologie devrait instituer une école des enfants où ceux-ci, à leur tour, pourraient élever les parents à mieux comprendre leur petit monde." (2)

Voilà donc un ensemble de réflexions qui ont une portée éminemment philosophique. Germaine Guèvremont la survenante s'est donc intéressée à ce monde qui l'entourait comme pour en suggérer certaines améliorations. Ces quelques élans de philosophie guèvremontienne se posent toujours en tant qu'ils sont susceptibles de favoriser le mieux-être de la collectivité canadienne-française ou québécoise. Par ses refus de certains aspects de la mentalité traditionnelle comme par ses critiques à l'égard de quelques nouveautés contemporaines, la survenance guèvremontienne se pose on ne peut plus nettement comme une tentative de réaliser la symbiose entre la culture première et la culture seconde. Par ses éloges de plusieurs autres visages de nos racines comme par ses espérances avant-gardistes, Germaine Guèvremont

---

(1) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 11, 1967, p. 145

(2) Pomme-de-pin, 1968, p. 6

incarne nommément la volonté d'une rencontre des deux niveaux si bien identifiables dans le portrait de la culture au Québec.

## Chapitre VII

### L'HUMOUR

Quand nous nous rappelons le fameux "Neveurmagne!" du Survenant, ce mot désormais célèbre qui incarnait bien toute la désinvolture, le je-m'en-foutisme, la liberté et la gratuité du légendaire personnage, nous sommes sur la bonne voie pour reconnaître un autre visage de l'auteure: celui de son humour.

L'humour guèvremontien, par sa simple présence, affirme déjà la survenance qui caractérise aussi bien l'auteure que ceux de ses écrits que nous venons d'analyser. De plus, cet humour teinté d'ironie, de sarcasme, de fantaisie langagière et de fraîcheur morale, sera celui d'une femme particulièrement subtile dont la finesse reculera étonnamment certaines frontières des convenances et du traditionnalisme. Assez souvent son humour permettra d'ouvrir les esprits vers une certaine libéralisation de nos moeurs, tandis qu'il se présentera en d'autres occasions comme le reflet de la psychologie et de la culture de notre collectivité.

Il convient donc de nous arrêter ici sur les passages les plus frappants de cet humour guèvremontien, pour agrémenter en même temps la lecture du présent texte et aussi pour nous inscrire dans l'optique même de Madame Guèvremont, elle pour qui l'humour demeurerait une force vitale permettant une vie combien plus productive et plus saine. Pour elle, une vie sans humour et sans rire aurait été une perte considérable puisque, indirectement mais non moins clairement, elle le soulignait dans "Tu seras journaliste" en écrivant: "La tristesse, un mal qui enlaidit et qui fait qu'une personne n'a plus le goût du travail." (1) Et la meilleure façon de traiter cette dimension de l'oeuvre journalistique guèvremontienne nous semble de laisser le lecteur savourer lui-même les élans les plus cocasses de l'humour de Madame Guèvremont.

#### L'humour traditionnel

Nous rencontrons tout d'abord l'humour des traditionnels de l'Anse-à-Pécot, un humour d'ailleurs passablement sévère:

A coups de haches, de piochons et de pics,  
les pompiers crevaient la couverture.

— C'est ça, défonce! Tit-Zèbe Desforges,  
cria un badaud. Ensuite t'auras le contrat pour  
recouvrir l'église!

Un éclat de rire général fusa mais qui s'éteignit vite à l'approche du curé. (2)

Puis le geôlier de l'Anse-à-Pécot qui s'ennuyait de ne pas avoir de bandits

---

(1) Paysana, janvier 1940, p. 6

(2) idem, février 1940, p. 7

à incarcérer, ne cachait pas sa satisfaction de trouver une certaine compagnie: "Un peu plus, dans son contentement de savoir un cachot peuplé, il l'aurait appelé: Monsieur le prisonnier." (1) L'humour de Germaine Guèvremont ne manquait point l'occasion de se faire valoir en tournant en dérision ce que d'autres auteurs auraient plutôt passé sous silence, comme certaines imprécisions de langage chez ces traditionnels; par exemple, elle se plaisait à nous dire que "...le gardien ne disait pas: un trousseau de clé, mais un 'troupeau de clés'." (2)

#### Quelques subtilités guèvremontiennes

D'autre part on n'aura qu'à relire "Un chapeau se penche sur une femme" pour en apprécier toute l'ironie et la subtilité. Mentionnons simplement ce passage où l'auteure parle du "...chapelier qui est homme de tête, convenons-en..." (3), ou encore celui où elle précise savamment que "...lorsqu'il est question de la psychologie du chapelier...il ne faut jamais en parler à travers son chapeau." (4)

Germaine Guèvremont avait également l'habitude de se servir d'anecdotes cocasses pour colorer son discours. On pourrait en citer de nombreux exemples comme entre autres celui-ci tiré de sa conférence "La découverte de Sorel en 1926":

Pour mieux illustrer ma pensée, permettez-moi de

- 
- (1) idem, mai 1940, p. 24  
 (2) idem, p. 25  
 (3) idem, avril 1944, p. 7  
 (4) idem, p. 18

vous citer ce mot d'une femme mieux intentionnée que cultivée qui vantait son médecin, un spécialiste dépareillé, disait-elle. Et comme on lui demandait en quelle branche il était spécialiste, elle répondit: spécialiste en médecine générale. Ainsi le reporter rural doit être spécialiste en reportage général. (1)

Ses sarcasmes se fondaient aussi sur des jeux de langage qui n'étaient pas toujours nécessairement chargés de signification métaphysique. La fraîcheur et la légèreté lui suffisaient pour dérider ses lecteurs, un peu comme lorsqu'elle lançait: "Pourquoi ne créerait-on pas, pour faire le ballant au jour du souvenir, un jour de l'oubli?" (2) Mais l'auteure se permettait aussi de lever certaines barrières morales, non pas dans des intentions en soi perverses, mais seulement pour le plaisir de jouer et de jouir des possibilités et des fantaisies que le simple langage nous offre innocemment. Il en va ainsi dans "Un toast à la beauté":

C'est en France, à l'époque de la Révolution, que l'on but pour la première fois à la santé de quelqu'un. J'ignore de qui. Mais l'expression porter un toast nous vient d'Angleterre, parce qu'on déposait un morceau de pain grillé au fond d'un pot de bière avant de boire à la ronde. Le dernier emportait le morceau, comme il se doit.

A un dîner, à Londres on portait un toast à la santé des dames. Un lord fort galant proposa: "Gentlemen... levons nos verres au beau sexe des deux hémisphères."

"Et moi, répondit sans tarder, le Marquis de la V, je lève le mien aux deux hémisphères du beau sexe." (3)

---

(1) idem, novembre 1943, p. 6

(2) Le Nouveau Journal, 11 novembre 1961, p. 22

(3) idem, 3 février 1962, p. 23

Mais c'est sans doute à l'intérieur de son "Courrier Extraordinaire" que Germaine Guèvremont a laissé s'exprimer son humour le plus librement et le plus abondamment. Voyons un peu la diversité des formes et des cibles de cet humour, en commençant par "Un peu de logique":

Logique de femme:

Quand mon mari est sobre, je le tutoie, mais quand il est ivre, je lui porte le respect.

Logique d'homme:

Docteur, si ma femme continue à souffrir ainsi, vous devrez me donner des calmants.

Logique de pauvre monde:

Ton père a son "secours", qu'il t'aide, lui!

Logique de pochard:

Si t'es pas un peigne, viens prendre une brosse. (1)

Les jeux de langage sont à l'honneur aussi dans "Donner des noms":

La pire insulte qu'on pouvait recevoir dans mon jeune temps, c'était de se faire donner des noms. En lisant mon journal de chaque jour, je ne suis pas loin de croire que bien des parents insultent leurs enfants en les affublant de prénoms qui les marqueront au fer rouge du ridicule: Enervale Lapensée, Rose Lépine, Claire Fontaine, Rose-Blanche Desjardins, Marguerite Lafleur, Marie-Ange D'Amours, Marc Rheault etc. Nous voulons bien porter notre nom de famille le plus allègrement possible, mais sans y ajouter de compléments...directs. L'auteur d'un traité de botanique peut s'appeler M. Plantefol mais ses parents n'avaient pas le droit de le nommer: Narcisse. (2)

---

(1) L'Oeil, 15 janvier 1941, p. 32

(2) ibidem

Puis dans "Celui des autres" où il s'agit d'un manteau dont elle dit: "S'il est en vison, elle nous prendra pour des loufoques." (1) Ou encore dans "Thémis versus Diane" où deux rusés compères "...avaient même négligé de se raser pour mieux rire dans leur barbe." (2)

Le comique de situation est aussi une dimension que Madame Guèvremont n'a pas manqué d'exploiter, comme dans "Campagne...":

Comme plan de bataille les combattantes avaient inscrit en tête de la liste la souscription d'un homme en vue, fils d'un magnat de la finance mais qui, en termes du Bas-Canada, ne se mouchait pas avec des quartiers de terrines. De cette façon, pensait-on, en voyant la souscription de son fils au montant de mille dollars, il se croira forcé (sic) de nous donner davantage.

Sans broncher le richard s'inscrivit pour cinq cents dollars.

C'est impossible, protestèrent ces dames. Votre fils nous a donné mille dollars.

— Mon fils, répondit le vieillard, a un père millionnaire. Pas moi.

Et il n'ajouta pas un sou. (3)

Toutefois avec "Paysanneries" c'est encore une fois le langage qui est le terrain favori de l'auteure:

La linguistique du paysan est peu compliquée: c'est celle du bon sens. Si on lui demande la définition de l'eau potable, il vous répondra que c'est de l'eau que l'on met dans un pot sur la table.

---

(1) idem, 15 avril 1941, p. 26  
 (2) idem, 15 décembre 1941, p. 26  
 (3) idem, 15 avril 1941, p. 26

A quelqu'un qui lui parle de billevesées, il réplique qu'en effet c'est de la bile versée pour rien. Et quand il rend témoignage en cour, il déclare qu'il a surpris l'accusé en flagrant délire. (1)

Les sarcasmes des paysans étaient aussi une facette de l'humour que Germaine Guèvremont avait bien observée chez les traditionnels qu'elle avait tant côtoyés. C'est ainsi que nous les retrouvons dans "Chacun sa prière":

De ce paysan, le maire de mon village eut voulu imiter le laconisme discret le jour où s'étant prononcé contre les voix de femmes à l'église, il vit sa maison assiégée par vingt chanteuses en courroux, privées de chant mais non de voix. Il s'en tira avec une boutade: "Le Bon Dieu sait, dit-il, que lorsque je vais à l'église c'est pas pour prier, mais pour penser en paix à mes affaires. Eh! bien, quand vous chantez, je suis porté à vous écouter et ça me distrait." (2)

La vivacité d'esprit plaisait beaucoup à l'auteure du billet "Un autre homme":

Un homme arpentait fébrilement le corridor d'un hôpital depuis plusieurs heures dans l'attente de son premier enfant. Les sueurs l'aveuglaient et il était au paroxysme de l'anxiété quand la garde-malade vint lui apprendre qu'il était le père d'une fille. "Que je suis fier d'avoir une fille!" ne cessait-il de dire en se frottant les mains de contentement "Comment", reprit le docteur, un de ses amis, "N'aurais-tu pas aimé avoir un garçon?" "Oui", répondit le père "mais je suis encore plus heureux d'avoir une fille: au moins cette enfant-là ne passera pas les durs moments que je viens de passer". (3)

- 
- (1) idem, 15 janvier 1941, p. 32  
 (2) idem, 15 février 1941, p. 19  
 (3) idem, 15 décembre 1940, p. 27

Enfin nous faut-il remarquer que son ironie très habile lui servait aussi à glisser ses critiques à l'endroit des différents intervenants culturels dont elle observait et subissait les gestes les moins louables. Cela lui aura entre autres donné "Le front contre la vitre...du tramway" où nous lisons:

Pourquoi lire en tramway quand le film de la rue se déroule à nos yeux et nous offre souvent un panorama du plus haut comique? Voici donc:

un club exclusif: pour les mémères seulement (sic)

le roi des pieds noirs: chaussures complètement neuves et souliers de seconde main

100 pour 100 français: la maison français (sic)

une tranche de vie: un boucher sera ouvert ici, la semaine prochaine. (1)

Aussi dans "A la machine" nous avons un bel exemple du caractère virulent de la critique guèvremontienne en matière littéraire:

A propos de coquilles, un Québécois — sont-ils aimables les Québécois! Grand merci à l'envoyeur — veut bien nous apprendre qu'un journal de son pays a annoncé en vente des machines à coudre faisant "l'hémistiche".

Depuis longtemps, le décousu de certains poèmes nous portait à croire qu'ils étaient fabriqués à la machine. Maintenant nous en sommes certains. (2)

Déjà ces seuls exemples suffisent à nous convaincre de la souplesse de la plume journalistique de Madame Guèvremont. Par son humour quasi omniprésent, que ce soit pour détendre ou pour instruire, elle savait affirmer la

---

(1) idem, 15 octobre 1941, p. 21

(2) idem, 15 juin 1941, p. 30

survenance d'une façon spontanée, spirituelle, gratuite, critique et parfois même intempestive, mais surtout bien libre de toute attache morale, littéraire ou sociale.

L'humour guèvremontien s'articule surtout autour de l'exploration du langage: les mots d'esprit abondent tout au long de l'oeuvre journalistique et cela, davantage que dans les deux romans. Il faut admettre que le style journalistique se prête mieux à l'expression humoristique que ne pouvait le permettre la tradition romanesque canadienne-française à cette époque. La survenance trouve donc en l'humour un de ses véhicules plus important qu'on ne serait d'abord porté à le croire, car pour changer progressivement les choses il faut peut-être commencer par être capable d'en rire le plus sainement possible. La rencontre des deux niveaux de culture passe ainsi par l'affirmation sérieuse d'un certain ridicule, pour ensuite permettre la relativisation des acquis culturels qui devront faire place à de nouvelles formes de vie collective. Et cela, il semble bien que Germaine Guèvremont en ait été consciente au point de s'en porter responsable.

## CONCLUSION

Au moment où paraissait la première tranche du roman-feuilleton "Tu seras journaliste", Françoise Gaudet-Smet lançait aux lectrices de Paysana un avertissement qu'elle amorçait en disant: "La littérature et le journalisme attirent bien des femmes qui croient que c'est là tâche facile parce que apparemment glorieuse." (1) Or ce mot de la directrice de Paysana revêt une pertinence particulièrement cruciale pour nous ici, au moment où nous venons justement de parcourir les multiples sentiers de l'oeuvre journalistique de Madame Germaine Guèvremont. En effet cette affirmation ne vient que rehausser la valeur et le mérite de celle qui, comme nous avons eu l'occasion de le voir au cours des chapitres qui ont précédé, n'a pas craint de relever le défi journalistique aussi brillamment qu'elle a réussi à s'affirmer ensuite sur le plan romanesque. Elle a donc largement contribué à faire vivre ce que Jean-Paul de Lagrave appelle "la longue tradition québécoise

---

(1) Paysana, avril 1939, p. 12

du journalisme régional" (1), et c'est en l'occurrence à ce titre qu'il nous a paru juste et important de consacrer la présente étude à la dimension journalistique de l'oeuvre littéraire guèvremontienne, surtout pour faire mieux connaître cette dernière et afin de rendre ainsi un hommage minimal à celle qui a contribué à faire découvrir à la collectivité québécoise plusieurs nouveaux visages d'elle-même et donc de sa culture.

Or si l'auteure a pu produire une oeuvre journalistique aussi intéressante, c'est certainement parce qu'elle avait elle-même le don qu'elle attribuait à la jeune héroïne de "Tu seras journaliste" en disant: "Sous la parole de Caroline, le moindre fait s'animait." (2) Ce talent, ce don, cet art de raconter est sans conteste ce qui a permis à Germaine Guèvremont de brosser aussi fidèlement le tableau de la culture canadienne-française ou québécoise, tableau qui, comme nous nous sommes efforcé de le démontrer, se révèle éloquemment sous l'éclairage de la vision dumontienne de la culture.

Madame Guèvremont, en plus d'être journaliste et de faire oeuvre de philosophe d'une manière étonnante, a donc réussi admirablement à dépeindre la rencontre des deux niveaux de culture (première et seconde) caractérisant si évidemment la société canadienne-française ou québécoise du vingtième siècle. Or si l'auteure a pu en témoigner aussi honnêtement, c'est probablement parce que la mission à laquelle elle a consacré sa vie n'était pas étrangère à sa propre personnalité; celle que nous avons cru opportun et juste

---

(1) "La presse écrite est loin de l'agonie", dans Le Devoir, 14 juin 1982, p. 13

(2) Paysana, mai 1940, p. 25

de reconnaître comme une survenante est celle-là même dont Louis Pelletier-Dlamini suggérerait la nature voyageuse en disant: "Son nom évoque la montagne, son oeuvre s'inspire de la plaine, le tout rappelle le fleuve..." (1)

Ainsi il n'est nullement étonnant que ce soit elle qui ait créé le personnage du Survenant, ce véritable mythe désormais gravé dans l'histoire de notre littérature aussi bien que dans notre imaginaire collectif. Un peu comme l'écrivait Yvon Rivard, "Le Survenant... marque une étape importante dans l'histoire du Québec." (2) De plus "Le Survenant est l'une de ces oeuvres qui non seulement traduisent mais dénouent une situation psychologique collective." (3) Bref, toujours selon le mot de Rivard,

...le Chenal du Moine est sans aucun doute ce lieu qui a vu naître, vers 1945, le Québécois d'aujourd'hui. C'est là que pour la première fois s'est opéré (sic) la synthèse de ces deux tendances antagonistes qui nous constituent, à savoir le goût du départ et le besoin d'enracinement. (4)

Ainsi ce que le Survenant vient assumer c'est précisément cette dualité nomade-sédentaire, car il possède les attributs de l'un et de l'autre simultanément; cela fait d'ailleurs de lui une sorte de demi-dieu, une sorte de père spirituel des générations futures. Yvon Rivard, reprenant la description du Québécois faite par Pierre Vadeboncoeur dans Indépendances, poursuivait: "Si le Québécois est cette espèce de hippie dont parle Vadeboncoeur,

---

(1) Châtelaine, avril 1967, p. 33

(2) "Le hippie du Chenal du Moine", dans Le Courrier Rivière, 9 août 1978, p. 22

(3) ibidem

(4) ibidem

c'est que nous sommes vraiment les fils du Survenant et que nous avons été conçus au Chenal du Moine." (1)

Or si Germaine Guèvremont a su enfanter un tel personnage, c'est encore une fois parce qu'elle fut elle-même une survenante à sa manière, c'est-à-dire comme Caroline Lalande à propos de qui elle écrivait: "Rien n'y respirait la rhétoricienne à la formation livresque: elle avait taillé son expérience à même la vie. Et à quel prix?" (2) Ainsi l'auteure était une femme pleinement dans la vie et avec les gens, tout comme sa jeune héroïne au sujet de laquelle elle ajoutait plus loin: "Ce n'est pas dans les livres que Caroline avait puisé ses meilleures leçons: c'est en regardant et en écoutant autour d'elle." (3) En outre il faut observer que si Caroline agissait ainsi, c'est bien parce qu'elle aimait les personnes simples et humbles, comme nous pouvons le lire clairement dans "Tu seras journaliste": "...Caroline gardait un faible pour les pauvres gens et elle ne perdait jamais une occasion de mettre en lumière leurs faits méritoires." (4)

C'est d'ailleurs exactement ce qui était arrivé à Germaine Guèvremont, car elle présentait à Louis Pelletier-Dlamini le témoignage suivant: "Ce sont les gens simples qui m'ont appris, sans s'en douter, des mots, des images, des grandes vérités, tout ce que je n'aurais pu recueillir ailleurs." (5) C'est aussi Madame Guèvremont qui citait auparavant un mot sage du Postillon,

- 
- (1) ibidem  
 (2) Paysana, novembre 1939, p. 13  
 (3) idem, juillet 1940, p. 9  
 (4) idem, p. 24  
 (5) Châtelaine, avril 1967, p. 33

le "mari" de celle qui signait son "Courrier Extraordinaire" dans L'Oeil:  
 "Le seul diplôme que l'école de la vie nous accorde, le diplôme de l'expérience ne porte pas de sceau d'or et de ruban, mais il est inusable et toujours utile." (1) En d'autres termes l'auteure était un peu comme le poète Alain St-Yves qui écrivait: "J'emprunte aux amis des mots et je leur remets des petits poèmes à l'image du quotidien." (2) Pour elle l'inspiration pouvait venir grâce au concours de chacun de ceux qui l'entouraient, que ce fût de sa mère qui lui "enseigna le mariage des couleurs" (3), ou de son mari à qui elle rendait l'hommage suivant:

Comment ne pas citer le patient compagnon qui me  
 conduisit en pays nouveau, aux ilôts de joncs bleus  
 dont le vent sans cesse froisse la soie? N'est-ce pas  
 lui qui m'enseigna à distinguer les oiseaux sauvages  
 et à les connaître par leur nom? (4)

De plus elle remerciait les gens de Sorel et du Chenal du Moine non seulement pour ce qu'ils lui avaient appris, mais aussi pour ce qu'ils lui avaient apporté sur le plan humain:

Et les chasseurs? Et les pêcheurs qui me marquèrent  
 de l'amitié en m'initiant à la visite des verveux?  
 Qui dit chasseurs dit souvent braconniers. Ne leur  
 dois-je pas d'innombrables histoires de chasse dont ils  
 ne sont guère prodigues, qu'ils me racontèrent de leur  
 verbe franc et sonore — devrais-je baisser la voix  
 devant messieurs les puristes pour ajouter — en bon français?  
 (5)

---

(1) L'Oeil, 15 novembre 1941, p. 25

(2) Cahier Brouillon, Les éditeurs éphémères improvisés, Gaspé, 1980, p. 27

(3) Présentations, no. 16, p. 93

(4) idem, p. 94

(5) ibidem

Enfin, toujours lors de son discours devant la Société Royale du Canada, l'auteure n'oubliait pas de remercier longuement son père et d'en souligner en particulier le mérite suivant: "Quant à sa vénération du curé Labelle, c'est un héritage qu'il nous a légué..." (1)

Nous voyons donc à quel point la rencontre et l'intégration des deux niveaux de culture pouvaient être des traits dominants de la personnalité de l'auteure autant que de son oeuvre journalistique. Au cours des chapitres précédents nous avons montré de façon détaillée comment Germaine Guèvremont (alias Caroline Lalonde pour une large part) avait en même temps vécu, assumé, observé et décrit cette dualité culturelle. Nous avons pu remarquer combien lucidement elle avait dépeint le monde de la culture première, autant par ses descriptions et ses commentaires sur le monde traditionnel que par la mise en scène de certains de ses personnages. Elle était d'ailleurs elle-même tout à fait consciente de ce rôle de témoin qu'elle s'est chargée de remplir, puisqu'elle reconnaissait vers la fin de sa vie: "Je ne suis que l'humaine espionne d'un temps devenu l'ancien. Déjà." (2) En outre elle resta toujours une femme de la nature pour qui la vie savante ne fut jamais davantage qu'une partie de l'existence; en effet elle tranchait un jour d'une manière éminemment franche quand elle écrivait: "Le désir me travaille autrement d'aller dans mon pays voir jaunir le bouleau dont le chant si doux, si soyeux, m'en dit plus long que les discours des hommes." (3) Puis elle continuait comme pour affirmer encore plus fortement sa simplicité

---

(1) idem, p. 96

(2) Le Devoir, 31 octobre 1967, supplément littéraire p. XXI

(3) L'Oeil, 15 novembre 1941, p. 25

et son estime de la connaissance pratique, alors qu'elle venait de citer Newton: "Ca vaut bien la peine de consacrer des années à étudier ce qu'un paysan apprend à la queue des vaches." (1)

Ainsi la culture première demeure une dimension en quelque sorte privilégiée de la personnalité et de l'oeuvre de Madame Guèvremont; en plus de la nature en général, la terre revêt un caractère virtuellement sacré pour elle, tout comme c'est le cas de Caroline Lalande à la toute fin du roman-feuilleton quand elle retourne à Notre-Dame-des-Neiges, son village natal: "Caroline n'avait prévenu personne de son retour. Elle voulait reprendre contact avec son pays, seule, sans témoin." (2) L'auteure reste aussi une femme pour qui l'artisanat revêt une valeur plus que certaine et très durable, comme pour la jeune héroïne de "Tu seras journaliste":

De ce qui autrefois lui faisait tant envie aux devantures, rien ne la tentait plus. D'un esprit libéré, elle examinait les deshabillés (sic) bordés de duvet d'autruche, les robes en souffle de soie, les fourrures princières et ils lui paraissaient si irréels qu'elle les regardait d'un oeil enchanté et détaché à la fois ainsi qu'on prête l'oreille à des histoires fabuleuses. Une vitrine remplie de bas chauds au tissu serré la retint davantage. (3)

D'autre part la survenance de Germaine Guèvremont ne fait point de doute surtout lorsqu'on la voit si bien intégrer les multiples changements qu'elle a connus au cours de sa vie. Son existence étonnamment mouvementée

---

(1) ibidem

(2) Paysana, octobre 1940, p. 24

(3) idem, p. 22

l'ayant conduite par de nombreux détours de Saint-Jérôme à Sorel puis enfin à Montréal, elle était fort bien placée pour reprendre ces mots de madame Mathias Ouellette: "Une fille de la ville, intelligente et courageuse, qui veut prendre les choses à coeur peut réussir à merveille sur une ferme." (1) Ou encore pour faire apparaître une personne comme la mère Rivard dont elle disait: "Son époux, un marin, l'avait arrachée à une lignée de morutiers, des sédentaires, pour l'amener vivre à l'eau douce, chez des navigateurs, des gens qui ne tiennent pas en place." (2) Et ce ne sont là que quelques autres exemples qui nous montrent une fois de plus jusqu'à quel point le mariage des deux niveaux de culture fut pour Germaine Guèvremont un sujet de premier plan.

Ses allusions aux femmes nous ont également fait voir combien l'auteure se défendait bien d'être fanatique ou extrémiste; alors que l'érotisme fut pour elle une évidence inéluctable, le féminisme représentait presque à ses yeux l'incarnation troublante de Thanatos ou, du moins, celle d'une menace fort inquiétante pour l'avenir des femmes et de la société québécoise. Toutefois ses nombreux propos au sujet des femmes étaient, comme nous l'avons vu, loin d'être toujours élogieux envers elles, comme lorsqu'elle écrivait: "... s'il y a des femmes qui parlent pour ne rien dire, il y a bien des hommes qui sont femmes sous ce rapport-là." (3) Ou encore ses commentaires restaient maintes fois teintés d'un traditionalisme assez sexiste comme quand elle concluait un billet comme suit: "Grasse ou maigre, qu'importe pourvu qu'on soit au goût de celui que l'on aime." (4)

---

(1) idem, mars 1942, p. 15

(2) idem, octobre 1939, p. 7

(3) Le Courrier de Sorel, 26 mai 1933, pagination absente

(4) idem, 19 mai 1933

La rencontre des deux niveaux de culture trouve aussi dans l'oeuvre journalistique guèvremontienne son expression détaillée et vivante au moment où l'auteure commente les nombreuses facettes de la vie littéraire. Bien qu'il ne soit point nécessaire d'en rappeler ici les grands traits que nous nous sommes occupé de faire ressortir précédemment, il nous paraît intéressant de mentionner que Madame Guèvremont fut par ses écrits à ce sujet le portrait même de Caroline, cette humble journaliste régionale dont la valeur était si bien décrite par le mot suivant: "Il y aura toujours des géants de la mer dont on répètera (sic) le nom de pays en pays et des remorqueurs anonymes." (1) Ainsi l'auteure ne s'est pas contentée de décrire cette rencontre des deux niveaux de culture, mais elle l'a elle-même assumée justement dans la mesure où elle a constamment travaillé avec la conviction que la petite histoire aide à faire la grande.

Or en plus d'être cette survenante et cette journaliste dont nous ne saurions jamais parler trop, Germaine Guèvremont était également animée d'un profond sens historiographique. Cette préoccupation à observer la culture contemporaine, en plus d'être omniprésente tout au long de son oeuvre journalistique, s'accompagnait d'une conscience historique ou d'un souci historique qui ne saurait être passé sous silence. En effet c'est en 1942 qu'elle consacrait un article sur "Le 3<sup>ème</sup> centenaire de Sorel" (2), en plus d'avoir également souligné l'événement par sa très belle dédicace dans la première édition de son recueil En Pleine Terre (1942): "Aux familles héroïques qui

---

(1) Paysana, octobre 1939, p. 7

(2) voir Le Samedi, 15 août 1942, p. 4, 5 et 31

prirent racine à Sorel, il y a trois siècles, et y demeurèrent par tous les temps." Toutefois cette attitude à l'égard du passé ne l'empêchait nullement d'être aussi tournée vers l'avenir; pour elle le passé tirait sa plus grande valeur de ce qu'il s'offrait comme une source d'acquis culturels devant nous pousser à nous dépasser nous-mêmes. Aussi disait-elle à ce propos: "Sorel, tout en étant une ville d'avenir, une ville d'horizon, a su conserver du passé, ce qui mérite le respect. Son histoire offre au chercheur des ressources inépuisables." (1) Hélas! les quelque quarante années qui se sont écoulées depuis le moment où elle prononçait ces mots ne lui donneraient plus raison aujourd'hui; la disparition (par démolition) du collège Mont-Saint-Bernard et celle du bureau de poste ne sont que les deux exemples les plus frappants et les plus tristes de ce manque de conscience historique qui a coïncidé pour les Sorelois avec les débuts de la révolution tranquille!

A cette conscience historique caractérisant si franchement la personnalité de Madame Guèvremont, vient se greffer une surprenante propension à philosopher. L'auteure était tout à fait à l'image de Caroline qui aimait questionner, douter et réfléchir, comme le juge Dulac le lui reprochait finalement en disant: "Quand on vous représente quelque chose, au lieu de voir la chose en elle-même, claire, telle qu'elle est, vous en cherchez l'écume." (2) Germaine Guèvremont a continuellement nourri ses articles et ses billets de cette saveur philosophante, que ce soit lorsqu'elle écrivait: "On croit mentir parfois mais inconsciemment la vérité sort de nos lèvres" (3),

---

(1) Paysana, novembre 1943, p. 7

(2) idem, octobre 1940, p. 23

(3) idem, avril 1940, p. 22

ou quand elle s'étonnait de la profondeur des racines de l'espoir par le mot suivant: "De quelle étoffe sommes-nous donc faits? Même au plus creux de la désespérance, que quelqu'un agite seulement à nos yeux un coin de bleu, et nous nous découvrons mille raisons d'espérer tout le ciel!" (1) Ou encore au moment où elle ajoutait: "Une joie qui nous arrive quand on en a épuisé toute l'espérance, est-ce encore une joie?" (2) Ou enfin en s'indignant de l'ingratitude humaine alors qu'elle emprunte de Marie Mauron l'expression suivante: "L'homme ne hait rien tant que de dire merci. Plus il est grossier de nature, plus volontiers il est ingrat." (3) Et que dire du mot qu'elle mettait dans la bouche de Lauréat Bonneville: "— Comprends donc, ma femme. Une promesse, c'est bon pour quelque temps, mais pas pour toute la vie"? (4)

Mais au fond qui était Germaine Guèvremont? Qui était la personne se tenant derrière cette survenante, journaliste et philosophe? Comment était-elle ou, du moins, comment s'est-elle montrée à travers ses écrits? Autrement dit quels sont les traits dominants qui pourraient être dégagés de sa personnalité?

Humilité et reconnaissance. Voilà sans contredit les deux caractéristiques qui se trouvent mises en relief quand nous relisons l'oeuvre journalistique guèvremontienne en portant notre attention vers la personne de l'auteure. En effet l'authenticité et l'intégrité de cette femme nous frap-

---

(1) idem, p. 23

(2) idem, octobre 1940, p. 24

(3) Cahiers de l'Académie canadienne-française, no. 11, 1967, p. 149

(4) Paysana, août 1940, p. 19

pent en d'innombrables occasions quand nous parcourons attentivement ses écrits. Par exemple elle était quelqu'un qui savait énormément écouter les autres, quel que fût leur statut social ou leur apparence; c'est ce que nous révèle entre autres ce passage dans "Tu seras journaliste":

Caroline avait devant elle un être rare: quelqu'un qui écoute. Au cours d'une conversation ordinaire, la plupart des humains badinent, questionnent, ergotent et ne retiennent, des mots prononcés, que le nécessaire pour poursuivre leurs échanges verbaux. Tout le temps, chacun est préoccupé mentalement par ses problèmes, ses rêves et ses desseins. Ils suivent deux lignes parallèles, c'est tout. (1)

Cela étant dit, il n'est nullement étonnant de la voir écrire dans une lettre qu'elle avait adressée à Louis Pelletier-Dlamini:

Pour que nos amis soient vraiment des amis, il faut que j'oublie la sauvagerie et la trop grande réserve qui m'ont peut-être privée de grandes amitiés. Le peu d'amis que je possède, je les aime jusqu'à leurs défauts. J'attends d'eux, sans l'exiger toutefois, une loyauté à toute épreuve, même si parfois, elle doit m'être cruelle, une loyauté à l'égale de celle que je leur voue. (2)

On voit donc jusqu'à quel point l'amitié pouvait revêtir une valeur sacrée pour Madame Guèvremont et combien cette dernière pouvait être une personne sévère à l'égard d'elle-même. C'est ainsi que nous la retrouvons souvent en train de faire son autocritique, par exemple quand elle conclut son reportage sur Marguerite Lemieux en disant: "...j'ai, au bout des doigts, l'impatience

---

(1) idem, juillet 1939, p. 7

(2) cité dans Châtelaine, avril 1967, p. 33

de vous décrire — oh! bien imparfaitement et seulement à grands coups d'un pinceau malhabile..." (1) Ou encore dans son texte à propos de Victor Barbeau où nous pouvons lire: "C'est mystère que je n'aie pas plus acquis à son exemple la rigueur dans la parole et dans l'écriture, le sens de l'ordre et l'esprit de discipline." (2) Aussi Germaine Guèvremont reconnaissait-elle son manque d'ordre quand elle signait le mot suivant:

On prétend que le secret des génies réside dans leur puissance de concentration. A ce compte-là, je me range vite parmi les simples mortels; car, encore qu'il soit malséant de parler de ses tares, il en est une, la distraction, dont je suis la première à rire avec tous ceux qui en sont affligés. (3)

De plus, elle considérait comme un vice la cigarette qu'elle fumait abondamment. (4)

Bref, cette sévérité envers soi-même que l'auteure n'essaya jamais de camoufler trouve sa raison d'être dans l'importance qu'elle accordait à l'humilité; or Germaine Guèvremont fut une écrivaine humble jusque dans sa cuisine, comme elle en témoignait dans son billet "Voyage au pays de la bonne fourchette":

Le Docteur Roméo Boucher dont l'art de bien manger et bien boire n'est plus un secret prit plaisir à — ou prit la peine de, selon que vous l'entendez — ou mieux me fit l'honneur de relever dans "Gastronomie" les mets

- 
- (1) Paysana, mars 1945, p. 9  
 (2) Présence de Victor Barbeau, p. 24  
 (3) L'Oeil, 15 novembre 1941, p. 25  
 (4) voir Châtelaine, avril 1967, p. 86

qui se trouvent dans mes livres. Indulgent, il en tirait d'heureuses conclusions sur mes dons culinaires. (1)

Enfin cette humilité était un objectif constamment présent à l'esprit de Madame Guèvremont, puisque c'est elle qui citait ce mot du Postillon: "Ne tire pas de gloire de ce que tu crois être, mais plutôt de l'humilité de ce que tu n'es pas." (2)

Voilà sans doute des raisons suffisamment fortes pour conduire l'auteur à reconnaître le caractère intéressé de ses activités de téléromancière:

J'ai écrit des téléromans pour ma sécurité matérielle car le téléroman nuit à l'écrivain: il est très difficile de mener de front une carrière de romancière et celle d'écrivain pour la télévision. (3)

Cependant Germaine Guèvremont n'était pas tournée seulement vers elle-même; elle savait remercier ceux qui l'entouraient, du plus petit au plus grand, mais surtout quand il s'agissait de gens simples comme elle le disait si bien en parlant des joies du journalisme: "La première, la meilleure, est la grande coopération que je reçus de la plupart de mes concitoyens. Et plus ils étaient humbles, plus ils étaient prêts à m'aider." (4) De plus sa reconnaissance s'adressait aussi à la ville de Sorel et à ses habitants: "Mais Sorel est surtout une ville royale, une ville de générosité et d'ardeur, qui

---

(1) Le Nouveau Journal, 3 février 1962, p. 23

(2) L'Oeil, 15 mars 1941, p. 25

(3) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière. Il s'agit de notre transcription.

(4) Paysana, novembre 1943, p. 7

ne fait jamais les choses à moitié. Quand un Sorelois donne son coeur, il le donne tout entier." (1) N'est-ce pas l'auteure du Survenant qui reconnaissait avec beaucoup de fierté: "C'est Sorel qui m'a donné mon oeuvre la plus importante"? (2)

Mais malheureusement cette si grande gratitude de Madame Guèvremont à l'égard de ses proches et de ses collaborateurs de tous les niveaux ne lui avait pas toujours été rendue comme il se serait dû. C'est un peu cela qui avait poussé un commentateur à s'exprimer comme suit:

Jusqu'à un certain point, à partir du moment où Le Survenant a cessé d'être une série télévisée, elle est presque morte littérairement; c'est ce qui fait que c'était très difficile pour elle de continuer à écrire; elle le faisait par nécessité personnelle, mais j'ai l'impression qu'elle avait beaucoup de doute sur l'opportunité de publier, de continuer à écrire; elle avait l'impression de toute façon que la littérature qui se faisait, ça excluait...et ça, ça nous est propre à nous, on n'a pas le goût de la continuité dans la culture, on pense qu'une génération élimine les autres, ce qui fait que les écrivains de 25 ans donnent l'impression de recommencer à zéro et que les écrivains qui les ont précédés avaient rien à dire ou qu'ils ont eu tort de dire ce qu'ils ont dit. Ça c'est un peu terrible, même tragique, parce qu'à partir de 55 ou 60 ans, un écrivain a l'impression de ne plus exister. A cause de cette ignorance souvent de notre propre culture, il y a beaucoup d'écrivains de 25 ans qui n'ont jamais lu leurs aînés et qui ont l'impression que tout commence avec leurs premiers balbutiements. (3)

Voilà donc pour nous une raison supplémentaire de terminer le présent essai

---

(1) idem, avril 1943, p. 9

(2) extrait du film Germaine Guèvremont, romancière.

(3) ibidem. Il s'agit de notre transcription.

par un hommage à Madame Guèvremont.

Puisque c'est à Roland Houde que nous devons la méthode de l'architecture et comme il y a Lautréamont à qui nous devons les mots suivants: "Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste" (1), et puisque ce sont là deux attitudes essentielles dans le monde des lettres et de la culture, nous allons donc tenter de corriger modestement ce manque de mémoire collective auquel il était fait allusion un peu plus haut; pour ce faire, nous nous inspirerons de quelques très très belles lignes écrites par Alain Jouffroy dans son "Introduction au génie d'André Breton" (2), et nous terminerons en faisant l'éloge de cette survenante, journaliste et philosophe.

Germaine Guèvremont est une de ces femmes qui rêvent, qui pensent et qui aiment au même moment, une de ces femmes qui parlent et dont la parole est une écriture indélébile dans l'espace et dans le temps, une de ces femmes qui écrivent et dont "Les poèmes sont des empreintes digitales dans le temps". (3)

Germaine Guèvremont est une de ces femmes qui regardent et dont le

- 
- (1) cité par Gaston Bachelard dans Lautréamont, Librairie José Corti, Paris, 1939, p. 63
- (2) voir Clair de Terre précédé de Mont de piété, suivi de Le Revolver à cheveux blancs et de L'Air de l'eau, par André Breton, Collection Poésie, Ed. Gallimard, Paris, 1966, p. 7 à 17
- (3) Alain St-Yves, op. cit., p. 180

regard éveille le monde, une de ces femmes qui écrivent et dont les livres sont des actes, des événements, des respirations de l'histoire.

Germaine Guèvremont est une de ces femmes qui marchent et dont les pas sont d'autant moins perdus qu'on ne sait jamais où elles vont les porter, une de ces femmes qui connaissent l'amitié, la passion, la colère, l'ennui, l'amour, et qui n'excluent jamais leurs sentiments de leurs idées, ni la théorie de la pratique, une de ces femmes qui ne sauront jamais "Comment dissocier l'homme de l'oeuvre". (1)

Germaine Guèvremont est une de ces femmes qui vivent en vue de la révolution et qui connaissent la blessure de chaque minute même frivole, une de ces femmes qui s'enfoncent dans la présence et dans l'absence comme dans une seule et même merveille et qui ne se dérobent pas devant la souffrance.

Germaine Guèvremont est une de ces femmes qui ne plient jamais leur conduite aux principes de la tradition aveuglément moralisatrice ni leurs goûts à la mode où la nausée abonde, une de ces femmes qui pourtant, en tout, et toujours, demeurent à l'affût de nouvelles valeurs et d'une autre beauté, une de ces femmes qui savent reconnaître "le devoir de l'imprévoyance nécessaire dans la vie." (2)

Germaine Guèvremont est une de ces femmes absolues que l'on admire ou

---

(1) Présence de Victor Barbeau, p. 24

(2) La Revue Moderne, mai 1952, p. 17

que l'on hait, que l'on vénère ou que l'on craint, une de ces femmes qu'on lit et dont la lecture change la vie car leurs livres ont la capacité de "rendre meilleur" (1), une de ces femmes à qui l'on parle et devant qui on ressent un vertige inexplicable, une de ces femmes dont on perd parfois la piste, mais toujours pour la recouper au moment où l'on s'y attend le moins.

Germaine Guèvremont est une de ces femmes à qui on voudrait pouvoir tout dire et que l'on désire ne jamais décevoir parce que Germaine Guèvremont est une de ces femmes qui savent si bien nous révéler à nous-même et susciter en nous une telle nostalgie de la vérité que, face à elles, le mieux que l'on puisse faire, c'est simplement d'être soi-même...

---

(1) voir l'avertissement de Françoise Gaudet-Smet, Paysana, avril 1939, p. 12

## BIBLIOGRAPHIE

Nous présentons dans les pages qui suivent l'ensemble des sources ayant été utilisées au cours de la présente recherche. Afin d'en rendre la consultation plus facile, nous avons regroupé nos outils selon les catégories suivantes:

1. Textes journalistiques guèvremontiens analysés
2. Autres sources guèvremontiennes
3. Textes de commentateurs
4. Sources diverses consultées

## 1. Textes journalistiques guèvremontiens analysés

Dans Le Courrier de Sorel

- "Grasse ou maigre?", 19 mai 1933
- "Les champions de la parlote", 26 mai 1933
- "Les vivants et les morts", 16 juin 1933

Dans Paysana

- "Tu seras journaliste", dans les 18 numéros suivants: vol. 2 no. 2, avril 1939, p. 12 et 13; no. 3, mai 1939, p. 28 et 29; no. 4, juin 1939, p. 13 et 20; no. 5, juillet 1939, p. 7 et 11; no. 6, août 1939, p. 10 et 11; no. 7, septembre 1939, p. 8 et 9; no. 8, octobre 1939, p. 6 et 7; no. 9, novembre 1939, p. 6, 7 et 13; no. 11, janvier 1940, p. 5, 6 et 7; no. 12, février 1940, p. 6 et 7.  
Vol. 3 no. 1, mars 1940, p. 18 et 19; no. 1 bis, avril 1940, p. 22 et 23; no. 2, mai 1940, p. 24, 25 et 32; no. 3, juin 1940, p. 20, 21 et 22; no. 4, juillet 1940, p. 9 et 24; no. 5, août 1940, p. 19 et 24; no. 6, septembre 1940, p. 20 et 21; no. 7, octobre 1940, p. 22, 23 et 24
- "La femme du médecin de campagne", vol. 1 no. 8, octobre 1938, p. 17 et 18
- "Le rêve d'un chef", vol. 1 no. 8, octobre 1938, p. 19
- "La semaine de la lettre", vol. 2 no. 9, novembre 1939, p. 22 et 23
- "Louis Fréchette", vol. 2 no. 10, décembre 1939, p. 6
- "Pays-Jassettes", vol. 2 no. 10, décembre 1939, p. 20
- "C'est notre fête", vol. 4 no. 1, mars 1941, p. 24
- "Le tour du village", vol. 4 no. 3, mai 1941, p. 6; no. 4, juin 1941, p. 10; no. 5-6, juillet-août 1941, p. 10; vol. 6 no. 4, juin 1943, p. 14
- "Une femme et son métier", vol. 4 no. 10, décembre 1941, p. 4

- "La femme, péril ou salut de la terre", vol. 4 no. 11, janvier 1942, p. 6
- "Paysana présente... Marie-Claire Daveluy, vol. 4 no. 12, février 1942, p. 8
- "Pays-Jassettes", vol. 4 no. 12, février 1942, p. 21 et 22
- "Une famille au service de l'agriculture", vol. 5 no. 1, mars 1942, p. 14 et 15
- "Une belle carrière: Florine Phaneuf", vol. 5 no. 3, mai 1942, p. 9
- "Nos grandes femmes. Une jeunesse de 83 ans", vol. 5 no. 10, décembre 1942, p. 9
- "De fil en aiguille", vol. 6 no. 1, mars 1943, p. 7
- "Un maître-artisan: Moïse Beauchemin, pionnier de l'industrie des machines aratoires dans la province de Québec", vol. 6 no. 2, avril 1943, p. 8 et 9
- "L'arbre devant la maison", vol. 6 no. 2, avril 1943, p. 16
- "Lettre morte", vol. 6 no. 3, mai 1943, p. 8 et 9
- "La Peur", vol. 6 no. 5-6, juillet-août 1943, p. 7 et 14
- "L'enfant, notre espoir", vol. 6 no. 7, septembre 1943, p. 9
- "La découverte de Sorel en 1926", vol. 6 no. 9, novembre 1943, p. 6 et 7
- "Figures de femmes. Madeleine Huguenin", vol. 6 no. 10, décembre 1943, p. 8
- "Il y a soixante ans", vol. 6 no. 10, décembre 1943, p. 8
- "En ce temps-là", vol. 6 no. 11, janvier 1944, p. 6 et 13
- "Des mains ingénieuses", vol. 6 no. 12, février 1944, p. 8
- "Fidélité", vol. 6 no. 12, février 1944, p. 3
- "Avec un grain de sel...", vol. 7 no. 1, mars 1944, p. 6 et 12
- "Un chapeau se penche sur une femme", vol. 7 no. 2, avril 1944, p. 7 et 18
- "Marguerite Lemieux, 'fille de France, née au Canada'", vol. 8 no. 1, mars 1945, p. 8 et 9
- "L'artisanat et nos artisans", vol. 8 no. 5-6, juillet-août 1945, p. 8 et 9

Dans Amérique française

- "Le chambreur", vol. 3 no. 5, septembre-octobre 1951, p. 12 à 17

Dans Cahiers de l'Académie canadienne-française

- "Le plomb dans l'aile", no. 5, 1959, p. 69 à 75
- "Marie Mauron", no. 11, 1967, p. 144 à 150

Dans Culture

- "La Société des Ecrivains canadiens", vol. 1 no. 3, septembre 1940, p. 362 et 363

Dans Le Devoir

- "Le Premier miel", 31 octobre 1967, supplément littéraire p. XXI

Dans Liaison

- "La langue paysanne du Canada", vol. 3, mai 1949, p. 274 à 278

Dans Le Nouveau Journal

- "Un homme habité", 9 septembre 1961, p. 21
- "Découpages", 4 novembre 1961, p. 20
- "Onze novembre", 11 novembre 1961, p. 22
- "Ne me donnez, Seigneur...", 18 novembre 1961, p. 21

- "Le premier scoop du monde", 25 novembre 1961, p. 19
- "Où allons-nous?", 2 décembre 1961, p. 22
- "Ce vice puni...la lecture", 9 décembre 1961, p. 23
- "Information-minute", 16 décembre 1961, p. 20
- "Noël approche", 23 décembre 1961, p. 22
- "Les visiteurs du Jour de l'An", 30 décembre 1961, p. 21
- "D'une étrenne à l'autre", 6 janvier 1962, p. 21
- "Sur un air connu", 13 janvier 1962, p. 23
- "Voyage au pays de la bonne fourchette", 3 février 1962, p. 23
- "A la croque au sel", 24 février 1962, p. 23
- "Enfant de la nuit", 3 mars 1962, p. 20
- "Connaissez-vous Annie?", 10 mars 1962, p. 25
- "Deux nouvelles", 17 mars 1962, p. 23

Dans L'Oeil

- "La raison d'un pseudo", "Un homme et ses enfants", "Un autre homme", "...et des hommes de bonne volonté", "Ma prière", "Donnons des livres en étrennes", vol. 1 no. 5, 15 décembre 1940, p. 27
- "Un quêteux sans pareil", "Le bonheur s'apprend", "Irons-nous 'à' skis ou 'en' skis?", "Un peu de logique", "Donner des noms", "Comme un enfant", "Paysanneries", vol. 1 no. 6, 15 janvier 1941, p. 32
- "La petite 'campe' de l'Enfant Jésus", "Un beau sermon", "Chacun sa prière", "La Femme Riche", "Nourriture biblique", "Foncièrement chrétienne", vol. 1 no. 7, 15 février 1941, p. 19
- "Soleil", "Jeunesse", "Folle jeunesse", "Extrême jeunesse", "J'ai dit au Postillon:", "Le Postillon m'a dit:", vol. 1 no. 8, 15 mars 1941, p. 25
- "Propos de printemps", "Sans à-propos", "Campagne...", "A la campagne", "L'esprit des uns", "Celui des autres", vol. 1 no. 9, 15 avril 1941, p. 26

- "L'arbre devant la maison", "Une porte ouverte ou fermée?", "Marche... marche... marche...", "Une histoire aériée", "Skiez, mortels...", vol. 1 no. 10, 15 mai 1941, p. 25
- "A la manière de...", "Il y aura toujours des fleurs", "Avant qu'il ne soit trop tard", "Chacun sa mairie", "A la machine", "De Cécile Chabot", vol. 1 no. 11, 15 juin 1941, p. 30
- "La gloire d'une débutante", "La belle âge", "Dernière jeunesse", "Générosité perdue", "Prélude", "Le livre le plus court", "Une définition", "Postillonnages", vol. 1 no. 12, 15 juillet 1941, p. 32
- "Monique en vacances", "Un honnête homme", "Américain ou Canadien?", vol. 2 no. 1, 15 août 1941, p. 26
- "La dame de journée moyen-âge", "Précisions", "Comment faut-il les appeler?", vol. 2 no. 2, 15 septembre 1941, p. 24
- "Plus précisément...", "Un homme mal pris", "Le front contre la vitre... du tramway", "Testaments", "Pénurie d'institutrices", "Expositions de revues", "Petit courrier", "Fêtera-t-on le IIIe centenaire?", "Dans le pit en l'air", "A Neige d'Antan", vol. 2 no. 3, 15 octobre 1941, p. 21
- "Portés disparus", "Distractions", "Le boeuf à la mode", "Références, révérences", "Un sage", "Sans diplôme", "Neige d'Antan", vol. 2 no. 4, 15 novembre 1941, p. 25
- "Thémis versus Diane", "Romance, petite fleur bleue toujours vivace", "Entendons-nous", "Pour les bridgeurs", "Sans javelage", "Joyeux Noël", vol. 2 no. 5, 15 décembre 1941, p. 26
- "En marge de la guerre", "Le pain amer", "Plus obscur que la grande noirceur", "New York présente...", "Chinoiseries", "Serions-nous féministes?", "Echos des fêtes", vol. 2 no. 6, 15 janvier 1942, p. 23

Dans La Revue Moderne

- "Un sauvage ne rit pas", vol. 24 no. 11, mars 1943, p. 10 et 11
- "L'émeraude", vol. 34 no. 1, mai 1952, p. 8, 17 et 21
- "Au pays du Survenant", vol. 39 no. 1, mai 1957, p. 12 et 14

Dans La Revue Populaire

- "Le 3<sup>e</sup> centenaire de Racine", vol. 32 no. 11, novembre 1939, p. 7
- "Un ami des livres", vol. 33 no. 5, mai 1940, p. 7, 62 et 67
- "L'Académie canadienne-française", vol. 38 no. 2, février 1945, p. 5

Dans Le Samedi

- "Le 3<sup>e</sup> centenaire de Sorel", vol. 54 no. 12, 15 août 1942, p. 4, 5 et 31

Dans Châtelaine

- "A l'eau douce", vol. 8 no. 4, avril 1967, p. 34, 35, 74, 76, 78, 80 et 82

2. Autres sources guèvremontiennes

Volumes

- En Pleine Terre, coll. du Goéland, Fides, Montréal, 1976, 140 p.
- Le Survenant, coll. Bibliothèque canadienne-française, éd. Fides, Montréal, reproduit avec l'autorisation de la librairie Plon, sans année d'édition, achevé d'imprimer 1969, 248 p.
- Marie-Didace, coll. du Nénuphar # 16, Fides, Montréal, 1947, 210 p.

Préfaces

- dans Bio-Bibliographie de Vieux Doc, par Juliette Beaudoin, Ecole de Bibliothécaires, Université de Montréal, 1946, p. VIII - IX - X.
- dans Montréal qui disparaît, par Clayton Gray, éd. J.-A. Pony, Montréal, 1952, p. 5

- dans Etranges domaines, par André Brochu, J.-André Contant et Yves Dubé, éditions de La Cascade, Montréal, 1957, p. 5 et 6
- dans Pomme-de-pin, par Louis Pelletier-Dlamini, éd. de l'Homme, Montréal, 1968, p. 5, 6 et 7

#### Divers

- "Discours de réception à la Société Royale du Canada", dans Présentations, no. 16, Société Royale du Canada Section française, Trois-Rivières, juillet 1962, p. 93 à 98
- "Jamais je n'oublierai...", dans Présence de Victor Barbeau, Ateliers Pierre Desmarais, Montréal, 1963, p. 23 à 26

### 3. Textes de commentateurs

#### Ouvrages

- CIMON, Renée, Germaine Guèvremont, coll. Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française # 5, Fides, Montréal, 1969, 56 p.
- DUQUETTE, Jean-Pierre, Germaine Guèvremont: une route, une maison, coll. Lignes québécoises, série Textuelles, P.U.M., Montréal, 1973, 81 p.
- LECLERC, Rita, Germaine Guèvremont, coll. Ecrivains canadiens d'aujourd'hui # 1, Fides, Montréal-Paris, 1963, 190 p.

#### Recherches universitaires

- BOLGER, Sr. Mary Clarence o.p., Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne canadienne-française, mémoire de maîtrise ès Arts, Université Laval, Québec, août 1962, 97 p.
- DION, Denis, La terre et l'eau dans l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont, mémoire de maîtrise ès Arts, Université McGill, Montréal, 1973, 131 p.
- GORDON, Guy, La contradiction dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont, mémoire de maîtrise ès Arts, Université McGill, Montréal, 1972, 109 p.

- HERLAN, James, "Le Survenant" de Germaine Guèvremont: une étude comparative du roman et du radioroman, mémoire de maîtrise en Etudes Québécoises, U.Q.T.-R., Trois-Rivières, juin 1980, 161 p.
- LAMY, Jean-Paul, L'univers romanesque de Germaine Guèvremont, mémoire de maîtrise ès Arts, Université d'Ottawa, 1968, 142 p.
- RENAUD, Benoît, Les techniques littéraires de Germaine Guèvremont, mémoire de maîtrise ès Arts, Université d'Ottawa, 1971, VII-126 p.
- RUBINGER, Catherine, Germaine Guèvremont; portrait de la femme dans le roman canadien-français, mémoire de maîtrise ès Arts, Université McGill, Montréal, 1967

#### Articles

- B., G., "Les prix Nobel et les femmes. Mme Germaine Guèvremont à la Société d'étude", dans Le Devoir, 1er mars 1950, p. 5
- BERAUD, Jean, "Une grosse nouvelle", dans La Presse, 27 janvier 1939, p. 12
- MAJOR, Robert, "Le Survenant et la figure d'Eros dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont", dans Voix et Images, vol. II no. 2, décembre 1976, p. 195 à 208
- PELLETIER-DLAMINI, Louis, "Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du Survenant", dans Châtelaine, avril 1967, p. 33, 84, 86 et 88
- PLOUFFE, Docteur Adrien, "Présentation de Madame Germaine Guèvremont", dans Présentations, no. 16, Société Royale du Canada Section française, Trois-Rivières, juillet 1962, p. 87 à 91
- PREVOST, Arthur, "Germaine Guèvremont. La grande dame des îles de Sorel", dans La Librairie illustrée, vol. 4 no. 3, Sorel, mars 1979, sans pagination.
- RIVARD, Yvon, "Le hippie du Chenal du Moine", dans Le Courrier Rivière, Sorel, 9 août 1978, p. 22
- WEINMANN, Heinz, "Nomade et sédentaire. Essai de définition comparée", dans Critère no. 10 (L'enracinement), Montréal, janvier 1974, p. 11 à 18

## Documents

Germaine Guèvremont, romancière, film réalisé par Pierre Patry, O.N.F., 1959, 30 minutes, 16 mm.

MAJOR, Robert, texte de l'émission Relectures consacrée à Germaine Guèvremont par le réseau FM de Radio-Canada, le 10 septembre 1981

## 4. Sources diverses consultées

## Ouvrages

AUDISIO, Gabriel, Ulysse ou l'intelligence, coll. Les Essais, Gallimard, Paris, 1946, 188 p.

BACHELARD, Gaston, Lautréamont, Librairie José Corti, Paris, 1939, 157 p.

BORDUAS, Paul-Emile, Refus Global, Anatole Brochu éditeur, Shawinigan, 1973, 112 p. (Cette édition, qui est la troisième, reste conforme à l'originale, celle de Maurice Perron, Saint-Hilaire, 1948).

BRETON, André, Clair de terre précédé de Mont de piété, suivi de Le Revolver à cheveux blancs et de L'Air de l'eau, préface d'Alain Jouffroy, Gallimard, Paris, 1966, 194 p.

DELEUZE, Gilles, PARNET, Claire, Dialogues, Flammarion, Paris, 1977, 179 p.

DUCASSE, Isidore, Oeuvres complètes. Les Chants de Maldoror par le comte de Lautréamont, Poésies, Lettres, texte établi par Maurice Saillet, coll. Le livre de poche no. 1117, Librairie Générale Française, Paris, 1963, 413 p.

DUMONT, Fernand, Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire, coll. H, éd. Hurtubise HMH, Montréal, 1968, 233 p.

ELIADE, Mircea, Le sacré et le profane, coll. Idées # 76, Gallimard, Paris, 1965, 187 p.

FINKIELKRAUT, Alain, Ralentir: mots-valises!, coll. Fiction et Cie # 26, éd. du Seuil, Paris, 1979, sans pagination

FINLEY, M.I., Le monde d'Ulysse, traduit de l'anglais par Claude Vernant Blanc, petite collection Maspero no. 44, éd. F. Maspero, Paris, 1969, 160 p.

- GOUVERNEMENT DU QUEBEC, La politique québécoise du développement culturel. Volume 1: Perspectives d'ensemble: de quelle culture s'agit-il? Volume 2: Les trois dimensions d'une politique: genres de vie, création, éducation, Editeur officiel du Québec, 1978, 146 et 472 p.
- KEROUAC, Jack, Sur la route, traduit de l'anglais par Jacques Houbard, coll. Folio # 61, Gallimard, Paris, 1960, 441 p.
- KLIMOV, Alexis, Soljenitsyne, la science et la dignité de l'homme suivi de Culture et anticulture chez Nicolas Berdiaeff et Sans tarder, éd. Guy Maheux, Montréal, 1978, 79 p.
- ST-YVES, Alain, Cahier Brouillon, Les éditeurs éphémères improvisés, Gaspé, 1980, 223 p.
- TACHE, Joseph-Charles, Forestiers et voyageurs, coll. du Nénuphar, Fides, Montréal, 1946, 230 p.

#### Recherche universitaire

- MOISAN-PLANTE, Andrée, Agaguk, Tayaout et Sophie, mémoire de maîtrise en philosophie, U. de M., Montréal, 1974, 76 p.

#### Articles

- CHEVRETTE, Alain, "Chemins qui ne mènent nulle part", dans Phi Zéro, vol. 2 no. 3, Montréal, mars 1974, p. 126 à 139
- DE LAGRAVE, Jean-Paul, "'A-lecture' et 'a-graphie' au Québec", dans Antennes # 19, 3ème trimestre 1980, p. 5 à 9
- DE LAGRAVE, Jean-Paul, "La presse écrite est loin de l'agonie", dans Le Devoir, 14 juin 1982, p. 13
- HOUDE, Roland, "Le livre en crise", dans Antennes # 21, 1er semestre 1981, p. 52 à 54